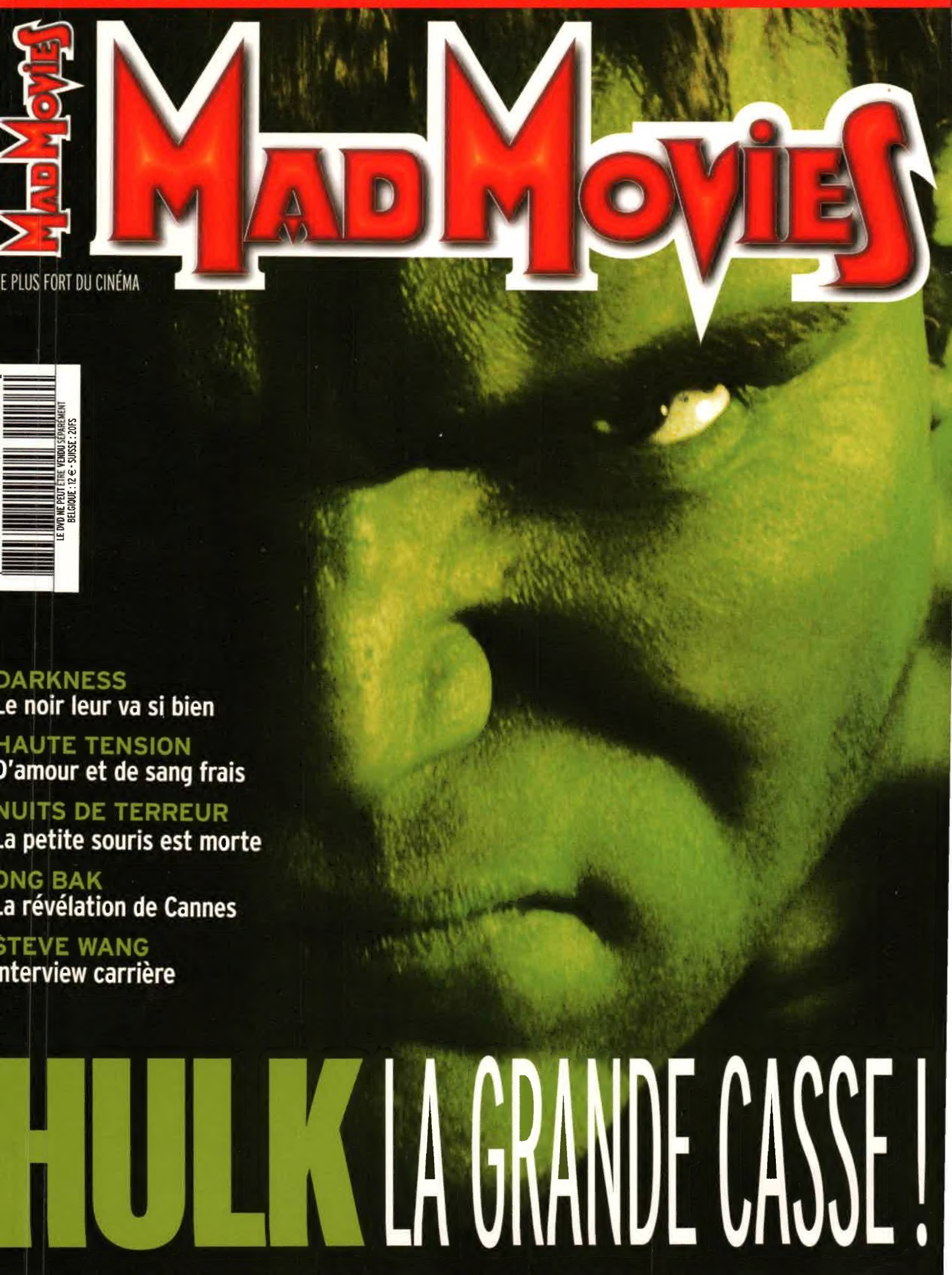
EN CADEAU DANS CE NUMERO : LE LIVRET COLLECTOR ANIMATRIX

MAD MOVIES

E PLUS FORT DU CINÉMA

LE DVD NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT
BELGIQUE : 12 € - SUISSE : 20FS



DARKNESS
Le noir leur va si bien

HAUTE TENSION
D'amour et de sang frais

NUITS DE TERREUR
La petite souris est morte

ONG BAK
La révélation de Cannes

STEVE WANG
nterview carrière

HULK LA GRANDE CASSE !

Le premier et le plus terrifiant chapitre de la trilogie Hannibal Lecter

À DÉVORER EN DVD

DRAGON ROUGE

BONUS

EDITION COLLECTOR : PLUS DE 4 HEURES DE BONUS !

DISQUE 1 : Commentaire audio du film par le réalisateur
Commentaire audio de la musique du film par son compositeur.

DISQUE 2 : Dans la peau d'un serial killer : témoignage d'un profiler du FBI
Journal de bord filmé du réalisateur - Essais des comédiens - Anthony Hopkins : Lecter et moi - Making of du film - Making of des effets spéciaux - Court-métrage du réalisateur - Comparaison story-board/film - Bandes-annonces
Bonus DVD-Rom avec procédé - Total Xpess

SON : dts

wanadoo

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

EN DVD
& DVD COLLECTOR

Europe 2

UNIVERSAL

MARIAGE VIRTUEL À HOLLYWOOD

Les différentes tentatives de fusion entre l'industrie du cinéma et l'univers du jeu vidéo, qu'elles soient passées (**Mortal Kombat** et ses multiples dérivés, **Street Fighter**, qui va bientôt connaître une suite, toujours avec Jean-Claude Van Damme, mais destinée au marché de la vidéo, **Super Mario**) ou en cours (les franchises **Lara Croft : Tomb Raider** et **Resident Evil**), ont jusque-là tendu à prouver que ces deux médias ne faisaient pas forcément bon ménage. Pour l'instant, **Final Fantasy, les créatures de l'esprit** et **House of the Dead**, que vous pourrez découvrir courant 2004, sont les seules adaptations à avoir réussi avec succès le passage au grand écran sans pour autant trahir honteusement le matériau de base. On aurait donc pu légitimement penser qu'Hollywood s'intéresserait désormais timidement au monde des jeux vidéo. Pourtant, si l'on en croit un article publié dans le magazine *Hollywood Reporter* du 13 mai dernier, les exécutifs des studios hollywoodiens devraient prochainement abandonner quelque peu les adaptations de comic-books pour revenir à la charge, une bonne fois pour toute, sur ce média aujourd'hui très puissant. Les analystes financiers qui encadrent les studios hollywoodiens n'ont pas eu besoin d'être très convaincants, les chiffres parlant d'eux-mêmes. Ce nouvel intéret pour les jeux vidéo vient en fait du succès croissant de la nouvelle console développée par le groupe Sony, à savoir la Playstation 2, qui s'est vendue à 64 millions d'exemplaires à travers le monde rien que l'année dernière. Un chiffre impressionnant. Ce qui l'est encore plus, c'est le chiffre d'affaire global cumulé par l'industrie du jeu vidéo, toujours l'année dernière, c'est-à-dire 10,3 milliards de dollars contre 9,5 milliards pour le cinéma. Le calcul est facile à faire. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, pratiquement 50 % des foyers possèdent une console, et un jeu comme **Grand Theft Auto - Vice City** se vend à 8,5 millions d'exemplaires dans les trois mois qui suivent sa sortie. Tous les studios font donc actuellement les yeux doux à Take-Two Interactive, les développeurs de la série **Grand Theft Auto**, qui refusent cependant de vendre la licence pour l'instant. Ce n'est pas grave, car il y a l'embarras du choix. Par exemple, Sony vient d'acquérir les droits de **The Getaway**, développé par Sony Computer Entertainment, et de **Return to Castle Wolfenstein**, développé par id Software. De son côté, Larry Kasanoff, qui est à l'origine des versions cinéma et télé de **Mortal Kombat**, continue à travailler sur des adaptations de **Tekken** et de **Duke Nukem** pour Dimension, la filiale de Miramax. On parle également très sérieusement d'une version cinéma de **Alone in the Dark** par l'équipe de **House of the Dead**, ou encore d'**Onimusha** et de **Soulcalibur**, des projets à nouveau d'actualité. Warner Bros n'est pas en reste non plus, puisque le studio vient de s'emparer des droits de la franchise **Doom**, dont le troisième volet, à paraitre d'ici le fin de l'année, est un des jeux les plus attendus de tous les temps. La société chargée de développer **Doom III**, id Software, promet à ses clients un produit révolutionnaire dont le graphisme sera très proche des films réalisés par le studio Pixar, de manière à concurrencer les plus grosses productions hollywoodiennes en terme de réalisme. Réciproquement, les développeurs de jeux vidéo montrent également leur intéret vis-à-vis des productions hollywoodiennes. Ainsi, la société Activision s'est déplacée à la convention Electronic Entertainment Exposition, qui se tenait ces jours-ci à Los Angeles, avec des démos de **Spider-Man 2** et de **Shrek 2**, dont les films ne sont pas encore terminés ! Cette fois, c'est sûr, il ne s'agit plus de simples fiançailles entre le cinéma et le jeu vidéo. Le cas **Matrix** en est d'ailleurs un parfait exemple, puisque le jeu vidéo **Enter the Matrix** établit un lien direct avec le film **Matrix Reloaded**. Il semblerait donc que le mariage soit déjà consommé.

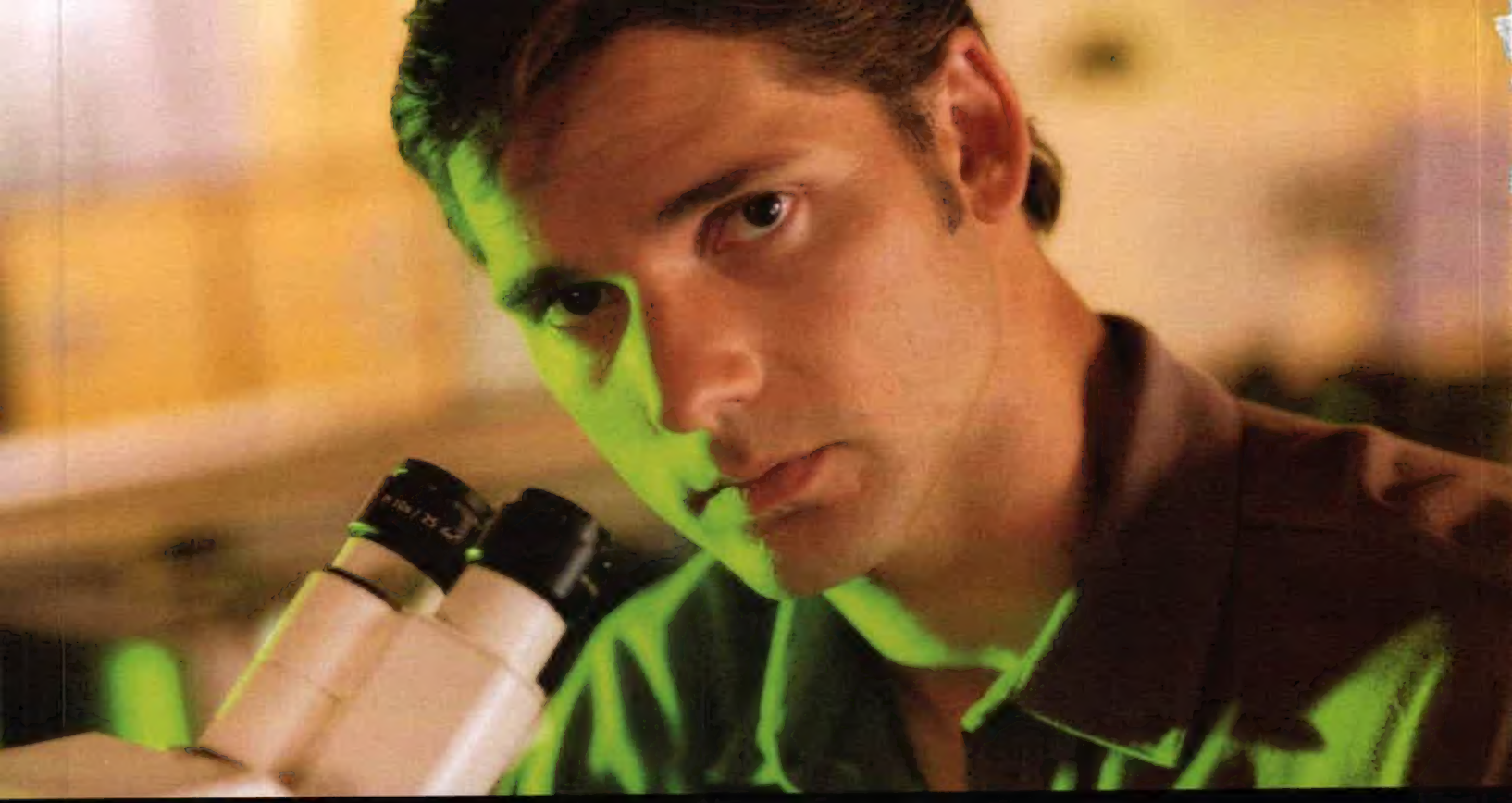
Damien Granger

MAD MOVIES

Notez notre nouvelle adresse : 6, rue Rodier 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635

Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur** : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** : Gérard Cohen **Rédacteur en chef** : Damien Granger **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas **Correction :** Virginia Ulloa **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Cyrille Giraud, Philippe Lourenço, Stéphane Moïssakis, Bruno Provezza, Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik **Photogravure :** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Viviana Andriani, Bac Films, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Sandra Boixel, Florence de Bourgues, Daniel Bouteiller, Isabelle Buron, Michel Burstein, Manuel Chiche, Carole Chomand, Agence Cat's, ED Distribution, Filmax International, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Christophe L., Anne Lara, Sophie Latapy, Pascal Launay, Sébastien Lemonnier, Etienne Lerbret, Hugues Leroyer, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, Thien Nguyen, Nathalie Proth, Laurent Renard, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Robert Schlockoff, Dominique Segall, Laurent Sénoglio, Studio Canal, Valérie Taillefer, Sabine Thellier, Jean-Pierre Vasseur, Jean-Pierre Vincent, Steve Wang, Warner Home Vidéo, Akinhola Wazi, Emmanuelle Zinggeler.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl - **Imprimé en France/Printed in France**

Une série limitée de Mad Movies n°154 est vendue avec le film **La Fille de Jack L'Éventreur** inédit en DVD video.
Un encart 16 pages **Animatrix** et un encart 4 pages **Haute tension** sont jetés de façon aléatoire dans le magazine.



SOMMAIRE 154

26 HULK
La moumoute touffue et crade de Lou Ferrigo, ça vous marque un homme et Arnaud Bordas en sait quelque chose, lui qui a grandi en imitant le Géant vert dans son jardin avec deux sapes piquées au clodo du coin et un bout de pelouse sur le torse. À l'occasion de la sortie imminente du film de Ang Lee, et en attendant sa critique dans le prochain numéro, celui que l'on surnomme « la belle verte de Perpignan » nous balance un papier récapitulatif dans les gencives. Smash !!!

34 ONG BAK
« Oh putain, nique ta mère enculé, prends ça dans ta face !!! », « Wow la la le high kick dans sa tronche !!! » ou encore « Mamma mia, comment il l'a empapaouté avec une avoinée le mec ! » : voilà en gros les réactions du petit Sévéon PENDANT la projection de **Ong Bak** au marché du film de Cannes cette année. Menacés par ses 13 ans de pratique en boxe thaï, nous n'avons pu que capituler et lui laisser exprimer sa joie sur quatre pages bien remplies de sueur et de sang...

38 DARKNESS
Sensation de Gerardmer voici 3 ans avec **La Secte sans nom**, Jaume Balagueró nous revient ce mois-ci avec **Darkness**, son second film encore plus ambitieux. De la belle ouvrage selon Julien Sévéon et on ne contredit pas le monsieur qui a tendance à s'énerver facilement et mettre des low kick/middle kick/high kick sans se gêner... En prime, des propos du cinéaste rapportés par le père Moïssakis.

44 HAUTE TENSION
Après **Furia**, Alexandre Aja revient là où on ne l'attendait pas forcément. En bon fan de gore transalpin de la fin des 70's, le jeune cinéaste se paye un fantasme de gosse bien craspec avec **Haute Tension**, un survival bien crade produit par Luc Besson !!! Cela ne pouvait que plaire à Big Dam Granger, qui est parti rapporter des propos de son idole tandis que Mamadou le cérébral nous livre ses impressions sur ce film tripal bien rouge.

50 NUITS DE TERREUR
Après **Darkness**, voici encore un autre film qui joue de la peur du noir, toujours avec autant de succès. Efficace série B réalisée par un petit jeunot de 26 ans (l'âge moyen de la rédac !), **Nuits de Terreur** a tellement impressionné le petit Bustillo qu'il n'ose plus dormir sans son halogène réglé à fond. Pendant ce temps, Dam, Did et Jul enquillent les questions/réponses autour d'une tasse de thé et nous ramènent les impressions du réalisateur Jonathan Liebesman.

Ong Bak

Darkness

Haute tension

Interview carrière Steve Wang

56 3 HISTOIRES DE L'AU-DELÀ
Et d'une, les films asiatiques sont encore rares sur nos écrans. Et de deux, les films à sketches sont encore plus rares sur nos écrans. Alors bon, quand on choppe un film à sketches asiatiques, équation à peu près constatable tous les cents ans, on le laisse pas passer. De nationalité coréenne, thaï et hong kongaise, 3 Histoires de l'au delà propose un triptyque autour du principe du film de fantômes. « Et c'est autre chose que du S.O.S Fantômes ! » nous lance Sévéon, qui se répète souvent...

60 CARRIÈRE STEVE WANG
Maquilleur déchu de **Nuits de Terreur**, le talentueux Steve Wang a été interviewé par le petit Pedro Dupuy, qui en a profité pour le relancer sur toute sa carrière, de **Predator** à **La Main qui tue** en passant par **Guyver** et **Drive**, ses propres réalisations. Bref, une exclu bien Mad, où les photos, plus belles les unes que les autres, se bousculent au portillon !

94 FILM DÉCRYPTÉ : LES 3 VISAGES DE LA PEUR
Vous voulez un exemple de l'esprit de synthèse à la Mad ? Prenez deux films de trouille comme **Darkness** et **Nuits de Terreur** et rajoutez-y un film à sketches étranger comme **3 Histoires de l'au-delà**. Bah nous, à Mad, on pense direct au **3 visages de la peur** de Bava, un film à sketches de trouille, pour le film décrypté. Oui, oui, on sait, on est logique. Encore plus logique, on a choisi le père La Bustille pour en parler, parce que c'est le plus pétochard de nous tous : un visage de petite vieille dans la pénombre et il se fait dessus l'asticot ! Chochotte va...

RUBRIQUES
3 Édito / 6 Courrier des lecteurs / 8 Notules lunaires / 12 Notules asiatiques / 14 Festival / 16 Y'a un truc / 18 Dans les griffes du cinéphage / 24 Avis chiffrés / 25 Abonnement / 67 Mad'Gazine / 76 Mad DVD / 84 Anciens numéros / 87 Mad in France / 88 Terra Incognita / 91 Fantastic Guide / 98 Petites annonces

KONAMI
SILENT HILL 3
KONAMI® is a registered trademark of KONAMI CORPORATION. ©1999 2003 Konami Computer Entertainment Tokyo.
All Rights Reserved. SILENT HILL® is a registered trademark of Konami Computer Entertainment Tokyo, Inc.
"PS" and "PlayStation" are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. All Rights Reserved.
PlayStation 2
Hot Line
08 92 68 16 15*
3615 KONAMI*
18+
13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

COURRIER DES LECTEURS

CONTRAIREMENT À NOUS, VOUS AVEZ L'AIR D'AVOIR VRAIMENT AIMÉ X-MEN 2. LE FILM DE BRYAN SINGER MARCHE D'AILLEURS TRÈS BIEN EN SALLES, SAUF BIEN SÛR DEPUIS LA SORTIE FRACASSANTE DE MATRIX RELOADED. ON NE PEUT PAS EN DIRE AUTANT DE EVIL DEAD, DONT LA REPRISE N'AURA PAS CONSTITUÉ UNE RÉUSSITE. MAIS BON, C'EST ÇA LE CINÉMA, ON SAIT JAMAIS SI ÇA VA MARCHER...

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur le site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com/news.php3?223
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

VOTEZ SINGER !

Bonjour à tous les Madophiles,
Je viens de voir **X-Men 2** et je suis sous le choc ! Quel putain de chef d'œuvre touché par la grâce ! Je suis un grand lecteur de comics depuis ma plus tendre enfance (j'ai maintenant 24 ans) et j'ai toujours été fan des X-Men. Les changements faits par rapport au comics de base ne m'ont pas du tout choqués car, contrairement à cette grosse bouse de **Daredevil** (je suis de l'avis du petit Moïssakis), je n'ai pas ressenti la réappropriation de la BD comme une trahison. Pour **X-Men** comme pour **Daredevil**, je ne m'attendais pas à une adaptation aussi fidèle que pour **Spider-Man**, malgré des petites modifications. Pour **Daredevil**, il s'agit plus de trahison (je dirais même crime contre l'humanité bédéphilique !) : on se retrouve avec un Caïd black au rôle complètement réduit, avec un Tireur sans ambiguïté dont on se demande s'il parle, avec une Elektra dans un rôle de potiche de service aux gros seins (Jennifer Garner devait avoir des impôts à payer) et avec un Ben Affleck aussi plat que d'habitude pour jouer un représentant de la justice bourré de contradictions (un avocat qui fait sa justice personnelle la nuit, un fervent catholique avec un costume de diable et vivant dans Hell's Kitchen, une image de playboy mais ayant des problèmes avec les femmes), et surtout un symbole du self-made man : il s'extirpe de la pauvreté de son père pour devenir un riche avocat. Mais la plus grande erreur est de faire de DD un meurtrier ! Quelle trahison ! Nous avons affaire maintenant à un simple vigilante du niveau du Punisher, et le fait qu'il tue un type du nom de Joe Quesada (clin d'œil au rédac'chef de Marvel) n'y change rien ! Et puis qui est ce prêtre qui connaît la double identité de Matt Murdock ? Et c'est quoi ce sarcophage dans lequel dort notre héros ? Un ami m'a dit que c'était pour l'isoler du monde et qu'il puisse dormir avec les super-sens au repos, mais quand il passe la nuit avec Elektra, il ne semble pas avoir de problèmes. Heureusement qu'est arrivé **X-Men 2** pour laver cet affront !
Regroupement de plusieurs histoires différentes (la saga *Weapon X* de Windsor-Smith, la saga du Phénix et, vaguement, du graphic novel *Dieu crée, l'homme détruit*), on sent un réel respect du comics de base et du fan de base. Et quel film ! Il a même réussi à m'arracher quelques larmes. Diablo est extraordinaire, et on a même droit à des apparitions de Colossus ou Jubilee. Et quel mâle hétéro n'a pas craqué devant Jean Grey, Malicia ou Lady Deathstrike ?

Pierre Davila (Anglet)

Salut les Mad-men !
Fan du comic-book, j'avais été horrifié par la 1ère vision de **X-Men**. Par la suite, je me rendis compte qu'il s'agissait d'un film sincère et réaliste ; mais rien ne m'avait préparé au choc apocalyptique qu'est **X2** ! De la première (Diablo, les mecs !) à la dernière (Phénix, les gars !) image, j'ai vraiment cru que mon cœur allait exploser de joie ! Tous les personnages m'ont ému dans leurs caractères et leurs scènes d'action. Pas une seconde de répit pour le spectateur, qui voit la mythologie du mutant se créer sous ses yeux. Oui, Bryan Singer a fait ses **Deux tours** avec **X-Men 2**. Depuis **La Communauté de l'anneau**, j'assiste à un défilé hallucinant de bons films, et quand je pense à tout ce qu'il nous reste à voir dans l'année, je pose la question : y a t il un grincheux dans la salle ?

Pascal Olivier (Champagnat)

Cher Pierre, Cher Pascal,
X-Men 2 *semble faire l'unanimité auprès de nos lecteurs, du moins beaucoup plus qu'au sein de la rédaction, où l'accueil a été plutôt tiède. Pour être honnête, on ne s'attendait pas forcément à une merveille, mais au moins à un solide film dans la lignée du premier. Ce n'est malheureusement pas le cas tant Bryan Singer semble pécher par excès de zèle et s'est surtout senti pousser des ailes, pensant pouvoir rivaliser de virtuosité avec les meilleurs films du genre. Si la première séquence semble avoir mis plus ou moins tout le monde d'accord, le reste ne suit pourtant pas. Les apparitions de Colossus et consorts, ou encore les origines de Wolverine, font certes plaisir à voir mais ces moments sont tellement brefs que finalement, la frustration est bien plus au rendez-vous. On nous a promis un film plus fort, plus intense, plus jouissif, mais au final, l'absence totale de mise en avant des enjeux fondamentaux du film (on y décrit deux fois de suite la fin du monde sans pour autant qu'un sentiment crépusculaire ne soit ressenti) aura eu raison d'un script à la rythmique répétitive et en dents de scies. Subsistent ainsi quelques magnifiques idées qui ne restent qu'à l'état d'idées. Enfin, on va pas vous refaire une critique, d'autant que celle de Yannick synthétisait parfaitement la majorité des avis à la rédaction. Sinon effectivement, on ne dira jamais assez que l'on vit une époque cinématographique formidable, qui se poursuit actuellement avec* **Matrix Reloaded**, *sur lequel nous attendons impatiemment vos avis.*

VOTEZ RAIMI !

Cher Mad Movies,
Je vous écris pour la seconde fois et du haut, bientôt, de mes 20 ans, je voudrais vous faire part d'un constat personnel (car vous, ça fait longtemps que vous l'avez compris) : Sam Raimi est un génie ! En effet, j'avais vu **Evil Dead 2** et **3** et par la suite tous les films du monsieur, mais jamais **Evil Dead** premier du nom (je sais, honte à moi). Ainsi, sa réapparition dans les salles obscures 20 ans après fut un moyen de nettoyer cette lacune et le résultat est là : ce film a produit sur moi le même effet qu'un coup de poing dans les gencives ! L'intérêt n'est pas dans son scénario mais dans la mise en scène incroyable de Sam Raimi, surtout pour un premier film. Que ce soient les scènes d'épouvante (la scène du viol assez dure) ou les scènes gore hautement jouissives, force est de reconnaître que le film n'a pas vieilli, comparé à **L'Exorciste**, qui a pour moi un peu subi l'usure du temps.
Bien entendu, par la suite, Sam Raimi a prouvé qu'il était aussi bien à l'aise dans des films psychologiques (**Un plan simple**, **Intuitions** et même **Spider-Man** dans une certaine mesure : 3 films, 3 chefs d'œuvre) (...).
Je tenais à vous faire part de mon admiration pour un homme qui m'a donné envie de me lancer dans le cinéma d'horreur. D'ailleurs, ne pensez-vous pas qu'un hors-série sur lui serait le bienvenu après celui de Peter Jackson ? Sur ce, merci de me publier et bonne continuation car votre passion pour le genre force le respect.
Amitiés.

Matthieu (Rurange)

Cher Matthieu,
Comme le disent les frères Coen quand ils parlent de leur pote Sam : « Tout le monde sait que ce mec est un génie, sauf lui ! ». Mais bon, ils exagèrent un peu les frangins : on est quand même quelques-uns à le gueuler bien fort. Quant au hors-série Sam Raimi, ne t'inquiète pas, ça viendra bien un jour...

UNE HEUREUSE INITIATIVE

Le 1er Festival International du Making Of se tiendra du 17 au 20 juin prochain à Toulouse.
Un festival pas du tout comme les autres de par son concept, conçu et organisé par l'agence ADW, le FIMO présentera donc de nombreux making of et documentaires, parmi lesquels le très attendu **Lost in la Mancha**, de Keith Fulton et Louis Pepe, film sur le tournage de **The Man Who Killed Don Quixote** de Terry Gilliam, projeté en ouverture de cette première édition, qui rendra également hommage à Laurent Bouzereau, grand spécialiste du making of. Pour toute information complémentaire, on se rend illico sur le site officiel du festival : www.fimo.fr. Voilà, c'est dit !

VIDEO STAR

01 49 82 32 56 — WWW.VIDEO-STAR.FR — 12, RUE GUY MOCQUET 94370 SUCY-EN-BRIE

Alien / Predator
action figure de 18 cm environ
Statut : en stock
Les 4 figurines : 59 €
La figurine : 18 €

ALIEN WARRIOR — PREDATOR HUNTER — PREDATOR — ALIEN DOG

Alien queen
Statut : bientot
Prix : 54 €

Bobblehead
Statut : en stock
Prix : 15 €

THE CROW

Goldorak
Statut : en stock
Prix : 39 €

49 € — 39 € — 39 €

CLOWN — WINGS RED. 2 — ANGELA — CURSE S. 2 — REDEEMER — RAVEN S. 2

Spawn Reborn
action figure de 18 cm environ
Statut : en stock
Prix : 18 €

TWINZ #1 — TWINZ #2 — TRINITY

Matrix II
Statut : bientot
Prix : 60 €

NEO — MORPHEUS — SMITH

MORPHEUS — NEO

Matrix II
action figure de 18 cm environ
Statut : en stock
Les 5 figurines : 79 €
La figurine : 18 €

TWIN #1 — TWIN #2 — TRINITY

Matrix II
Statut : bientot
Prix : 64 €

Demandez notre catalogue
sur simple appel téléphonique au 01 49 82 32 56

Les boutiques 7/7 - 12h-24h

11, boulevard Davout
Paris 20ème
Tél. : 01.43.72.93.78
M° Porte de Vincennes

21, avenue Gambetta
Paris 20ème
Tél.: 01.43.66.98.39
M° Père-Lachaise

X-MEN 2
action figure de 15 cm environ
X-Men 2 - série 1
Statut : en stock
Prix : 15 €

SUPERPOSEABLE WOLVERINE — LOGAN & TORNADO — NIGHTCRAWLER — CYCLOPS

X-MEN 2
Wolverine ou Nightcrawler
action figure de 30 cm environ
Statut : en stock
Prix : 26 €

Vente par internet sur www.video-star.fr — Vente par téléphone au 01.49.82.32.56 — V.P.C. au 12, rue Guy Mocquet 94370 Sucy-en-Brie

Si le montant de votre commande est inférieur à 50€ veuillez ajouter 5 € de frais de port.

A partir de 50 € les frais de port sont offerts.

DÉSIGNATION	P.U.	QTÉ	TOTAL
		SOUS-TOTAL	
		FRAIS DE PORT	
		TOTAL A PAYER	

NOM
PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL
VILLE
TÉL
EMAIL

CHEQUE ☐ MANDAT ☐
CARTE BLEUE ☐
CB
DATE DE VALIDITÉ
SIGNATURE (OBLIGATOIRE)

Joindre votre règlement et renvoyer ce coupon sous enveloppe affranchie au tarif en vigueur à :

VIDEOSTAR 12, rue Guy Mocquet 94370 Sucy-en-brie

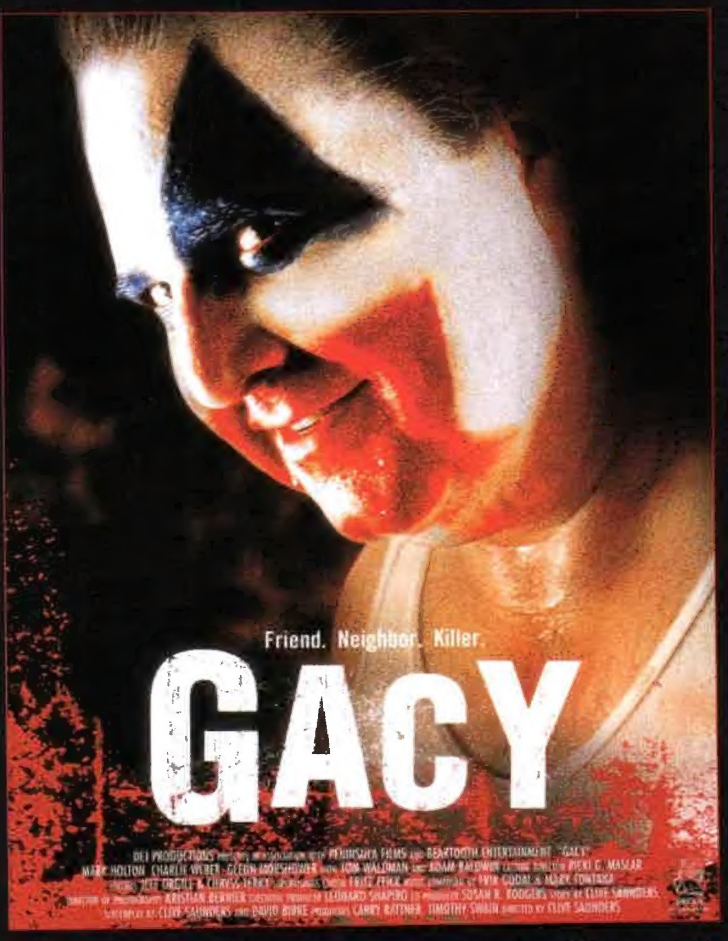
Video-star vous livre en colissimo suivi sous 2 à 3 jours à réception de votre commande dans la limite des stocks disponibles
Offre valable uniquement pour la France métropolitaine

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Réalisé par un inconnu (Geoffrey Hartig), avec des inconnus, **Conversation with an Alien** adopte une approche bien connue puisque le film parle d'inconnu. Un archéologue découvre un vaisseau extra-terrestre inconnu sur un site inconnu avec à son bord un pilote (inconnu). Du coup, il devient riche et très connu, et kidnappe des inconnus pour leur faire connaître des expériences contre-connues. Euh, non, contre-nature. Mais qui est l'inconnu qui le pousse à accomplir ces actes? L'inconnu, sans doute? Ou celui qu'on connaît déjà? Ou personne? Peut-être qu'il fait ça comme

ça, après tout, juste pour être reconnu? Mais par qui? Par des gens connus ou inconnus? Ou par une vache, tout simplement? Et dès lors que l'on parle de vaches, on entre en zone inconnue. Alors gare... *(San, t'as encore oublié de prendre tes cachets... – ndlr)*



■ Étant donné que Henry Lee Lucas, Ed Gein et Ted Bundy ont eu droit à leurs portraits respectifs, il n'y avait pas de raison que le plus célèbre d'entre eux, John Wayne Gacy, y échappe. C'est chose faite, avec un film sobrement intitulé **Gacy**, réalisé par Clive Saunders (qui a été acteur dans **Chicago**, ça aide pour faire des films déviants!). Ce charmant garçon, qui se déguisait en clown pour amuser les enfants hospitalisés, draguait des adolescents pour les emmener chez lui et leur faire subir des tortures innommables, jusqu'à ce que la police découvre une trentaine de cadavres sous son plancher (c'est sûr que ça devait pas sentir très bon). L'histoire de ce gros porc sodomite est interprétée par Mark Holton (**Leprechaun**), Charlie Weber (***Buffy***), Glenn Morshower (agent du FBI, flic ou bidasse dans plein de gros films et de séries télé) et Adam Baldwin (**ID4**).

■ Darrell James Roodt est un mercenaire du cinoche, capable de tourner un respectable pamphlet anti-apartheid (**Cry the Beloved Country**, avec Richard Harris et James Earl Jones), comme de la série B bourrine (**Dangerous Ground** avec Ice Cube). Son nouveau projet, **Dracula 3000 : Infinite Darkness**, remake **Alien**, sauf que le vaisseau découvert abrite non pas des xénomorphes, mais une flopée de cercueils dont surgissent de voraces vampires. Dès lors, l'équipage, composé d'une certaine Mina et d'un

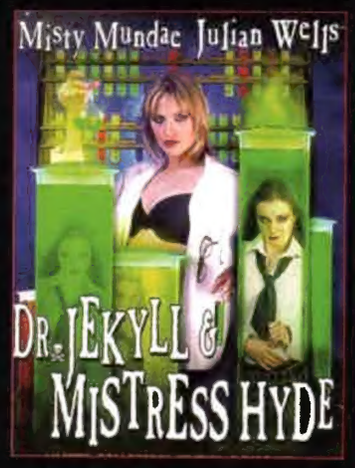
HELLBOY
LA BEAUTÉ DU DIABLE

« **Hellboy** *devrait être beaucoup plus écrit que* **Blade II**, *avec encore plus de sang et de personnages, mais en même temps, ce sera aussi personnel que* **L'Échine du Diable**. *Outre le fait que le film comportera de l'action, de l'horreur et pas mal d'éléments le définissant comme un film commercial, le tout sera exécuté avec la passion que je mettrais dans un projet personnel. En plus, j'ai avec moi d'excellents producteurs, une équipe totalement impliquée, un budget important, bref beaucoup de passion, de foi et de talents. Si le film est foiré, ce sera entièrement ma faute. Je ne pourrai blâmer personne.* » Voilà la note d'intention renversante de Guillermo Del Toro. En tournage à Prague depuis le 4 mars, et programmé pour une sortie à l'été 2004, **Hellboy** risque fort de devenir le plus grand comic book movie de tout l'univers. Pour s'en convaincre, il suffit de se pencher sur la somme des talents impliqués: Mike Mignola (créateur du comics et véritable deuxième tête de cette adaptation – voir ses dessins de pré-production ci-contre), Phil Tippett (**Jurassic Park**, **Starship Troopers**) aux effets spéciaux, Rick Baker (**Ed Wood**, **La Planète des singes**) aux maquillages, sans compter le casting (évoqué dans les Notules du Mad n°148) en tête duquel trônera un Ron Perlman (**Le Nom de la rose**, **Blade II**) que le rôle-titre du démon aux

certain Van Helsing, doit propulser vite fait l'astronef, vers la zone baignée de lumière des soleils de Halbron, pour détruire les créatures. Bon, finalement, ça fait plus penser à **Lifeforce** qu'à **Alien**…

■ Produit par Oasis International, Samhain: Rest in Pieces s'intéresse aux rituels druidiques et autres légendes celtiques. Enfin, c'est ce qu'ils disent, parce qu'on se demande bien quel rapport il peut y avoir entre les druides et les « *descendants d'un clan incestueux de cannibales* », qui sont ici planqués dans une mine. Sortis prendre l'air, ils découvrent que des étudiants ont élu domicile (ils ont tous voté pour lui) dans un cottage du coin. Une forêt, un lac, des carnivores qui incestent en famille, un festival celte, tout est en place pour une jolie kermesse anthropophage avec des jeunes qui cavalent en couinant, et qui se prennent des branches en pleine poire. Christian Viel (**Time Hunters**) réalise ce survival rural avec Bobbie Phillips (**Carnival of Souls**, **Showgirls**), Howard Rosenstein (**The 2nd Arrival**), le bellâtre Richard Grieco et les hardeuses Ginger Lynn Allen, Chasey Lain et Jenna Jameson.

■ Produit par Nu Image, Creature nous ressert le vieux cliché de la créature (forcément) sur laquelle un scientifique poursuit des expériences dans le but de la transformer en machine à tuer et qui s'échappe (la bestiole, pas le chercheur, sinon on s'en fout). Du coup, on envoie des bidasses pour flinguer la bête, lesquels n'ont d'autres moyens que de se faire assister du scientifique, vu que sa protégée dévore tout sur son passage. Et ce sont de sacrés troufions, puisqu'ils disent : « *What we see, we shoot, what we shoot, we kill, and what we kill, we forget about!* ». Ça c'est du putain de phrasé de fucking Marine, yeah ! Mais vu que leur proie est armée de mâchoires broyantes, de dents aiguisées comme des rasoirs, et d'une queue tranchante comme l'acier, ils ne sont pas au bout de leur peine. Tim Cox met ici en boîte son premier long, après avoir réalisé un court-métrage d'horreur situé au Far-West.

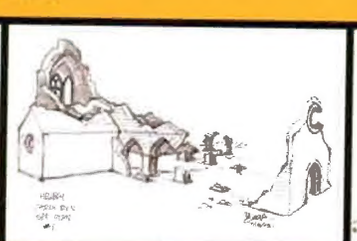


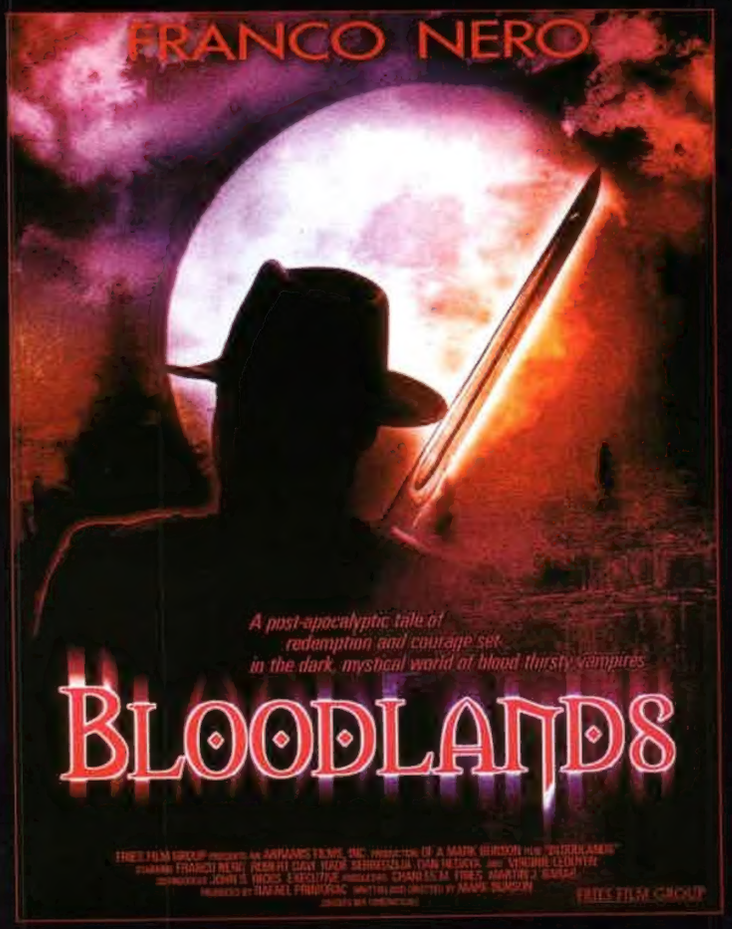
■ Seduction Cinema nous fait bien du plaisir avec Dr. Jekyll & Mistress Hyde. Thérapeute allumée, le docteur Jackie Stevenson (ben voyons !) est persuadée que la psyché féminine se scinde en deux pôles, l'un pur, l'autre dépravé (c'est qu'elle est douée, la chercheuse). Dans le but d'expérimenter un sérum visant à isoler ces deux comportements, elle colle une seringue dans le bras d'une de ses patientes qui se transforme immédiatement en nympho et la viole dans son cabinet (ou dans les cabinets, je sais plus). Toute retournée, Jackie s'en injecte une dose et, devenue complètement obsédée, s'en va rôder dans les rues pour étancher sa soif de cyprine, laquelle ne connaît pas de limite… Julian Wells (**Witchabe: Erotic Witch Project 3**) et Misty Mundae (**Lord of the G-Strings**, **Spiderbabe**) frétillent de la langue et de la croupe dans cette fantaisie abondamment déculottée.

cornes coupées devrait normalement mettre sur orbite une bonne fois pour toutes. Si l'on ajoute à cela les références évoquées par Del Toro (en vrac : Lovecraft, **Frankenstein**, **L'Étrange créature du lac noir**, **Le Bagarreur**, les films de Ray Harryhausen…), ainsi que sa fidélité tenace et revendiquée à l'œuvre de Mignola (et plus particulièrement à l'album *Les Germes de la destruction*, dont le film sera une adaptation), on imagine mal comment **Hellboy** pourrait prendre une mauvaise tournure. En matière d'adaptation, l'auteur de **Cronos** ne va pas par quatre chemins. Pour lui, le comic book de Mignola est un authentique chef d'œuvre et il va tenter de le transposer tel quel à l'écran : « *Quand vous avez un matériau de base aussi puissant, vous ne devez pas vous comporter comme un trou du cul égocentrique et dire "Je vais leur montrer comment bien faire les choses", parce que les choses ont déjà été bien faites, dans le comics. Ou alors, c'est que vous êtes un abruti et que vous n'avez rien à foutre de ce que vous adaptez. Je pense que si vous aimez vraiment l'œuvre que vous adaptez, c'est que vous en êtes tombé amoureux pour une raison bien précise.* ». Bref, **Hellboy** devrait logiquement rendre fous de joie les fans, qui y trouveront tous les éléments graphiques et littéraires du comics (on apprendra ainsi, dans les 20 dernières minutes, l'origine et le pouvoir de la fameuse main droite du Hellboy), ET les cinéphiles, puisque Del Toro va devoir déployer toute sa créativité pour donner un équivalent cinématographique au comics de Mignola. Vivement l'année prochaine ! Et en attendant, on vous passe la première photo, totalement mignolesque, de Ron Perlman en Hellboy. Dieu, que c'est beau !

Arnaud BORDAS

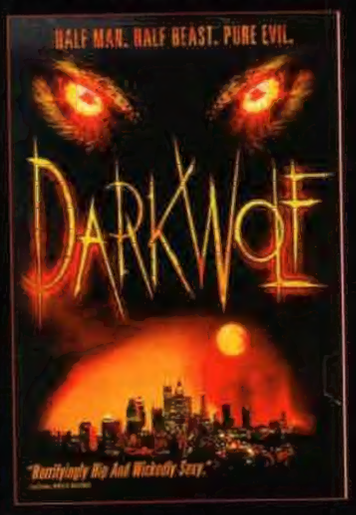
Ci-dessus, de gauche à droite, le design de Hellboy par le grand Mike Mignola : le mystérieux Abe Sapien, le mécha-gant de l'infâme Raspoutine, Hellboy dans son imper de détective, le flingue du Hellboy et les ruines de l'église servant de décor à la séquence d'ouverture.




FRANCO NERO
A post-apocalyptic tale of redemption and courage set in the dark, mystical world of blood thirsty vampires
BLOODLANDS

■ Si vous avez loupé **Blade II**, vous pouvez toujours vous rattraper avec **Bloodlands**, réalisé par Mark Burson (**Bullethead**) pour Fries Film Group. Armé de sa fidèle épée, l'Étranger traverse des étendues post-apocalyptiques jalonnées d'immondes charniers pour traquer Vladraven, le chef d'une race de vampires qui a exterminé la planète et fécondé une nana prophétisée comme étant le seul espoir de l'espèce humaine. Ce qu'il ne sait pas, mais que vous allez savoir si vous continuez à lire… c'est que Vladraven n'est autre que son père! Casting rigolo pour ce **Mad Max** gothique, puisqu'on y retrouve Franco Nero (**Django**), Rade Serbedzija (**Stigmata**), Dan Hedaya (**Alien Resurrection**), Robert Davi (***Profiler***)… et notre Virginie Ledoyen nationale, qui s'est bien gardée d'inclure ce titre dans sa filmo officielle. Ah, la garce!

■ Notre loup-garou du mois est un sacré queutard: dans **Darkwolf**, il écume les rues de Los Angeles pour y trouver Josie, une jeune femme naïve qui est à cent lieues de se douter que la chaude odeur de sa fourfoune fait frémir le mufle baveux d'un canis lupus bipède. Dotée d'un pouvoir mystérieux qu'elle ignore (elle est un peu con, on vous a dit), Josie finit par se faire repérer par le monstre, bien décidé à s'accoupler avec la femelle et à la becter ensuite. Samaire Armstrong (***X-Files***), Jaime Bergman (**Soulkeeper**) et Alexis Cruz (**Stargate**) fréquentent cette réalisation signée Richard Friedman (**Redemption of the Ghost**, *Vendredi 13* et ***Les Contes de la Crypte*** pour la télé), où l'on notera des apparitions de Tippi Hedren (**Les Oiseaux**) et Kane Hodder (alias Jason, notre Gros de Crystal Lake).



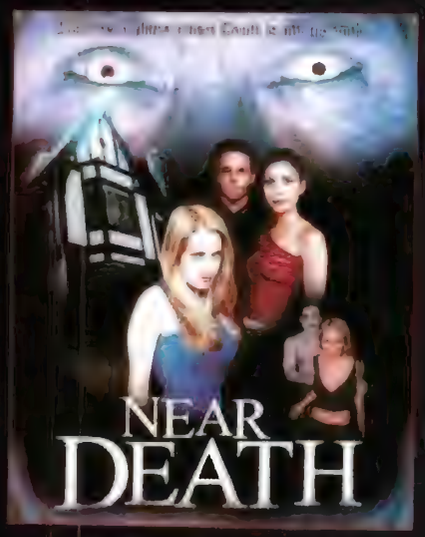
■ Dans la série « je retourne sur les lieux de mon enfance, théâtre d'un drame qui a traumatisé ma vie », **The 13th Sign** a pour héroïne Lany, qui effectue un pèlerinage dans le village où son père a tué quinze personnes lorsqu'elle avait huit ans. Elle découvre que l'endroit est infesté par le Mal, et va devoir affronter tous ses habitants dans un combat pour sauver son âme, et les otaries qui pourraient éventuellement passer par là. Très inspirée par ***Buffy à Sunnydale***, cette production Cinemavault est co-réalisée par Jonty Acton et Adam Mason, avec Jonathan Coote (**Razor Blade Smile**), Eric Colvin et Nadja Brand (vue dans **Dust**, le précédent film de Mason).

■ Réalisateur de **Terror Toons** et maquilleur accompli, Joe Castro ne perd pas son temps puisqu'il est déjà de retour avec deux films. Dans le premier, **Near Death**, des chasseurs de spectres investissent la demeure d'un metteur en scène qui jadis se suicida après avoir éviscéré sa gouvernante, rétive à ses avances. Ils se retrouvent alors face à des goules voraces et au fantôme du cinéaste, très vexé de ne pas avoir pu consommer la bonne. Le second film, intitu-

WRONG TURN
LA FORÊT A DES YEUX

Délivrance, **Massacre à la tronçonneuse**, **La Colline a des yeux**, autant de classiques absolus du survival horrifique dont s'inspire **Wrong Turn**. L'histoire se résume en un pitch prévisible mais toujours alléchant: six adolescents se perdent dans les forêts touffues des Appalaches et sont traqués par des montagnards cannibales. À l'origine du projet, le maquilleur Stan Winston (**Aliens**, **Predator**, **Terminator**, **Jurassic Park**…), récemment instigateur de la série des « Creature Features » et jadis réalisateur de **Pumpkinhead**, associé pour l'occasion à Constantin Films (**Resident Evil**). Si le nom du scénariste éveille la méfiance (Alan McElroy, auteur de **Halloween 4** et **Spawn**), un réel effort semble avoir été fait au niveau du casting, puisqu'on retrouve Eliza Dushku (**Soul Survivors**), Desmond Harrington (**The Hole**, **Le Vaisseau de l'angoisse**), Lindy Booth (**American Psycho 2**) et Jeremy Sisto, révélé dans **Lame de fond**, star des mini-séries ***Jésus*** et ***Jules César*** et bientôt à l'affiche dans **May**. Intérêt supplémentaire, le film n'a pas été confié à un quelconque tâcheron mais au cinéaste indépendant Rob Schmidt, à qui l'on doit **Crime & Punishment in Suburbia** et **American Heroes** (ou l'on découvre une vidéo de Neil Armstrong posant le pied sur la Lune trois jours avant son atterrissage en direct…). Doté d'une musique bien flippante d'Elia Cmiral (**Le Peuple des ténèbres**), **Wrong Turn** est aussi pour Stan Winston l'écrin rêvé pour faire montre de ses talents de maquilleur, puisque c'est, bien entendu lui, qui se charge des effets, qu'on espère particulièrement craspecs. Reste à voir si le résultat atteindra la puissance viscérale de **Vorace**, chef-d'œuvre absolu du cannibalisme à l'écran.

Cédric DELELÉE



bien décidé à finir les travaux. Perrine Moore (**Evil Unleashed**), élue Miss Teen California (slurp!), est à l'affiche de ces deux délires gore, derrière lesquels Castro enchaînera sur la suite de **Terror Toons**.

San HELVING

lé **Maniacal**, s'intéresse à Gilbert, enfermé dans un asile pour avoir tué sa mère à coups de marteau. Il s'échappe et s'en va maltraiter le voisinage, son père et sa petite sœur.

Eliza Dushku, Jeremy Sisto, Emmanuelle Chriqui et Desmond Harrington, une poignée de jeunes, coincés dans les bois de la Virginie suite à un accident de voitures et qui vont devenir les proies d'une famille de cannibales dégénérés.

Flashes

● On l'avait craint, c'est arrivé : Dino De Laurentiis (**Hannibal**, **Dragon rouge**) a annoncé sa ferme intention de porter à l'écran l'enfance et la jeunesse de Hannibal Lecter sous le titre **The Lecter Variation**, sur un script de Thomas Harris. Situé en Lituanie, à Paris et aux USA, le film nécessitera quatre acteurs différents pour jouer le cannibale aux différents stades de son existence. On imagine déjà la remarquable composition de Sir Anthony dans le rôle d'un gamin de huit ans.

● Ayant repoussé leur projet sur la bataille de Tripoli (qui intéresse désormais Jean-Jacques Annaud, ce qui, vu qu'il a fait **Stalingrad**, est plutôt une bonne nouvelle), Ridley Scott et Russell Crowe envisageraient de tourner un western dans la lignée de **La Prisonnière du désert**.

● Casting news : John Travolta sera le bad guy raffiné et décadent (genre **Broken Arrow** ?) de **The Punisher**, face à Thomas Jane ; et Jude Law incarnera Erroll Flynn dans le biopic **The Aviator**, réalisé par Martin Scorsese avec Leonardo Di Caprio dans le rôle de Howard Hugues (une production Michael Mann !).

● L'adaptation de la série ***Le Prisonnier*** se précise et sent de plus en plus mauvais : Simon West (**Tomb Raider**) à la réalisation, c'était déjà pas une bonne nouvelle, mais voilà que la production s'est mis en tête de confier le rôle-titre à Tyrese Gibson (**Baby Boy**, **2 Fast 2 Furious**). Seul élément intéressant, le nom des scénaristes : Christopher McQuarrie (**Usual Suspects**), Mark Rosenthal et Lawrence Konner (**La Planète des singes**) et James Vanderbilt (**Basic**). Pauvre Patrick McGoohan...

● Tarsem Singh, qui brille par son silence depuis **The Cell**, devrait s'attaquer à **Nautica**, une sorte de **Rashomon** maritime où un meurtre commis sur un yacht est relaté par trois des passagers du bateau, dont Ewan McGregor.

● Tous les mois, et rien que pour me faire plaisir, vous aurez droit aux dernières news concernant **King Arthur**, produit par Jerry Bruckheimer. Sachez donc que Keira Knightley a été choisie pour être la reine Guenièvre, et que Stellan Skarsgård sera un des chevaliers de la Table Ronde. Rendez-vous le mois prochain pour savoir qui incarnera Lancelot.

● Mark Steven Johnson (**Daredevil**) l'a confirmé : il ne réalisera pas **Elektra** (tant mieux), mais le produira (tant pis), occupé qu'il est par son adaptation de **Ghost Rider** avec Nicolas Cage et Jon Voight (houlà !). Il est question que Ben Affleck y fasse une apparition dans le rôle du justicier aveugle, Jennifer Garner reprenant le rôle de la grecque gymnaste.

● Parmi les nombreux projets de Steven Spielberg (**Terminal**, **Indy 4**, **Lincoln**...), l'un des plus excitants est **Vengeance**, consacré à la traque menée par des agents du Mossad pour retrouver et éliminer les terroristes musulmans responsables de l'attentat commis contre des athlètes israéliens lors des Jeux Olympiques de Munich en 76. Enfin, quand on dit excitant, c'est en espérant que ça ne vire pas à la propagande anti-arabe...

● **King Cyrus**, c'est le titre envisagé pour un film épique british « *entre* **Gladiator** *et* **Lawrence d'Arabie** » qui relatera les conquêtes d'un roi perse ayant vécu plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Hugh Jackman (**X-Men 2** et bientôt **Van Helsing**) devrait tenir ce rôle, épaulé par Sean Connery et Angelina Jolie. Le plus étonnant dans tout ça, c'est le nom du réalisateur, Alex Jovy, qui n'a à son actif que deux petits films (dont la comédie **Down & Out in Love**), et qui va se retrouver à la tête d'un budget monstrueux. Tout comme Guy Ritchie (**Snatch**) qui prépare un film sur les chevaliers de l'Ordre de Malte. Pourraient pas refiler tout ça à McTiernan ou Verhoeven, non ?

● Tiens, quand on parle du loup... **Murder in Canton**, c'est le prochain film de notre John McTiernan adoré. Adapté d'une série de romans écrits dans les années 50, le film racontera les aventures du Juge Dee, un magistrat voyageant à travers la Chine pour le compte de l'Empereur. Prenant comme décor la Chine de la dynastie Tang (qui régna du VIIe au Xe siècle), ce film va enfin donner l'occasion à McT de renouer avec le genre épique, comme il déclarait vouloir le faire dans notre interview du dernier numéro. Le Juge Dee sera interprété par un acteur chinois et aura pour ami un occidental. Début du tournage à la fin de l'année, en Chine et en Nouvelle-Zélande, pour un budget de 45 millions de dollars.

● 1897. Une petite communauté habitant une forêt peuplé de créatures menaçantes. Joaquin Phoenix et Kirsten Dunst au casting, M. Night Shyamalan à la caméra. Ça s'appelle **The Woods** et ça fout grave la gaule !

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien Sévéon

Les Notules Asiatiques de ce mois de juin commencent en beauté par un joli scoop concernant Ryuhei Kitamura, le talentueux réalisateur de Versus. S'ensuivent pêle-mêle des films horrifiques thaïs...

■ Le film thaï Lhieb Phee Phee Mai Lhieb met un groupe d'étudiants qui a pour projet de fin d'année un film sur les fantômes. En plein voyage, leur bus a une panne d'image qui les force à aller se réfugier dans un petit village reculé. En ce lieu, les étudiants rencontrent d'autres universitaires qui travaillent sur le même projet. Après s'être amusé à se faire peur en se déguisant à tour de rôle en fantômes, les deux groupes sont finalement devenus face à un vrai spectre... C'est Thunglarn Srisabsin qui a réalisé ce nouveau film horrifique qui vient de sortir en Thaïlande.

■ En attendant les critiques de **Aïno** et **Aragami**, les deux avant-derniers films de Ryuhei Kitamura (que vous lirez normalement dans le numéro de juillet/août), voici des nouvelles concernant ses deux nouveaux films. Il y a d'abord Azumi, sorti le 10 mai au Japon. Tiré d'un manga à grand succès (25 volumes parus), ce film voit les aventures d'une jeune femme dans le Japon ancien.

Touche Kitamura oblige (!), le film promet bien ennuis, de nombreuses scènes de combats, dont une qui devrait se révéler monstrueuse. Quant à son nouveau projet, Kitamura continue dans la veine manga en adaptant cette fois-ci – roulez tambours, sonnez trompettes – *L'Habitant de l'infini*, le magnifique manga de Samura! Pour mémoire, cette BD suit un samouraï bien involontairement immortel qui, afin de pouvoir enfin mourir, doit tuer 1000 malfrats. Le film est actuellement en développement, nous ne manquerons pas de vous tenir informés de la suite des événements. Ahem, c'est pas du scoop, ça?

■ Ce n'est pas que l'on tape la gueule à Miike (enfin bon, façon de parler, on peut se sentir seul à aimer ce génie de la caméra à Mal – soit, je ne sens bien seul moi d'un coup) mais parfois, il est difficile de suivre ses nombreuses pérégrinations filmiques. Bref, le voilà arrivé à Gozu, film de vidéo-zar horrifique qui a d'ailleurs été sélectionné par la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes (bravo! que n'a pas encore eu lieu à l'heure de ces lignes). Si déjà, le fait de voir Miike en

UFO (UNITED FILMAKERS ORGANIZATION) - 1ÈRE PARTIE

ON PROFITE DE LA SORTIE DE 3 HISTOIRES DE L'AU-DELÀ POUR REVENIR SUR UFO, LA COMPAGNIE ATYPIQUE DE PETER CHAN (AUTEUR DU DERNIER SEGMENT DU FILM), RESPONSABLE DE PLUSIEURS DES PLUS BELLES RÉUSSITES DES ANNÉES 90. PETIT TOUR D'HORIZON DE CETTE DÉFUNTE COMPAGNIE.

UFO a été l'une des rares compagnies hong-kongaises à toujours garder un haut niveau de qualité durant une difficile période de crise. À Hong Kong, et dans le milieu du cinéma plus généralement, l'United Filmakers Organisation est synonyme de comédie. Bien que ce soit surtout dans cette catégorie que la compagnie ait excellé, UFO a su aussi s'aventurer dans d'autres genres, tel le drame romantique **Comrade, Almost a Love Story**, l'un des grands succès de l'année 1996 et le film référence de Peter Chan.

Tout commence donc en 1991, lorsque Peter Chan, Eric Tsang (réalisateur de **Aces Go Places**, **Armour of God**...) et Lee Chi-ngai décident de monter une compagnie de production : UFO.

Si le premier titre maison, **Days of Being Dumb** (1992), n'obtient qu'un relatif succès à l'époque, aidé, en partie, par les deux têtes d'affiche du film, en l'occurrence Jacky Cheung et Tony Leung Chiu Wai, le film a acquis depuis, une très bonne renommée.

L'idée de tourner, pour une fois, les Triades en ridicule, marche effectivement très fort et est aussi responsable, a posteriori, de la reconnaissance du film. Détail non négligeable pour une comédie : **Days of Being Dumb** fait énormément rire en plaçant ses deux héros - des apprentis triades qui portent la poisse à tous les gangs qu'ils rejoignent - dans des situations bien épicées. Ce premier film porte déjà les fondations du système UFO : des acteurs charismatiques, un scénario drôle, intelligent et souvent surprenant, ainsi qu'une volonté de sortir des schémas généralement en place, en ce qui concerne le déroulement des histoires.

UFO connaît quelques problèmes financiers entre ce premier film et le suivant, qui, grâce à son franc succès au box-office, va heureusement permettre à la compagnie de continuer à tourner. Le véritable premier grand hit pour UFO arrive donc avec **Tom, Dick and Hairy**, une comédie romantique tournant autour de trois amis (nommés dans le titre) qui sont à la recherche de l'âme sœur. Peter Chan, ici réalisateur, utilise de nouveau Tony Leung Chiu Wai, en ajoutant à ses côtés l'autre Tony Leung (Ka Fai) et Lawrence Cheng. Le trio d'acteurs fonctionne à merveille sur l'écran, et donne un ton réaliste, mais non dépourvu d'humour, au film.

Après le succès plutôt inattendu de **Tom, Dick and Hairy**, UFO décide de sortir **Yesteryou, Yesterme, Yesterday**, une adaptation de la série américaine ***The Wonder Years*** qui dormait depuis deux ans sur les étagères de la compagnie. Le film, malgré l'absence de star, se révèle être un nouveau succès et établit définitivement UFO comme une compagnie sur laquelle il faut compter.

Le film suivant, **He Ain't Heavy He's My Father**, explore les relations parents-enfants au travers du cinéma hong-kongais du passé et du présent. Jouant énormément sur des références propres au cinéma cantonais, les gags peuvent parfois se révéler durs à comprendre pour quelqu'un de non familiarisé avec ce cinéma.

Sélection Officielle à Cannes en plein journal, le film lui-même promet se donc de défier, semblerait Mike sans aride. Ce qui ne pourrait être que bien plus fendard que le dernier McTiernan. Interrogations Armand, Stéphane et Damien sont d'accord avec moi sur ce coup! *(Julien ! Tu pourrais dire le travail du mec' chef ! On a déjà mal à la tête... – ndlr)*

■ Bon, ce n'est pas vraiment un film Mad, mais c'est donné que c'est Fruit Chan (**Made in Hong Kong**, **Little Cheung**), l'un des réalisateurs hongkongais les plus intéressants et les plus méconnus des années 90 qui est aux commandes, on va quand même en parler. *Mountain Tilties* est une histoire d'amour entre deux jeunes qui se perd, comme le titre l'indique, dans les montagnes. Mais, leurs familles respectives pratiquant chacune un art traditionnel différent, ont du mal à s'entendre au l'art que les deux amoureux devront journalière une fois leur union

consommée... On a du mal à imaginer un Chan loin de l'urbanité déchirante de HK, mais on aimerait en tout cas ce film, qui n'est pour l'instant qu'en développement, avec impatience.

■ Infernal Affairs (dont on vous reparlera dans le prochain numéro) a été le plus gros succès de l'année dernière à Hong Kong. De fait, les producteurs ont décidé d'épuiser le filon au maximum en annonçant la mise en chantier de **Infernal Affairs 2**, **Infernal Affairs 3** et **Infernal Affairs: The Prequel**. D'accord. Le cinéma hongkongais connaît une crise, mais il ne faudrait tout de même pas abuser...

■ Au moment où vous lirez ces lignes, *Bhoot*, le nouveau film horrifique de Ram Gopal Varma (un habitué de ces Notules Asiatiques) sera sorti. Un architecte bourgeois cherche un appartement pour sa femme. Il trouve l'endroit rêvé dans un building de Mumbai. Seul petit problème : la locataire précédente s'est suicidée en se jetant par la fenêtre. Lorsque sa femme l'apprend, elle en perd le sommeil et se met à hallucinée. Hallucinée, vraiment ? Pas de doute, on ne manquera pas de revenir sur ce film !

■ Ce n'est pas que le projet soit faire particulièrement trippe, mais il faut tout de même bien en parler : *Ann le pour salut* va devenir un film en 3D tourné par un vrai. C'est Eric Leighton (**Dinosaure**) qui s'occupe de la fiche.

Cela n'empêche cependant pas pour autant le film d'être des plus réjouissants, et réunit, une nouvelle fois, les deux Tony Leung, figures quasi-phares de la compagnie, ainsi que Anita Yuen.

En 94, UFO accouche de nouveau de l'un des plus grands succès de l'année, **He's a Woman, She's a Man**, au titre déjà haut en couleur. L'histoire repose sur un « quiproquo » typiquement vaudevillesque : une jeune femme (de nouveau Anita Yuen) se déguise en garçon pour passer une audition de chant afin de se rapprocher de sa chanteuse (Carina Lau) et de son compositeur préférés (Leslie Cheung) - accessoirement en couple dans le privé. Mais tous les deux tombent amoureux du nouveau/elle venu/e, ce qui n'est évidemment pas sans créer des problèmes. Si le scénario n'est pas complètement nouveau, le jeu de Yuen, et les nombreux rebondissements amoureux, font de ce film un véritable petit régal, d'autant plus lorsque l'on connaît les penchants sexuels de Leslie Cheung, qui effectuait d'une certaine façon dans ce film son coming-out. Le succès ne passant jamais inaperçu à HK, le film bénéficia, deux ans plus tard, d'une suite nommée tout simplement **Who's the Woman, Who's the Man**, reprenant l'histoire de l'originale là où elle s'arrêtait.

Conscient du succès et des qualités d'actrice d'Anita Yuen (n'oublions pas qu'elle fit ses débuts dans **Days of Being Dumb**, et oui !), Peter Chan la réutilise pour **The Age of Miracle** (1996). Si ce projet tient particulièrement à cœur à Chan, qui prendra d'ailleurs un an et demi à le faire (inimaginable pour HK, d'autant plus si l'on ajoute à cela un dépassement de budget très important !), le résultat sera un peu plus mitigé qu'avec les précédentes œuvres de UFO – même si le film n'est pas non plus le navet que certains ont dit. Anita Yuen joue une mère qui, afin de sauver son enfant malade, passe un pacte avec le ciel : elle est prête à donner dix ans de sa vie afin qu'il puisse vivre. Accélération dans le futur, où la mère vit une période de transition, elle pense qu'elle n'en a plus pour très longtemps ; son fils s'apprête à partir pour les USA, pendant que sa fille quelque peu délirante, fait son retour avec ses nombreux enfants issus de mariages différents avec des étrangers... Ce qui passe le moins bien, est évidemment, le maquillage de Yuen qui est bien incapable de

la faire vraiment passer pour une vieille. Mais la façon d'aborder la vie, la mort et surtout la famille chinoise, est touchante et apporte certaines réflexions plutôt novatrices pour HK où, être Chinois est une question de race...

Suite au prochain numéro...

21ÈME FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC

Malgré son (désormais) grand âge, le Festival du Film Policier de Cognac demeure assez discret. Après des « Grands Prix » même pas repris sur les affiches des films (**48 heures** de Walter Hill l'obtint en 1983, qui le savait ?), le Festival connut son moment de gloire avec **Hitcher** en 1986, qui le lança enfin. La cuvée 2003 se fit dans un contexte social et mondial peu enclin à la fête, le jury fut complètement français, les invités américains « de marque » absents, mais l'édition fut excellente, et surtout, le Grand Prix est un des meilleurs vus depuis longtemps.

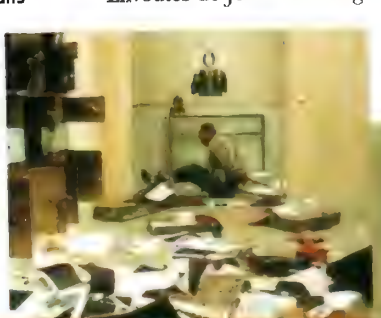
Ci-dessous, de gauche à droite :
L'excellent polar espagnol **La Caja 507** d'Enrique Urbizu, Grand Prix très mérité de cette 21ème édition du Festival du Film Policier de Cognac.

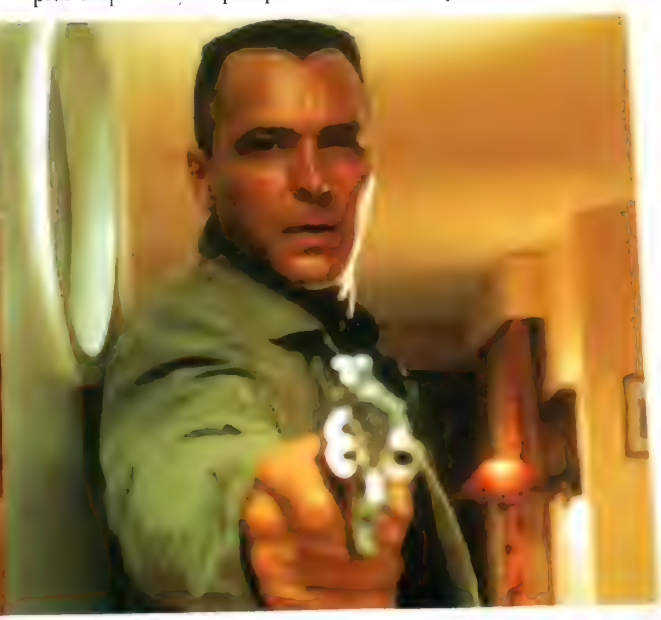
John Turturro recherche l'assassin de sa femme dans **Fear X**, que réalise le danois Nicolas Winding Refn.

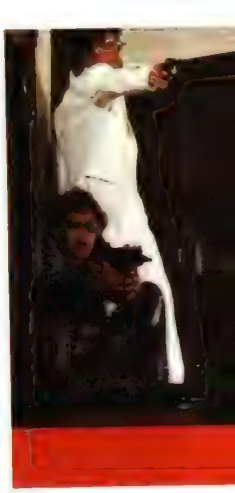
Des tueurs à gages se livrent une guerre sans merci dans **The Man in White**, le nouveau film de Takashi Miike.

Il y a deux catégories de compétitions pour les longs-métrages à Cognac. Récemment créée, la section « Sang neuf » propose de voir des films appartenant au genre policier tout en étant un peu « décalés », avec une approche plus réaliste. Ah bon… C'est ainsi qu'on vit **Un honnête commerçant**, film belge de Philippe Blasband, où Philippe Noiret joue un parrain de la pègre fantôme et que seul peut voir celui qui a repris ses « affaires ». Intéressant, original mais vraiment trop « téléfilm » dans son traitement. D'Espagne nous vint **Les Enfants d'Abraham** (**El Segundo Nombre**) de Paco Plaza. Ce dernier est un grand copain de Jaume Balagueró, et ça se voit : son film rappelle énormément **La Secte sans nom**, tout en lui étant assez inférieur. Cette histoire de lourd secret entourant le suicide d'un homme, lié à une obscure secte religieuse qui sacrifie un premier enfant pour une future vie meilleure, souffre de l'ombre de son « modèle », et même de l'excellent **Envoûtés** de John Schlesinger. **Ted Bundy** est une biographie standard du fameux serial killer, réalisée par Matthew Bright, qu'on connut bien plus inspiré il y a quelques années : on lui doit **Freeway**, sa relecture déjantée du petit chaperon rouge, Grand Prix de Cognac d'ailleurs. Tourné aux USA par un danois très doué, **Fear X** constitua une des meilleures découvertes de cette compétition : John Turturro incarne un employé modèle qui cherche à savoir pourquoi sa femme a été tuée sans raisons apparentes. Partant d'un infime détail, il remonte une piste qui lui fera découvrir une vérité assez consternante. Très lent, mais aussi soucieux du moindre détail du parcours de cette quête vengeresse peu commune, Nicolas Winding Refn signe un polar minimaliste mais si intrigant qu'il en devient presque passionnant. Enfin, le Prix Sang neuf 2003 fut adjugé à **L'Homme de l'année**, du Brésilien (oui, Cognac est très cosmopolite) José Henrique Fonseca, portrait de l'ascension et de la chute d'un caïd, dans la même veine que **La Cité de Dieu**.

On passe maintenant à la compétition « normale ». Par quoi commencer ? Le pire ou le meilleur ?… Le pire : cocorico, il est français, il s'agit de **Corps à corps** de François Hanss et Arthur-Emmanuel Pierre, avec Philippe Torreton en médecin fou de chagrin, suite à la mort de sa femme et au coma de sa fillette, et qui trouve en sa rencontre avec une strip-teaseuse,







Laura (Emmanuelle Seigner), le moyen de faire revivre cet amour fou en jouant les Docteur Frankenstein. Tout cela est d'un grotesque ridicule, surjoué par ses acteurs, déclenchant plus souvent le rire qu'autre chose, mais qui obtint pourtant le Prix de la Critique... Ex aequo avec **La Caja 507**, après un débat houleux entre membres du jury.

Si aucun « grand » invité US n'était présent, d'autres moins connus (aujourd'hui, mais demain, tout peut changer : l'an dernier, Joe Carnahan venait présenter le remarquable **Narc**, ignoré et méprisé par plein d'ignares, encensé par une poignée d'irréductibles fans, et aujourd'hui, Carnahan réalise **Mission : Impossible 3** ! Combien vous pariez qu'il y en a beaucoup qui vont revoir leur jugement, hein ?) firent le voyage, comme Keith Snyder, venu présenter son **Emmett's Mark**. Sauf qu'on ne vit jamais **Emmett's Mark** : la bobine se perdit dans son voyage et n'arriva jamais. Keith Snyder se montra, paraît-il, assez zen mais quand même, ça fait mal. Du coup, il y eut une séance supplémentaire (entre autres) de **La Recrue** de Roger Donaldson, où Al Pacino après une remarquable prestation dans **Insomnia**, joue comme d'habitude (au bon film succède un moins bon) du Pacino, à savoir pas mal de cabotinage dans ce polar d'espionnage où il incarne l'instructeur d'une jeune recrue pour la CIA, qu'incarne plutôt bien par contre Colin Farell (Bullseye dans **Daredevil**). La première partie, l'instruction, est ce qu'il y a de mieux, la seconde, la recherche d'une taupe, est d'un conventionnel sans surprise aucune qui plombe définitivement le film.

Et on passe en Asie, avec, malheureusement ça devient inévitable vu la vitesse à laquelle il tourne, le nouveau Takeshi Miike (**Audition**). Avec **The Man in White**, Miike s'éloigne un peu de ses dernières « œuvres » pour une fresque longue, mais longue (2 heures et demi filmées souvent en DV chaotique et floue...) qui suit la vengeance d'un tueur à gages toujours habillé en blanc (discret quand on massacre à tout va !) envers ceux qui ont assassiné son patron. **Sympathy for Mr Vengeance** pâtit lui aussi, des excès de son auteur, le coréen Park Chan-Wook : le kidnapping d'une gamine se soldant par la mort de cette dernière, son père cherche la vengeance à tout prix. Un polar plus social que violent qui en révulsa curieusement plus d'un. Retour en Occident avec Pavel Lounguine, qui nous asséna lui aussi, plus de deux heures du portrait d'un parrain russe dans son pesant **Un nouveau russe**, qui tente maladroitement et très lourdement, d'associer une peinture actuelle de la Russie corrompue, avec le policier de genre.

Et on termine donc en beauté, avec le meilleur pour la fin, qui prouve définitivement la qualité du nouveau cinéma espagnol. **La Caja 507** est le sixième film d'Enrique Urbizu (cherchez pas : un inconnu jusqu'à aujourd'hui), mais aussi son plus gros succès commercial, et qui repartit de Cognac avec 3 autres récompenses en plus du Grand Prix (quels excellents jurés que ceux de cette année !). Il ne reste plus maintenant qu'à lui trouver un distributeur.

La Caja 507, c'est le retour de ces polars-politiques, comme l'Italie nous en a donné en pagaille dans les années 70. Sauf qu'ici, Urbizu modifie un peu la donne avec un final plus immoral. Suite à un hold-up, Modesto Pardo est enfermé dans la salle des coffres de sa banque, tout un week-end. Au milieu de toutes les boîtes éventrées, il découvre un dossier qui lui révèle que l'incendie qui coûta la vie de sa fille, sept ans auparavant, était volontaire et commandité par des notables véreux. Libéré, il va s'employer à faire justice lui-même, en même temps qu'un flic ripoux, propriétaire du dossier, recherche les braqueurs pour récupérer son bien. La force de **La Caja 507**, c'est un scénario travaillé pendant deux ans, pour qu'aucun détail ne fasse capoter l'intrigue, pour que chaque personnage possède l'épaisseur suffisante à le faire exister en tant que protagoniste dans cette sordide histoire, pour qu'on croit au portrait de ce père meurtri qui va peu à peu se transformer en justicier implacable, machiavélique et immoral. Le tout, réalisé avec un soin perfectionniste, où chaque plan a son importance et sa force. Avec **La Caja 507**, Enrique Urbizu réalise de l'avis de ceux qui connaissent ses précédents films, son meilleur, un excellent polar qui va jusqu'à oser la victoire du juste devenu corrompu, le meilleur Grand Prix de Cognac depuis bien des années. Prouvant ainsi que malgré cette période de crises diverses, le crû 2003 fut donc un grand millésime.

Stéphane « *Titi* » THIELLEMENT

Ci-dessus, de gauche à droite : Règlement de compte entre les protagonistes de Sympathy for Mr Vengeance, un polar coréen.

Le personnage principal du film brésilien L'Homme de l'année, qui a remporté le Prix Sang neuf 2003.

Ci-contre : Le film belge Un Honnête commerçant, avec Philippe Noiret dans le rôel d'un parrain de la pègre.

→ par Julien DUPUY

Rush Hour

ENTRETIEN AVEC **MICHAEL L. FINK**, SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS D'**X-MEN 2**

Nous sommes le lundi 31 mars. Il est 22h30, fuseau horaire californien. X-Men 2 sort dans moins de quatre semaines. Michael Fink (Batman le défi, Mars Attacks !), décroche son téléphone et nous accueille entre deux bâillements...

Ci-dessus, de gauche à droite :
L'entrée de la base de Stryker fut d'abord conçue par le chef décorateur Guy Hendrix Dyas, puis construite sur les extérieurs et enfin reproduite en studio, (des mattes numériques complétant l'illusion).

Ci-dessous, de gauche à droite :
Le X-Jet recréé en 3D par Rythm & Hues/
Le X-Jet redessiné par Dyas/
Une portion du cockpit et l'intérieur du X-Jet ont été construits en studio et filmés devant l'écran vert/
Il y a plus de tornades dans la scène de poursuite aérienne de X2 que dans tout *Twister*.

Je suis content de vous parler, parce que comme ça, je suis certain de ne pas m'endormir. Je suis si fatigué... Je travaille 7 jours sur 7, 24 heures sur 24 en ce moment.

Vous n'avez donc toujours pas bouclé la post-production ?
Non, mais le studio vient de m'annoncer que tout doit être rendu pour vendredi prochain. Sauf que je pense que nous aurons au moins une semaine de dépassement...

Il vous reste combien de plans truqués à finir ?
D'ici vendredi ? Normalement, 160...

Comment allez-vous faire ?
Je n'en sais rien... Vous savez, nous avons eu seize semaines pour réaliser 800 plans, alors... Au début, on a pensé que nous y parviendrions. Ensuite, nous avons réalisé que c'était un pari intenable. Et maintenant je ne suis plus sûr de rien.

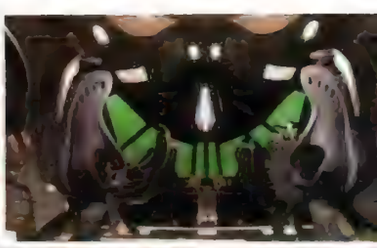
En parlant du premier film, vous m'aviez dit que vous envisagiez de démissionner lorsque la Fox avait avancé la sortie. Mais finalement, vous n'avez pas eu plus de temps sur X2...
Sauf que nous n'avions que 500 plans truqués sur **X-Men** et ils n'étaient pas aussi difficiles à réaliser. Les plans d'**X2** sont notamment beaucoup plus longs. Dans la séquence du Cérébro par exemple, un des plans dure 45 secondes et le nombre des éléments qui y sont composés se montent à cinq cents. Or, ce plan nous a été commandé il y a seulement cinq semaines !

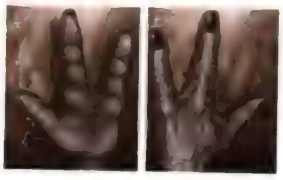
Comment expliquez-vous cette précipitation, alors que la production est lancée depuis quatorze mois ?
Oh, c'est une looonngue histoire... Disons que les gens font des choses étranges dans mon pays, comme vous pouvez en être les témoins aujourd'hui, dans d'autres domaines que le cinéma... Et pourtant, je ne crois pas que notre psychologie soit si différente de la vôtre. En fait, le truc, c'est que la Fox avait calé une date de sortie avant même d'avoir un scénario. Nous avons lancé la production en février avec un script prêt seulement en mai et un tournage qui a commencé en juin. Vous ne pouvez pas avancer sur les effets spéciaux avant d'avoir les premières rushes et vous ne pouvez pas développer vos trucages avant d'avoir un script. Or, nous n'avons jamais eu de script pour certaines scènes majeures, comme celles du Cérébro. Je suis absolument satisfait par 80 ou 90 % de ce qu'on a déjà fait. Mais maintenant, il n'y a aucun moyen de parfaire 150 plans en une ou même deux semaines. Cependant, je m'exprime en tant que responsable des effets spéciaux, totalement épuisé et, excepté ces problèmes, nous sommes assez fiers de ce que nous avons déjà accompli. J'espère juste que dans les deux semaines à venir, nous n'allons pas tout foutre en l'air.

Je suppose que, de plus, le studio a réclamé que vous finissiez certaines des scènes les plus compliquées pour pouvoir les monter dans les bandes-annonces ?
Ah oui, ce qui est là encore complètement absurde. Vous avez vu les bandes-annonces ?

Oui, et vos plans sont très impressionnants...
C'est gentil, mais je tiens à vous dire que la plupart des effets qui y figurent sont ceux qu'on appelle des « temps », c'est-à-dire des plans qui ne sont pas finis !

Vous avez eu le temps de réaliser des tests ?
Oui, mais vous ne pouvez rien préparer lorsque vous n'avez pas de script. Malgré tout, j'ai une bibliothèque entière de storyboards et on a fait des animatics pour l'ouverture à la Maison Blanche, le sauvetage final par Jean Grey, la traversée des murs par Kitty Pride et les scènes qui se passent dans le Cérébro. Il faut aussi dire que l'équipe des animatics a beaucoup travaillé sur une scène se déroulant dans la salle des dangers... avant qu'ils décident de la retirer du script ! Cette décision fut à la fois une mauvaise chose, parce que cette scène s'annonçait grandiose, et une bonne chose, parce que nous n'aurions de toute façon pas eu le temps de la terminer.





Et aussi une mauvaise chose parce que vous avez dépensé de l'argent pour rien...
De toute façon, ce n'est pas très efficace de travailler autant dans l'urgence. Les gens sont fatigués, ne peuvent pas donner le meilleur d'eux-mêmes... Au début de la production, vous êtes plein de merveilleux espoirs, tout semble aller pour le mieux. Et en y repensant, c'est le cas. C'est juste que les conditions de travail sont trop pénibles depuis deux semaines et que c'est dangereux de travailler aussi vite. Mais vous verrez, nous allons le finir ce satané film, il sortira à la date prévue et je serai de nouveau libre.

Voyez-vous une évolution dans la façon qu'a Bryan Singer d'aborder les effets spéciaux depuis le premier film ?
Il n'était pas très à l'aise avec les effets spéciaux sur **X-Men**. Mais entre les deux films, il a réalisé plusieurs pubs avec des effets visuels et il en a retiré une certaine expérience. Comme c'est le deuxième film que nous faisons ensemble, il a aussi plus confiance en moi. Il a donc pris de la maturité et m'a laissé faire des choses qui ont très bien fonctionné alors qu'il était plutôt sceptique au départ. Par exemple, il avait très peur des animatics du combat aérien, lorsque Storm génère des tornades. Mais il m'a laissé gérer la séquence comme je l'entendais, et au final je pense qu'il a de quoi s'en féliciter.

Avez-vous utilisé des miniatures ?
Oui. On a construit un barrage supposé se rompre. Cette « miniature » faisait 7,5 mètres de haut et plus de 30 mètres de large. Certaines fissures ont été réalisées en post-production, d'autres en direct sur le plateau. Cela nous a pris six semaines de tournage. Nous avons aussi toute une séquence dans ce que nous appelons « la chambre du générateur », qui est située dans le film sous le barrage. Un combat entre Cyclope et Jean Grey s'y déroule. Nous avons répliqué en miniature le décor car on en avait besoin pour certaines parties de la séquence. Et bien sûr, le script a été réécrit alors que la maquette était terminée, et les séquences qui nécessitaient ce modèle réduit ont été retirées ! Mais - surprise - il s'est avéré que Bryan n'a pas eu le temps de filmer certains plans lorsqu'il a tourné sur place. J'ai donc comblé les manques et filmé la miniature comme s'il s'agissait d'un véritable décor ! Nous voulions filmer ensuite Jean Grey et Cyclope sur fond vert puis les incruster dans le décor miniature, mais cela aurait été un effet trop lourd à gérer. On a donc préféré digitaliser les acteurs et animer les doublures numériques.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Les incroyables flammes numériques de Pyro créées par Cinesite/ Dessins conceptuels pour Lady Deathstrike et pour Diablo. Ce dernier fut maquillé par Gordon Smith à l'aide de gants et de filets de silicone posés directement sur la peau du comédien. Seules ses oreilles étaient recouvertes de prothèses/ Comme pour le premier film, c'est Kleiser-Walczak qui s'est chargé des transformations de Mystique.

Ci-dessous :
Les deux versions de Cerebro ont été recréées numériquement par Cinesite, comme c'était le cas pour *X-Men*. Seule une petite portion du décor a dû être fabriquée sur le plateau.
Au centre, un montage photo créé sur Photoshop à l'aide d'un cliché du premier film pour définir le look du Cerebro de Stryker.

Avez-vous eu l'occasion d'améliorer des effets déjà créés pour le premier* X-Men *?
Oui. Par exemple, on n'a jamais réussi à insuffler une vraie puissance au rayon de Cyclope. Il était toujours trop mou. On a donc testé un nouvel effet à base d'animation de particules. D'ailleurs, pratiquement tout dans **X2** relève d'effets de particules. Le rayon de Cyclope, l'inondation, les téléportations de Diablo...

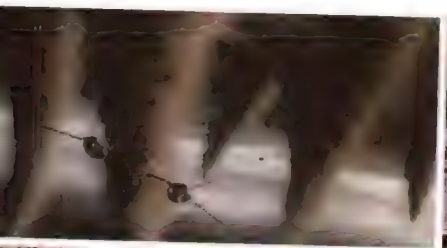
Vous êtes-vous référé aux comics pour désigner ces téléportations ?
Oui, beaucoup. Diablo, que j'adore, est souvent garni de nuages de fumée autour des mains dans la BD et une partie de son corps peut parfois surgir de la fumée... Nous avons essayé de reproduire ça avec les cascadeurs et Alan Cumming, qui a effectué une large partie des cascades. Nous avons créé les téléportations en nous basant sur l'idée suivante : si un corps disparaît en un nuage, la fumée implose puis est comme aspirée dans un siphon invisible. Dans la première séquence du film, Diablo se téléporte une soixantaine de fois ! Nous avions aussi un modèle numérique de ce personnage que nous utilisions pour tracker l'action live. Cela nous donnait un objet de référence pour caler les éléments animés comme la fumée et la queue virtuelle du personnage.

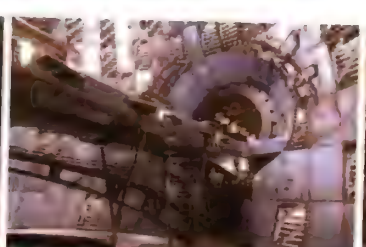
La queue est toujours numérique ?
La moitié du temps seulement. Nous avons photographié la queue animatronique fabriquée par Gordon Smith, et nous l'avons scannée pour avoir un modèle parfaitement ajusté. Dans certains plans, je serais aujourd'hui incapable de vous dire si la queue est virtuelle ou non.

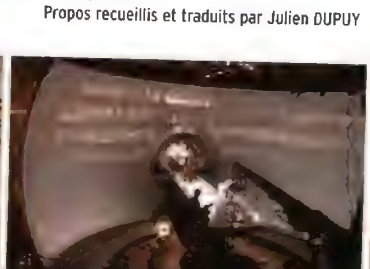
Parlez-nous des nouveaux personnages...
Colossus n'est présent avec ses pouvoirs que dans trois plans. On ne pouvait donc pas dépenser beaucoup d'argent sur ces effets. L'acteur est un jeune gars baraqué que nous avons scanné, comme d'ailleurs tous les comédiens du film. Nous pouvions ainsi obtenir une doublure numérique de chaque personnage. Deathstrike bénéficie d'effets similaires à ceux de Wolverine, mais Pyro a été plus compliqué puisqu'il fallait mêler flammes réelles et digitales, ce qui est toujours délicat. Tout cela raccorde parfaitement et on en a fini avec lui, Dieu merci ! C'est déjà ça de fait...

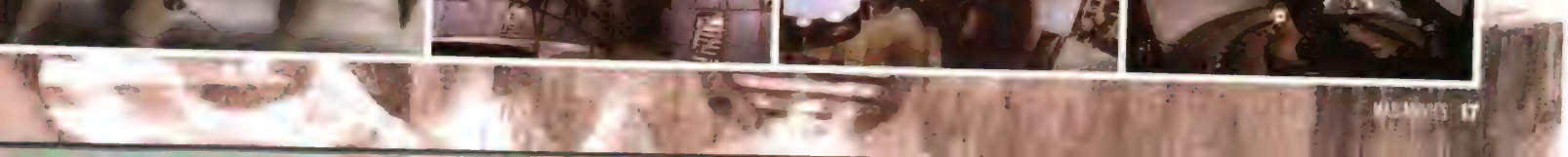
Un grand merci à Thomas Maksymowicz

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY









MATRIX RELOADED

EN ATTENDANT LA RÉVOLUTION...

Le succès colossal du premier opus de la saga **Matrix** est autant imputable à l'esprit de synthèse des frangins Wachowski qu'à celui, plus pragmatique, de leur producteur Joel Silver. Les premiers ont ainsi absorbé toutes leurs influences « geek » issues de divers horizons sous le seul médium cinématographique, tandis que le second, conscient que chacune de ses différentes cultures pouvait autant rallier le public potentiel que faire fuir les non-initiés, leur a imposé une dramaturgie directe et parfois à la limite du démonstratif. Quoi qu'il en soit, **Matrix**, par son mariage de science-fiction cyberpunk, de kung-fu câblé made in Hong Kong, de références à la culture comics, et de questionnements philosophiques sur la nature humaine, s'est imposé d'emblée comme un film que le public voulait voir. Logiquement, ce statut de classique instantané est aujourd'hui plus que consolidé par les résultats hallucinants de **Matrix Reloaded** qui, en un seul week-end de quatre jours, rapporte la maousse somme de 135 millions de dollars au box-office U.S. Au-delà du matraquage intensif orchestré par les marketings de la Warner (2003, année de la Matrice?), au-delà de l'excitant programme multimédia lié au film (**Enter the Matrix**, **Animatrix**), ce sont bel et bien les indéniables qualités populaires du premier film qui ont poussé le public à se replonger en masse dans cet univers hors du commun. La différence aujourd'hui, c'est que les Wachowski, conscients de cette confiance, peuvent pousser **Reloaded** (et par extension, **Revolutions**) vers des chemins plus sinueux, plus exigeants et probablement plus proches de leurs intentions d'origine. Le résultat est très loin de faire la même unanimité que le premier opus, ce qui, nous allons le constater, est parfaitement logique...

Continuant d'évoluer au sein de la Matrice, Neo (Keanu Reeves), Morpheus (Laurence Fishburne) et Trinity (Carrie-Anne Moss) tentent de libérer autant d'humains que possible, tandis que la population de Zion est partagée sur le statut messianique de celui qui fut autrefois connu sous le nom d'esclave de Thomas Anderson. Cette fois-ci doté de pouvoirs réellement surhumains au sein du système, Neo apprend que l'avenir de Zion est menacé par l'attaque de 250000 sentinelles prêtes à fondre sur le dernier bastion de l'humanité, d'ici 72 heures. Le temps étant compté, les résistants décident de repartir dans la Matrice afin de contrer cette attaque, et en découdre une fois pour toutes avec les machines prêtes à se sacrifier pour éliminer l'espèce humaine. Rongé par des cauchemars prophétisant la mort de Trinity, Neo découvre également qu'il n'a pas détruit l'agent Smith (Hugo Weaving), mais qu'il l'a, au contraire, libéré du joug de la Matrice. Évoluant tel un électron libre au sein du gigantesque programme informatique, Smith est désormais dix fois plus puissant et parvient même à s'infiltrer dans le monde réel. Tandis que Trinity et Morpheus tentent d'extirper le Maître des clés (Randall Duk Kim), personnage essentiel à la lutte contre les machines, des griffes du redoutable Merovingian (Lambert Wilson) et de sa compagne Persephone (Monica Bellucci), Neo se retrouve confronté à l'Architecte (Helmut Bakaitis), personnage énigmatique prétendant être le créateur de la Matrice et unique détenteur de la vérité: ainsi, Neo ne serait qu'un programme, le sixième élu à tenter de libérer l'humanité du joug des machines...

Si, dans un souci de cohérence, l'idée d'adopter la même structure narrative que le premier opus reste une décision frappée au coin du bon sens, il est évident que les enjeux de **Reloaded**, sur la simple base de ce résumé, dépassent donc de loin la « simplicité » de **Matrix**. En épisode de transition faisant le lien entre ce dernier et **Revolutions**, **Reloaded** prend le risque énorme de développer l'univers de la Matrice, avec comme intention de le pousser vers une autre direction. D'une part, ceux qui s'attendent ainsi à de la pétarade et de la tabasse non-stop peuvent bien faire la tronche: ce qui fait bander les Wachowski, c'est encore les multiples possibilités et questionnements que leur univers factice permet de soulever, et uniquement soulever dans le cas présent. Certes, les deux gros morceaux de bravoures (le combat Neo/Smith puissance 100, ainsi que la course poursuite de 14 minutes sur l'autoroute) sont particulièrement monstrueux, mais s'inscrivent plus facilement

dans une logique de spectacle (et putain de merde, quel spectacle!) que de nécessité scénaristique. D'autre part, en tant que deuxième acte d'une aventure conçue et pensée comme une trilogie, **Reloaded** s'avère automatiquement plus difficile à suivre car il ne possède pas le même sentiment de complétude que le premier opus: à la vision du film, il devient évident que les véritables enjeux (pas forcément ceux auxquels on pourrait penser) ne seront finalement dévoilés qu'à la sortie du troisième opus. Si l'ivresse des sens est toujours et plus que jamais présente, l'assimilation, la totale compréhension d'un univers déjà connu, est volontairement remise en cause. La frustration guette? Pas vraiment, puisque la d'ores et déjà mythique séquence d'échanges entre Neo et l'Architecte (avec un arrière-goût de **2001**, citant du Baudrillard à tout va, à moins que ce ne soit du Rafik Djoumi, allez savoir!) déchaîne les passions en remettant en cause un certain nombre d'enjeux philosophiques, jusque-là uniquement assimilés de manière narrative, tout en laissant le spectateur, placé au même niveau que le héros, sans réponses tangibles quant à la suite des événements. Dès lors, ceux qui sont intéressés par la proposition unique des Wachowski, n'ont plus qu'à spéculer en reprenant les moindres détails pour les retourner dans tous les sens, en se posant une multitude de questions: si Neo n'est que le sixième élu, qui sont les premiers? Si Trinity ressuscite Neo dans le premier film, lui faisant prendre conscience de son statut d'élu, qu'en est-il de la résurrection de Trinity dans le second? Si Merovingian possède la même capacité que Neo à décoder le programme de la Matrice, cela veut-il dire que Neo est lui aussi un programme, ou que Merovingian serait un ancien élu désormais assimilé à la Matrice? Dans le cas suivant, le baiser exigé par Persephone est-il aussi innocent qu'il en a l'air? Bref, on va en tirer pour six mois... « *Tu restes irrémédiablement humain.* » lance l'Architecte à Neo. « *De ce fait, tu vas comprendre certaines de mes réponses tandis que d'autres seront incompréhensibles pour toi.* » Il ne fait aucun doute que cette tirade s'adresse également au public et que les Wachowski, grands manitous de leur propre création, jouent de la perception cinématographique du public, la questionnant sans cesse à travers la globalité de leur œuvre. En ce sens, ils produisent donc non pas un film de geek (à savoir la manière dont le premier opus fut perçu, y compris par nous), mais bel et bien LE premier film geek de l'histoire, laissant le spectateur dans l'expectative la plus totale, le poussant à revoir et questionner leur travail sous un angle différent en attendant les réponses de **Matrix Revolutions**. Serait-ce alors un hasard si les premières images de ce dernier volet laissent sous-entendre que des séquences-clés du premier film semblent avoir été revisitées? Probablement pas... « **Reloaded** *n'est qu'un avant-goût,* **Revolutions** *sera la récompense ultime.* » a avancé l'un des producteurs de la saga. Il est certain que si les réponses sont à la hauteur des questions posées, la conclusion risque de bien nous laisser sur le cul!

Stéphane MOÏSSAKIS

THE MATRIX RELOADED. USA. 2002. RÉAL. ET SCÉN.: ANDY ET LARRY WACHOWSKI. DIR. PHOT.: BILL POPE. MUS.: DON DAVIS. SPFX.: JOHN GAETA. PROD.: JOEL SILVER POUR VILLAGE ROADSHOW PICTURES/NPV PICTURES ET SILVER PITURES. INT.: KEANU REEVES, LAURENCE FISHBURNE, CARRIE-ANNE MOSS, HUGO WEAVING, JADA PINKETT SMITH, RANDALL DUK KIM, MONICA BELLUCCI, NEIL ET ADRIAN RAYMENT... DUR.: 2H18. DIST.: WARNER BROS PICTURES. SORTIE LE 16 MAI 2003.

FANFAN LA TULIPE
NE LE DITES PAS AVEC DES FLEURS

CONFESSIONS D'UN HOMME DANGEREUX
L'ESPION QUI VENAIT DE LA TÉLÉ

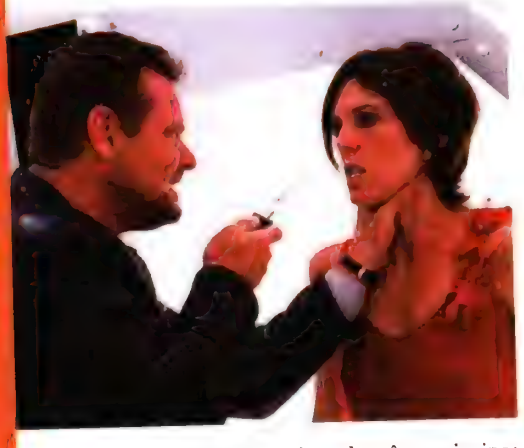
Passé entre les mains d'un bon nombre de réalisateurs, dont notamment celles de David Fincher, le script de **Confessions d'un homme dangereux** a fonctionné pendant un certain temps comme un aimant à stars, utilisé par Miramax pour appâter les comédiens et pouvoir finalement leur proposer un plus gros film. À tel point que le film n'arrivait toujours pas à se monter. Jusqu'à ce que George Clooney, qui devait déjà jouer dedans, ne prenne les choses en main et ne décide de le réaliser lui-même.

Chuck Barris, animateur et concepteur de jeux télévisés célèbre, avait révélé au début des années 80 qu'il avait toujours mené une double vie, se partageant entre son rôle de star du petit écran et un job beaucoup moins avouable: celui de tueur pour le compte de la CIA. Évidemment, l'histoire est invraisemblable (imaginez deux secondes Julien Lepers transformé en barbouze de la DGSE!), mais le bonhomme soutient mordicus qu'il dit la vérité. La vérité, George Clooney n'en a cure. C'est le mensonge qui l'intéresse. Le mensonge filmique, car le propos n'est pas de savoir ici si Barris affabule ou non. Du coup, Clooney et son chef-op' ont travaillé la forme en jouant sur les oppositions (couleurs « flashy » pour les scènes de show télé et couleurs froides pour les scènes d'espionnage) et les faux semblants (changements d'époque ou de lieu par le biais de plans-séquences truqués). Le résultat est plutôt sympathique, assez bien rythmé mais finalement assez démonstratif (on pense parfois à Steven Soderbergh, qui n'est pas bien loin puisqu'il est producteur exécutif). Au final, les petits plaisirs simples sur lesquels fonctionne le film, comme revoir cette vieille baderne de Rutger Hauer en espion de l'Est, et le bon esprit de l'ensemble arrivent à faire digérer ces artifices ainsi que le scénario « intelligent » du petit malin Charlie Kaufman (**Dans la peau de John Malkovich, Adaptation**).

Arnaud BORDAS

CONFESSIONS OF A DANGEROUS MIND. USA. 2003. RÉAL.: GEORGE CLOONEY. SCÉN.: CHARLIE KAUFMAN, D'APRÈS LE LIVRE DE CHUCK BARRIS. DIR. PHOT.: NEWTON THOMAS SIGEL. MUS.: ALEX WURMAN. PROD.: ANDREW LAZAR POUR MIRAMAX FILMS, MAD CHANCE ET SECTION E.GHT. INT.: SAM ROCKWELL, DREW BARRYMORE, GEORGE CLOONEY, JULIA ROBERTS, RUTGER HAUER, MAGGIE GYLLENHAAL... DUR.: 1H53. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 11 JUIN 2003.

CUBE 2 - HYPERCUBE
SOUS-CUBE



Dans le cas de **Cube 2**, toujours le même principe: on presse le citron jusqu'à la dernière goutte et jusqu'au dernier dollar à encaisser. Un projet 100 % vénal qui s'installe immédiatement dans le décor de son modèle. Un gigantesque cube compartimenté donc, constitué de millions de pièces toutes semblables les unes aux autres, où échouent plusieurs personnes: une grand-mère a priori sénile, un ingénieur, un militaire, une brute épaisse, une aveugle, une belle avocate... À cet échantillonnage d'humanité sous pression de se creuser les méninges et d'user d'huile de coude pour se tirer d'affaire. D'affaire, l'ex-chef opérateur Andrzej Sekula promu réalisateur ne s'en tire justement pas. En lieu et place de Vincenzo Natali, créateur du concept, il patine sérieux à illustrer un scénario aussi ambitieux dans ses théories paranométaphysiques que maladroit à les exprimer par des images. Et ça y va de formules mathématiques, de considérations sur l'espace et le temps, sur les lois détournées de la physique... **Cube 2** se voudrait intelligent à étaler sa science; il n'est que fumeux, incompréhensible et pédant. À vouloir lever le voile sur l'énigme de la prison cubique et à rationaliser son fonctionnement, le film perd d'autant plus tout intérêt et magnétisme que les scénaristes ménagent des sorties vers l'extérieur sous forme de flashbacks. Initiative qui n'a pour résultat que de provoquer l'évaporation des ultimes volutes d'atmosphère claustrophobique. Décidément, une suite qui ne tourne pas rond.

Cyrille GIRAUD

CANADA. 2002. RÉAL.: ANDRZEJ SEKULA. SCÉN.: ERNIE BARBARASH, LAUREN MCLAUGHLIN & SEAN HOOD, D'APRÈS UNE IDÉE DE VINCENZO NATALI. DIR. PHOT.: ANDRZEJ SEKULA. MUS.: NORMAN ORENSTEIN. PROD.: ERNIE BARBARASH POUR LION GATE FILMS. INT.: GERAINT WYN DAVIES, KARI MATCHETT, NEIL CRONE, MATTHEW FERGUSON, BARBARA GORDON, LINDSEY CONNELL... DUR.: 1H35. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 18 JUIN 2003.

EN SURSIS
ROMÉO N'EST PAS MORT

Quand on s'apprête à aller voir **En sursis**, en sachant que ceux qui l'ont mis en boîte sont les mêmes tâcherons responsables de **Roméo doit mourir**, on se dit que: 1) on est maso (mais ça caractérise bien le journaliste made in Mad 2) on va encore avoir droit à un scénar digne d'un Frank Zagarino (là, Damien me file une grosse baffe!) et prétexte à un maelström indigeste de kung-fu/rap, mâtiné de sexe aseptisé et d'un humour graveleux 3) on va quand même garder espoir, malgré l'assurance d'une mise en scène orchestrée avec les pieds, parce que Jet Li reste un mythe, et que ses prouesses martiales n'ont d'égal que l'imbécillité de ses choix de carrière.

Las! **En sursis** est d'une telle nullité qu'il réussit même à nous surprendre. On aurait pu penser qu'en exploitant le filon avec la grâce sibylline d'un phacochère sous amphét', Steven Seagal, maître du joyeux portnawak dans **Hors limites** et **Mission Alcatraz**, aurait donné quelques idées au yes-man Andrezj Bartkowiak. Après tout, quitte à se poser en rouleau compresseur marketing visant le public des ghettos US, autant y aller à fond dans le délire cartoonesque (et **Mission Alcatraz** en reste du coup, son plus jouissif représentant). Mais non! Visiblement, tant Joel Silver que Bartkowiak n'en avaient rien à cirer.

Ainsi, non content d'être, à la base, un projet calibré, voire « pré-calculé », **En sursis** est aussi un mensonge jeté à la face des spectateurs, dont bon nombre ne se déplaceront que pour assister aux prouesses martiales de celui qui fut un jour, ne l'oublions pas, l'incarnation la plus noble de Wong Fei Hung. Car Jet Li n'est pas la star du film! Il ne partage même pas la vedette avec DMX, mais se pose comme son simple faire-valoir – le « petit chinois qui fait du kung-fu et qui bouffe des nouilles ». Li est d'ailleurs le seul personnage du film sans psychologie, sans background, et presque sans dialogues. Il se contente d'apparaître une fois de temps en temps pour donner des coups de savates que Bartkowiak est incapable de cadrer. Dans les deux seules scènes de fights que propose le film, on est donc contraint d'imaginer ses mouvements, tant la logique absurde de la mise en scène et du montage produit exactement le contraire de l'effet recherché! What the fuck, man? En réalité, la seule bonne idée de ce film honteux est une confrontation entre Jet Li et plusieurs stars de l'Ultimate Fighting Championship, sur un ring grillagé. Un « morceau de bravoure » hélas foiré par un Bartkowiak incapable de le mettre en valeur.

Reste alors cette histoire débile d'un bandit au grand cœur (DMX, le plus mauvais acteur du

monde avec Ja Rule), version masculine de J-Lo dans **Plus jamais**, qui se la joue gros dur tout en priant avec sa fille avant de la border (je rappelle que son score pour **Romeo** était: « What these bitches want from my niggers »!), et qui s'entoure de comiques navrants (les inénarrables Tom Arnold et Anthony Anderson) dès lors qu'on la kidnappe. Jet Li, quant à lui, traverse le film comme un fantôme, si pathétique que l'on se surprend, parfois, à détourner les yeux de l'écran…

Yannick DAHAN

CRADLE 2 THE GRAVE. ÉTATS-UNIS. 2003. RÉAL.: ANDREZJ BARTKOWIAK. SCÉN.: JOHN O'BRIAN, CHANNING GIBSON. MUS.: JOHN FRIZZEL. DIR. PHOT.: DARYN OKADA. PROD.: JOEL SILVER, SUSAN LEVIN, GILBERT WILLIAMS, MEL NA KEVORKIAN, POUR SILVER PICTURES. INT.: DMX, JET LI, MARK DACASCOS, ANTHONY ANDERSON, KELLY HU, TOM ARNOLD, ET TITO ORTIZ!!! DUR.: 1H41. DIST.: WARNER BROS. SORTIE LE 18 JUIN 2003.

LA RECRUE
24 HEURES MOLLO

Alors qu'il est déjà dans les bacs en DVD Zone 1, **La Recrue** débarque sur les écrans français en axant sa campagne, comme il se doit, sur l'association Pacino/Farrell, ce dernier tentant de se la jouer « étoile montante » façon Tom Cruise, en plaquant sa tronche contre celles de tous les monstres sacrés du moment. Et son opportunisme est d'autant plus flagrant que personne, dans ce gros navar bien bouseux, ne fait le moindre effort à part lui. Aussi frimeur que Cruise dans **La Couleur de l'argent**, le bellâtre incarne donc James Clayton, un jeune rookie de la CIA, recruté par un vieux de la vieille (Pacino, uniquement là pour encaisser un bon gros chèque!) qui voit en lui plus que sa grande gueule (ah bon?). Après moult entraînements censés nous dévoiler les dessous « excitants » des services secrets américains, Clayton se voit confié la lourde tâche (ô combien originale depuis ***24 heures chrono***) de débusquer une taupe au sein de l'Agence. Le tout en prenant soin de s'embarquer dans la love story de rigueur, tellement pourrie qu'elle semble sortie des ***Feux de l'amour***. Forcément, avec un scénar si galvaudé (co-écrit par le réalisateur d'**Equilibrium**!), un réalisateur grabataire incapable d'insuffler la moindre énergie dans des scènes vues et revues jusqu'à l'overdose, et la puanteur marketing d'un concept qui oblitère toute velléité artistique, **La Recrue** ne peut jamais rivaliser avec ses illustres modèles. Mieux vaut revoir **Spy Game** et **Contrat sur un terroriste**…

Yannick DAHAN

THE RECRUIT. 2002. RÉAL.: ROGER DONALDSON. SCÉN.: ROGER TOWNE, KURT WIMMER, MITCH GLAZER. DIR. PHOT.: STUART DRYBURGH. MUS.: KLAUS BADELT. PROD.: JEFF APPLE, GARY BARBER, ROGER BIRNBAUM, RIC KIDNEY, JONATHAN GLICKMAN, MEGAN WOLPERT POUR SPYGLASS ENTERTAINMENT ET TOUCHSTONE PICTURES. INT.: AL PACINO, COLIN FARRELL, BRIDGET MOYNAHAN, GABRIEL MACHT, MIKE REALBA, KARL PRUNER… DUR.: 1H55. DIST.: GBVI. SORTIE LE 25 JUIN 2003.

Apprenez un vrai
métier créatif !

Le cinéma et le spectacle sont votre univers. Vous voulez faire de cette passion votre métier; travailler et créer pour les artistes et des personnalités médiatiques. À **ITM**, devenez en 2 ans, assistant, puis **maquilleur artistique professionnel.**
Des stages courts réservés aux professionnels français et étrangers sont aussi proposés à Paris et à l'étranger.

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

www.itmparis.com

Photos S. Cohen

Maq. B. Skoczelas

Maq. S. Livet

Maq. B. Vergoni

Maq. L. Landais

ITM
Création & Maquillage
PARIS

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite *à renvoyer à: ITM*
Enseignement supérieur technique privé
9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS

❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Filière suivie _____

"Conformément à la loi "informatique et libertés", vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant. Sauf refus de votre part, ces informations pourront être utilisées par des tiers"

MAD053

TERREURPOINT-COM

L'ADSL DE L'ENNUI

Après la bonne surprise que fut **La Maison de l'horreur** (le seul bon titre estampillé Dark Castle, en attendant le Kassovitz), on était légitimement en droit d'attendre autre chose de la part de **Terreurpointcom**, le nouveau film de William Malone, un thriller soporifique braconnant maladroitement sur les terres du fantastique. Officier de police, Mike Reilly (Stephen Dorff aux frontières de la narcolepsie) s'associe à Terry Hutson (Natascha McElhone), une chercheuse du département de la santé, pour enquêter poussivement sur plusieurs morts étranges. Pensant d'abord à un virus du type Ebola, nos deux lumières s'aperçoivent rapidement qu'un site Internet est responsable de ces cadavres aux étranges stigmates; un site où sévirait en direct un tueur en série au passé énigmatique... Le principal problème de Malone, outre le fait que la notion de rythme soit pour lui une donnée totalement

étrangère, est qu'il n'arrive à aucun moment à nous imposer un point de vue personnel sur l'histoire qu'il est en train de filmer. Peu aidé, il est vrai, par un script incroyablement mal fichu écrit par Moshe Diamant (déjà derrière celui de **Simon Sez**, ce qui explique beaucoup de choses d'un seul coup). William Malone bouffe à tous les râteliers, aligne consciencieusement ses références (**Opération peur**, **Seven**, **Ring**, **Kairo**, **Mimic**) et essaye vainement de nous foutre la trouille (et il est pas près d'y arriver avec sa petite fille spectrale affublée d'une perruque blanche ridicule) avec des images choc qui ne feront illusion que sur papier glacé. Sûrement bien craspecs et déviantes à l'écrit mais on ne peut plus consensuelles à l'écran, les horreurs de **Terreurpointcom** ne sont qu'une infime ramification d'un gigantesque fourre-tout indigeste où la première victime serait le spectateur tombé dans le piège comme un novice, appâté par une pitance au fumet certes alléchant mais aux conséquences désastreuses.

Alexandre BUSTILLO

FEARDOTCOM. 2002. RÉAL.: WILLIAM MALONE. SCÉN.: MOSHE DIAMANT ET JOSEPHYN COYLE. DIR. PHOT.: CHRISTIAN SEBALDT. MUS.: NICHOLAS PIKE. PROD.: YORAM BARZILAI, RUDY COHEN, MARK DAMON, FRANK HUBNER ET MOSHE DIAMANT. INT.: STEPHEN DORFF, NATASHA MCHELHONE, STEPHEN REA, JEFFREY COMBS... DUR.: 1H25. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 25 JUIN 2003.

LA FORÊT ENCHANTÉE

OVER THE TAUPE

Le mois dernier, nous vous présentions le long-métrage français **Kaena**, second film d'animation européen entièrement fait en 3D. En fait, si Chris Delaporte est bien le premier à avoir entamé la production d'un DA numérique, il s'est fait devancer dans la réalisation du projet par les espagnols Angel De La Cruz et Manolo Gomez. Toutefois, sans chauvinisme, il faut reconnaître que le film du frenchy est bien plus ambitieux que celui de ses confrères de la péninsule ibérique. Jugez plutôt...

Dans une jolie forêt de Galice, dès que les hommes ont le dos tourné, la nature se transforme et se montre dans toute sa splendeur. Arbres et animaux vivent en harmonie. Mais la paix de la forêt est vite troublée par l'arrivée d'un étrange locataire: un poteau téléphonique installé là par les hommes. À cela s'ajoute la brusque disparition de la colonie de taupes à laquelle appartient Toupy, le timoré de la bande...

Récompensé en 2002 par le Goya du meilleur film d'animation, **La Forêt enchantée** a su par son caractère novateur et charmant séduire le public et les professionnels. Au titre des qualités de cette fable pour enfants, on notera des graphismes vraiment mignons mais non dénués de sophistication. Pour emporter l'adhésion d'un large public, le scénario mélange avec suffisamment d'habileté critique sociale et puritanisme. Dans le même registre, des personnages très lisses (presque tous) en côtoient d'autres beaucoup plus déjantés (les mouches), de manière à ce que plane sur le métrage un doux parfum d'irrévérence. En fait, Angel De La Cruz et Manolo Gomez révisent dans leur œuvre la recette

du DA Disney en la relevant avec une sauce latine un peu plus corsée. Reste que le scénario est une variation si simple sur le thème des **101 dalmatiens** (mégère, sauvetage et manteau en peau de... taupe!? à l'appui) qu'elle ne parvient pas à convaincre. On regrettera également que beaucoup d'éléments du script aient été sacrifiés au défi technique qu'il fallait relever. Ainsi, entre autres incohérences gênantes pour une œuvre destinée aux enfants (et qui ne devrait donc pas être complètement dépourvue de vertus éducatives), la cécité de nos amies les taupes n'est jamais évoquée. Au contraire, elles semblent plus à l'aise lorsqu'elles se baladent à la lumière du jour que sous terre. D'autre part, les personnages humains, s'ils sont assez expressifs, paraissent un peu légers, c'est-à-dire qu'ils flottent sur le décor plus qu'ils ne s'y inscrivent (on sait pourtant aujourd'hui régler ce problème). On est donc en présence, avec **La Forêt enchantée**, d'un film manquant cruellement de sophistication (c'est également flagrant dans la mise en scène) et qui, comme la majorité des productions cinématographiques pour gosses, jouent à fond la carte du consensus et de la simplification. Cela n'empêche évidemment pas le public d'apprécier le métrage, mais on doit regretter qu'une œuvre aussi « neuve » que **La Forêt enchantée** ne permette pas de diversifier l'offre.

Bertrand ROUGIER

EL BOSQUE ANIMADO. ESPAGNE. 2001. RÉAL.: ANGEL DE LA CRUZ ET MANOLO GOMEZ. SCÉN.: ANGEL DE LA CRUZ, D'APRÈS LA NOUVELLE DE WENCESLAO FERNANDEZ FLOREZ. ANIM.: JUL O DIEZ. MUS.: ARTURO B.KRESS. PROD.: DYGRA FILMS ET MEGATREX. DUR.: 1H24. DIST.: COLIFILMS DISTRIBUTION. SORTIE LE 18 JUIN 2003.

LES 9 VIES DE THOMAS KATZ

ÉTHYLO-THÉOLOGIE

THE NINE LIVES OF THOMAS KATZ

Manga ◎ Anime ◎ Jeux Vidéo ◎ Cinéma ◎ Musique ◎ Arts Martiaux ◎ Traditions et Culture Populaire

Japan Expo

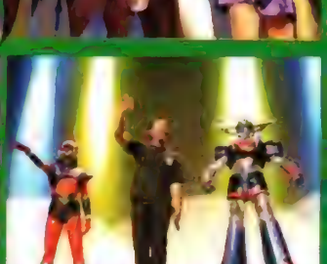
Le Festival des Loisirs Japonais

5ème IMPACT

4 au 6 Juillet 2003
CNIT, Paris La Défense

Dans le cadre de
La Nuit du Cinéma Japonais

Le Royaume des Chats
Sortie Nationale le 30 Juillet
WXIII Patlabor The Movie 3
(sous réserve)
Le Château de la Chouette
(sous réserve)



Gagnez des Entrées pour le Festival sur
http://www.japan-expo.com/

LOGA Soundtrack RYTHME · PiKA EDITION · ANIME D · DIP · Glénat Manga · Mad Movies Manga Distribution · Coyote KAZE www.kaze.fr · TONKAM · M6.fr

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
3 HISTOIRES DE L'AU-DELÀ						3 Le troisième sketch mérite de se farcir les deux autres.		2 Un sketch sur trois est réussi. On divise donc la note par 3.	3 La qualité des sketches est assez inégale...
28 JOURS PLUS TARD	4 Des zombies ultra rapides : bonne idée. Se prendre pour Romero : mauvaise idée.	4 Au-delà du film de zombies réussi, Boyle fait enfin montre de cohérence. Étonnant, non ?	5 Il y a de fortes chances pour que le film de Danny Boyle devienne rapidement un classique du genre.	4 Un pur film de zombies parfois plombé par une symbolique trop lourde.		5 Un B malin et sans concessions. Mais, comme d'hab', Boyle ne s'assume pas jusqu'au bout.	4 Un film de zombies vénère et très réaliste avec d'excellentes idées pour le rythmer.	4 En s'attaquant au genre, Boyle signe enfin un bon film. On va pas s'en plaindre !	4 Sans cynisme, enfin, Boyle parvient enfin à faire monter la tension. Convaincant.
BASIC		5 Après son requiem **Rollerball**, McT nous livre une sonate virtuose. Superbe !	5	5 Pirandelien, tragi-comique, expressionniste. Bref, tout sauf basique.	5 Des interrogatoires filmés comme des scènes de raid héliporté sur un script jouissif.	5 Parfait dans la forme, jouissif dans le fond. Un futur petit classique du grand McT.	5 McT considère **Basic** comme un « petit » film. Il en refait un gros quand il veut !	5 Limite 6. McT le retour ? Bah tiens, il était jamais parti !!!	4 Plus malin que virtuose. Cependant, McT rassure franchement.
DARKNESS					5 Balaguero tient toutes les promesses de **La Secte sans nom**. Vivement le prochain !	3 Joliment fait, mais sans intérêt.	6 Deuxième film, deuxième chef-d'œuvre. Il est fort ce Balaguero !	3 Solide mais bourratif.	5 Une version sombre de **Shining**, rien de moins.
DESTINATION FINALE 2	3 Pour la scène d'ouverture. Après, c'est n'importe quoi.	4 De la première scène bien stressante au plan final hilarant, 1h30 de pur fun.	5 Le premier à la puissance 10. Une bombe !	2 Pour la scène d'intro, monstrueuse.		4 Aussi plaisant que le premier, avec en prime une scène d'ouverture incroyable.	1 Juste pour la carambolage au début du film. Le reste est pathétique.	4 Un catalogue de morts stupides assez marrantes et un peu plus soignées que dans l'original.	2 Beaucoup plus fun que le précédent opus.
EVIL DEAD	6 Ben Evil Dead, quoi. Respect éternel.	5 Une date. Un cinéaste. Et dire que le meilleur restait à venir....	6 LE film d'horreur.	5 Toujours aussi glauque, toujours aussi flippant.	5 C'était vraiment bien mais je préfère quand même le 3 !	6 Le rêve ultime de fan boy.	6 Si ce film n'existait pas, il faudrait l'inventer...	5 Un "Mad in USA" concocté par un génie déjà en avance sur son temps.	6 Ma relation avec **Evil Dead** est trop intime pour être expliquée.
L'EXPÉRIENCE		3 Souvent bavard, un peu trop long mais traversé d'une énergie certaine.						4 Un faux film de taule bourré de trognes : bonnard !	4 Le film tire parti de ses origines pour mettre en scène un sujet pourtant peu visuel.
HAUTE TENSION							5 Tout simplement une bombe ! On a eu raison de croire en lui depuis le début.		5 Aja fait du vrai cinéma, visuel, intelligent, ne laissant pas insensible. Ça ne vous rappelle rien ?
MALÉFIQUE	4 Bien ficelé, bien écrit, bien joué. Un petit budget réussi et enfin un bon B frenchie.	5 Eric Valette, on t'aime, mec !	6 Chef-d'œuvre ! Ceux qui pensent le contraire peuvent se palucher devant **Bloody Mallory** !		4 La fin est ratée. Tout le reste est à tomber par terre : Barker n'aurait pas fait mieux.	5 Pourvu que **Maléfique** devienne un film matrice.	6 Quatre personnages, un lieu unique... et un VRAI metteur en scène.	4 Le B a donc un avenir en France. On commençait à en douter...	4 Un film aux objectifs limités mais qui les atteint très bien.
MATRIX RELOADED	4 Dont 3 pour la scène de poursuite.	6 Le premier blockbuster hermétique ! Et bon sang, ça vaut le coup d'ouvrir le couvercle !	4 De plus en plus virtuose, de plus en plus chiant.	5 Quand Baudrillard inspire le cyberpunk ! Purement jouissif.	2 De la grosse baudruche virtuelle bouffie de prétention. Vive **Star Wars**, tiens !	6 Un film pour nerds incroyablement radical. J'en suis.	1 Si le 3 est aussi puant et chiant, je mets un contrat sur leur tête. Parole de scout !	6 On est encore au stade des promesses. Mais putain, quelles belles promesses !	4 Excellent épisode de transition. On attend la confirmation.
NUITS DE TERREUR	3 La petite souris en psycho-killer, c'est stupide, donc rigolo.		5 Liebesman, dans 10 ans, ça se prononcera Carpenter.			2 Sans bavure, sans saveur, sans folie. Du cinéma mou.	4 Bien emballé, bien expédié... comme toute bonne série B !		
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LES DEUX TOURS	6 Meilleur que le premier. Trois heures de bonheur total.	6 La grâce, l'émotion, le tumulte... Un idéal de pur cinéma.	6 À en chialer tellement c'est beau. Peter Jackson est le maître du monde !	6 À quand un pélerinage en Nouvelle-Zélande ?	6 Une sublime chanson de geste, un poème épique exaltant, un cadeau des Dieux.	5 Les mêmes scories que le premier épisode, noyées dans un film tout simplement énorme.	6 Y'a rien à ajouter.	6 Aussi éprouvant qu'un million de coups de boules !	6 J'ai pleuré... Deux fois !
X-MEN 2	5 Singer verse dans le fun et l'action. Et Diablo est une pure merveille !	3 Une scène d'intro surprenante et vraiment dynamique, contrairement au reste du film.	4 **X-Men 2** n'est en aucun cas le séisme annoncé. Reste un film sympa, comme le premier finalement.	3 Pour Diablo, encore Diablo, toujours Diablo.	3 Deux ou trois scènes géniales pour un film frustrant. Je préfère Un élève doué.	4 Dément mais frustrant. C'était parfait pour le premier épisode d'une série télé.	3 On nous en promettait plus, y'en a moins. Terriblement décevant...	2 Tous les défauts du premier, malheureusement pas les mêmes qualités...	2 Soigné mais sans surprises. Vu le budget et la note d'intention, c'est grave.

- Tu peux t'en prendre qu'à toi-même, mon fils. Combien de fois je t'ai dit de t'abonner à Mad Movies ? Maintenant que tu as détruit le kiosque du coin de la rue, il va falloir te prendre en main et envoyer ton bulletin...

OFFRE SPÉCIALE
200 figurines de Hulk pour les 200 premiers nouveaux abonnés

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE
6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ
11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION
22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration : |_|_|_|_|
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformement a la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978 vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

HULK
DE ANG LEE

AU NOM DU VERT

Les effets spéciaux actuels et la vision profondément tragique d'un cinéaste concerné vont peut-être arriver à donner un regain de respectabilité à ce grand mythe moderne qu'est Hulk. En attendant de voir le film, on fait le point sur l'un des films les plus attendus de l'année.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Betty Ross (Jennifer Connelly) et Bruce Banner (Eric Bana). Un amour impossible.

Bruce et un chien qui ne tardera pas à le mettre hors de lui.

Betty dans le labo où elle travaille avec Bruce.

« I don't think you're gonna like me when I'm angry… ». Cette phrase lourde de menaces, reprise de la fameuse série télé des années 70, résume à elle seule la poussée d'adrénaline qui peut gagner le spectateur en train de visionner la bande-annonce du film de Ang Lee. Perçue comme un préliminaire hautement excitant, cette sentence a le mérite de véhiculer toute la charge fantasmatique attachée au personnage de Hulk et de provoquer immédiatement un besoin irrépressible de destruction et de violence défoulatoire. Pourtant, peut-on vraiment réduire l'histoire du géant vert à cette attente ? Les néophytes qui regardent le comic book de haut ne manqueront pas de stigmatiser ce besoin régressif et de réduire **Hulk** à un trip infantilisant. Pourtant, les comics et les super-héros, pour peu que l'on s'y intéresse, ne méritent pas cette réputation. Il faut le dire et le répéter : ces bandes dessinées qui triomphent aujourd'hui sur le grand écran sont les derniers grands mythes modernes, les héritiers directs des récits de Homère, Chrétien de Troyes, Shakespeare ou Dumas, et en tant que tels, nous devrions les chérir plus que tout et leur attribuer la place culturelle qui leur revient.

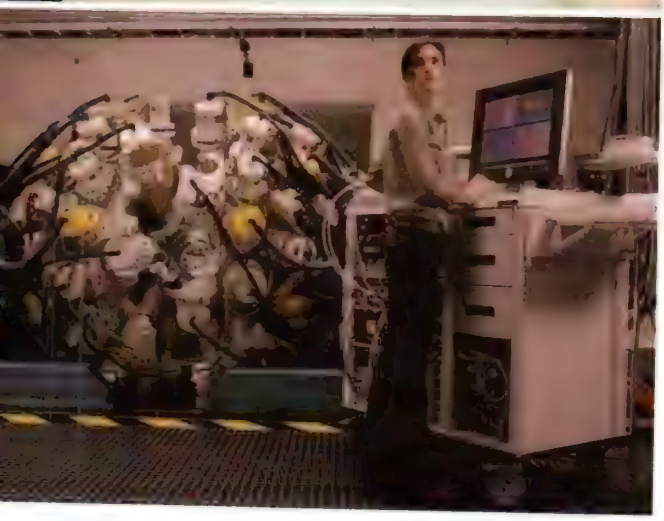
BRUCE BANNER ERIC BANA

Le Docteur Banner est un scientifique brillant. Il deviendra Hulk suite à une exposition prolongée aux rayons gamma, après avoir tenté de sauver un jeune homme, Rick Jones. Eric Bana semble être un acteur tout désigné pour jouer Hulk. On se souvient en effet de ses crises de démence meurtrières dans **Chopper**, où il offrait une performance assez incroyable en tueur incontrôlable, ainsi que de son rôle de soldat introverti et professionnel dans **La Chute du faucon noir**. *« Incarner Bruce Banner m'a bien sûr demandé de travailler beaucoup l'intériorité du personnage. Banner est un homme tourmenté, qui refoule dans son inconscient un passé terrible. Mais j'ai aussi énormément travaillé physiquement. Ça a été très intense, vu que Hulk est l'alter ego monstrueux de Banner. Même si Hulk est une créature en images de synthèse, tous ses mouvements, ses expressions sont basés sur mon jeu. On me demandait donc d'entrer dans des accès de fureur, de me déchaîner, si bien que parfois je n'entendais même plus le clap de fin de prise. Tout gosse, il y a un aspect de Hulk qui me fascinait déjà quand je regardais la série TV, dont j'étais un fan absolu : Banner se transforme en Hulk toujours avec souffrance. La peur, la colère, voilà ce qui le fait se métamorphoser. Il ne se transforme jamais consciemment. Ang m'a poussé dans mes derniers retranchements, il m'a fait creuser profondément à l'intérieur de moi, explorer des endroits assez inconfortables de mon esprit. Ce fut un travail d'acteur extrêmement intense et enrichissant. »*

D.D.

ITINÉRAIRE D'UN TOUCHE-À-TOUT

Après que la productrice Gale Anne Hurd ait tenté, en 1997, de confier la réalisation de **Hulk** à son mari Jonathan Hensleigh (qui, lot de consolation, va diriger **The Punisher**), on apprit donc, courant 2000, que le poste devait finalement échoir au Taiwanais Ang Lee. Porté par le carton de son **Tigre & Dragon** (presque 130 millions de dollars de recettes aux USA pour un budget de 15 millions), Lee venait de rentrer d'un seul coup dans la très prisée A-list hollywoodienne. Néanmoins, malgré l'honnêteté foncière du bonhomme et sa capacité toute nouvelle à pouvoir gérer des scènes d'action, on pouvait se demander s'il était bien l'homme de la situation. Pourtant, au vu des premières images de **Hulk**, il semble que Lee ait rempli nos espérances au-delà de nos attentes. Et finalement, lorsque l'on regarde en arrière, on s'aperçoit que le parcours du réalisateur et le chemin qui l'a amené à diriger **Hulk** sont avant tout placés sous le signe de la lucidité et, encore une fois, de l'honnêteté. En effet, là où bon nombre de metteurs en scène (on ne citera pas de noms) ont débuté dans ce que l'on appelle la « culture populaire » pour très rapidement bifurquer vers des projets susceptibles de leur apporter une certaine reconnaissance critique, Ang



Lee est en train d'effectuer le parcours exactement inverse. Pur produit de l'université new-yorkaise, il a ainsi débuté sa carrière en rentrant au pays et en œuvrant dans le petit film d'auteur à prétentions socio-psychologiques (**Pushing Hands**, **Garçon d'honneur**, **Salé sucré**). Puis, c'est le retour en Occident, avec des drames psychologiques qui assoient sa réputation (**Raison et sentiments**, d'après Jane Austen, et **Ice Storm**). À partir de là, il va progressivement se détourner de cette position confortable pour émigrer vers le cinéma de genre et donc, la culture populaire. Le résultat : un beau western mélancolique (**Chevauchée avec le Diable**), un film de sabre empreint d'un certain dynamisme sentimental (**Tigre & Dragon**) et aujourd'hui, **Hulk**, un comic book movie qui s'annonce comme une tragédie en forme de film d'action. Au-delà de l'éclectisme du monsieur, un tel parcours force la sympathie par cette velléité affichée de rendre justice à un matériau bien vivant mais sous-estimée (« *Il est en train de perdre son âme !* » diront les peine-à-jouir).

TRAGÉDIE POP

Rendre justice au personnage de Hulk, c'est bien l'intention de Ang Lee. Un personnage épuisé et asséché par les diffusions multiples de la série bien kitch de Kenneth Johnson (voir encadré). James Schamus, producteur et scénariste de tous les films de Lee, collaborateur attitré et véritable pendant littéraire et financier de son ami (le duo fonctionne un peu comme Peter Jackson et sa femme Fran Walsh), ne dit pas autre chose : « *Quand nous avons découvert le personnage créé par Stan Lee et Jack Kirby, il nous a semblé vraiment à part. C'est un héros différent des autres, si on peut l'appeler un héros. En même temps qu'il livre une lutte à la Jekyll & Hyde avec son alter-ego asocial, le Docteur Banner, Hulk symbolise l'expression accidentelle et « frankensteinienne » de nos ambitions scientifiques les plus hautes, ainsi que la brute primaire qui se terre en chacun de nous. Surgissant de Banner quand celui-ci éprouve de la colère ou de la frustration, Hulk est la parfaite incarnation des frustrations de l'Amérique moderne, une étrange excroissance asexuée et dévastatrice, un gigantesque « Non ! » jeté à la face de l'ordre technologique.* ». Schamus et Lee ont donc fait montre d'une certaine intelligence dans leur approche du personnage, y voyant, au-delà du simple monstre, le symbole d'une extériorisation cathartique des sentiments les plus refoulés, mais aussi n'hésitant pas y plaquer, dans la droite lignée du mythe de Prométhée, une symbolique métaphysique. Toujours selon Schamus, « *L'héroïsme de Hulk est celui d'un enfant, et, bien sûr, de l'enfant qui est en nous. Et le plus remarquable, c'est que la peur qu'il inspire n'est pas que la peur du monstre tapi dans l'ombre. C'est la peur de nous-mêmes, une peur qui est aussi la marque de notre lien avec la divinité.* ». Qu'elles sont loin les cannettes broyées et les chemises déchirées de la série télé ! Et c'est tout à l'honneur des deux compères de prendre le personnage de Hulk au sérieux et de le restaurer dans toute sa richesse et sa complexité. Il est cer-

BETTY ROSS JENNIFER CONNELLY

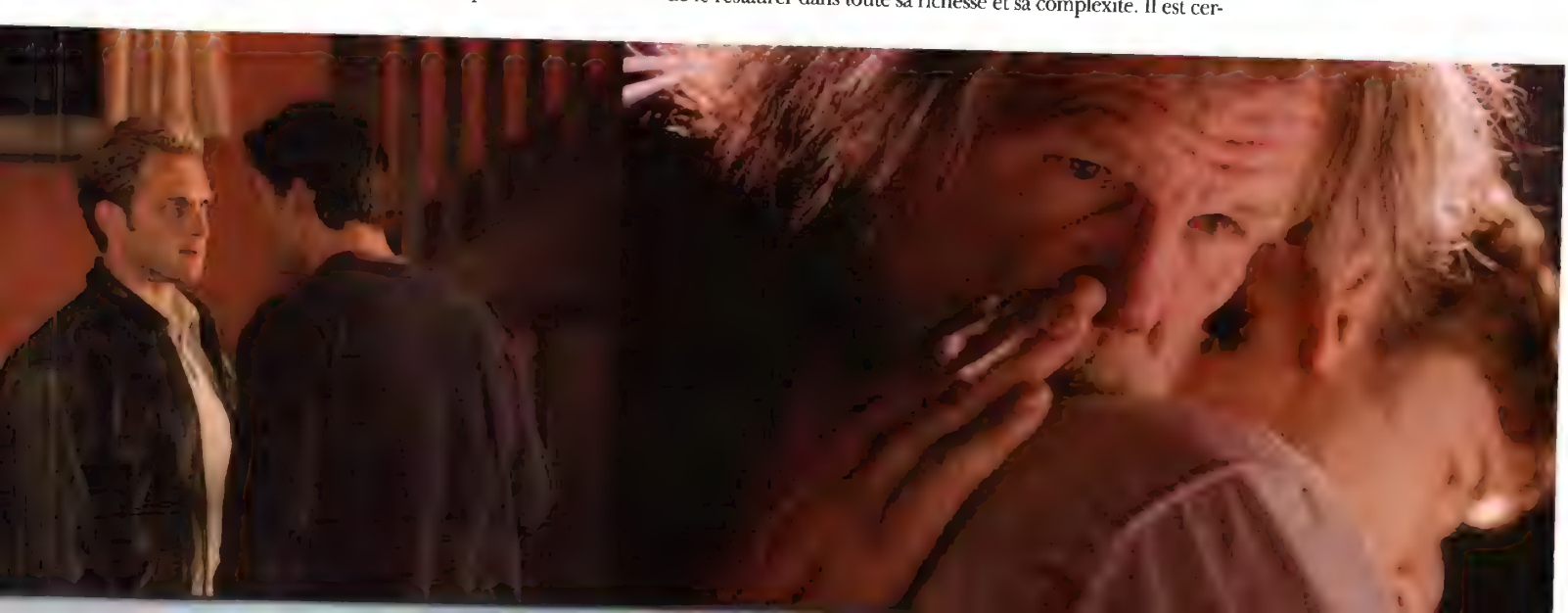
Betty Ross est aussi une scientifique dans le film, une ancienne collègue de bureau de Bruce et son ex-petite amie. Son père est le général Thunderbolt Ross. Elle essaie de guider Bruce dans le labyrinthe de son esprit, de l'aider à affronter son passé. Idée qui semble être très bien retranscrite à l'écran, notamment lors d'un plan où l'on voit Banner pris de tremblements jusqu'à ce que Betty lui saisisse la main pour le calmer. « *Ang m'a présenté* **Hulk** *comme une tragédie grecque.* » explique Jennifer Connelly. « *C'est un film très intéressant, très ambitieux, qui parle du monstre que la peur, la rage, la frustration font naître en chacun de nous. C'est un film sur les pères et les fils, c'est très théâtral, presque brechtien.* » Betty aimerait vraiment aider Bruce à surmonter ses cauchemars et ses craintes, mais ce dernier a peur de s'impliquer émotionnellement, de peur de ne pouvoir se contrôler. « *Elle est maintenue à l'écart par Bruce malgré les sentiments très forts qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Elle souffre de ne pas pouvoir être plus près de lui, de ne pas pouvoir l'aider davantage dans sa quête.* » Après avoir débuté chez Leone (Il était une fois en Amérique) et Argento (**Phenomena**), Jennifer Connelly est restée cantonnée pendant quelques années dans des rôles de potiches au sein de productions insipides (**Hot Spot**, **Rocketeer**...), avant de fréquenter des réalisateurs plus « hype » (Alex Proyas, Darren Aronofsky) et de décrocher un Oscar pour **Un homme d'exception** en 2002.

D.D.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Le Général Ross (Sam Elliott) et sa fille Betty. Deux personnages à la poursuite de Hulk, mais pas pour les mêmes raisons.

Le Major Talbot (Josh Lucas) face à Bruce : la tension monte entre les deux antagonistes...

David Banner (Nick Nolte) et son fils Bruce, ou quand un père s'acharne à bousiller la vie de son rejeton.



tain qu'en choisissant ce projet plutôt qu'un autre (il a refusé **Terminator 3**), Ang Lee en a surpris plus d'un, que ce soit parmi ses adeptes comme parmi les fans de comics, et ce choix n'est certainement pas à mettre au crédit d'une volonté de surprendre quelque peu opportuniste mais bien d'un intérêt réel et sincère pour le sujet. « *Avec* **Hulk**, *je voulais faire quelque chose dans la lignée de* **Tigre & Dragon**. » explique Lee. « *Je voulais mélanger le drame antique à la culture pop. J'aime vraiment cette idée et je pensais que je pouvais la pousser encore plus loin.* »

HULK/ANG LEE : MÊME COMBAT !

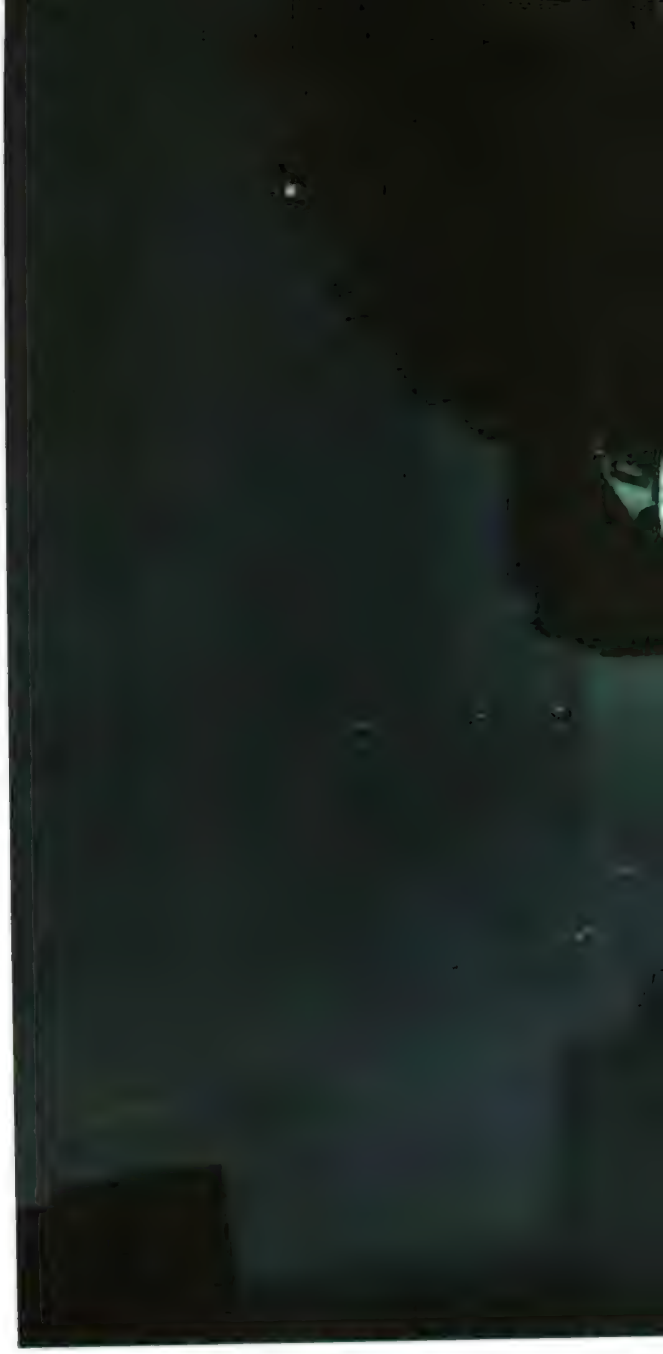
Au-delà de ces propos pleins de bonne volonté, les penchants naturels d'Ang Lee pour l'intériorisation et la digression narrative pouvaient tout de même légèrement inquiéter quant à ses capacités réelles à mettre en images une telle histoire. Cinéaste plus cérébral que viscéral, le réalisateur de **Raison et sentiments** aurait pu montrer un certain dédain vis-à-vis de toute l'armature technique de son film. Là encore, déjouant les pronostics, Lee a très tôt annoncé que le monstre serait bel et bien la star du film et d'autre part, il semble s'être pris de passion pour les effets spéciaux, passant des journées entières au Skywalker Ranch de George Lucas, à faire fructifier sa collaboration avec les techniciens d'ILM. Là où beaucoup de metteurs en scène néophytes en la matière apprécient moyennement de se frotter aux technologies modernes, Lee avoue s'être amusé comme un petit fou : « *Travailler avec ILM fut la partie la plus enthousiasmante de la conception du film. Franchement, je ne m'attendais pas à ce que ça me plaise autant. Diriger un film à effets spéciaux, c'est un véritable travail d'artiste. Je viens du théâtre et* **Hulk** *fut pour moi une excellente formation, une expérience qui m'a permis d'optimiser mes facultés de cinéaste.* ». Et Colin Brady, directeur d'animation chez ILM, de renchérir : « *Hulk a une telle présence à l'écran, comparable à celle d'un acteur, qu'il nécessitait quelque part la présence de Ang à nos côtés. Et puis c'est vraiment son film. Il y a beaucoup de Ang dans* **Hulk**. *Il n'a aucun problème à obtenir ce qu'il souhaite. C'était vraiment étonnant de voir ce type si calme, s'immerger dans un film d'action aussi lourd, s'impliquer au point de nous bousculer et de nous malmener.* ». **Hulk** risque donc d'être le théâtre d'une transformation : celle d'un Ang Lee « hulkisé », un artiste contaminé par son sujet et qui a décidé de ruer dans les brancards sans complexes, bref, un extraverti refoulé qui se révèle à lui-même. On peut reprocher ce que l'on veut à Lee, sauf de s'être investi dans son film et d'avoir une idée précise de ce qu'il voulait en faire. Les relations diplomatiques avec les fans, le réalisateur semble les laisser à Avi Arad, le Monsieur Cinéma de la Marvel, et préfère rester fidèle à sa vision : « *Je veux certes transposer le comics, mais en même temps, je veux me sentir libre de créer mon propre épisode de Hulk. Si je tenais compte des opinions des fans ou d'autres personnes, je n'arriverais pas à concrétiser ce*

Ci-contre : Quelques instantanés alléchants de l'affrontement titanesque qui va opposer Hulk aux forces armées, en plein centre de San Francisco.

DAVID BANNER NICK NOLTE

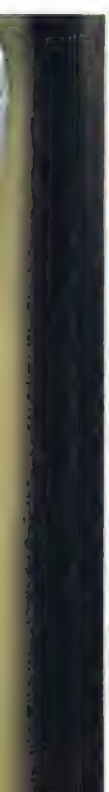
Le père de Bruce. C'est un individu torturé, qui a semble-t-il fait beaucoup de mal à son fils, et qui devrait passer la majeure partie du film à lui pourrir l'existence, tentant de faire avorter sa relation amoureuse avec Betty. Au cours d'une scène clé, il devrait même lâcher un trio de chiens mutants (des Hulk-Dogs !) sur la pauvre Betty, déchaînant ainsi la fureur de son fils et le surgissement de Hulk. Nick Nolte est un spécialiste des rôles de personnages troubles et tordus. Notamment dans le magnifique **Affliction** de Paul Schrader, qui parlait aussi des relations conflictuelles entre un père et son fils (l'immense James Coburn et Nolte). Selon Ang Lee et Eric Bana, Nick Nolte aurait livré une de ses meilleures performances d'acteur dans **Hulk**. Encore une fois, c'est la perspective de jouer dans une tragédie grecque qui a poussé Nolte à prêter ses fêlures et son physique tourmenté au personnage de David Banner, et de tourner à nouveau dans un blockbuster, catégorie de films qu'il s'est refusé à fréquenter depuis quelques années déjà. « *Je n'ai jamais été très fan de cartoons, sauf bien sûr quand j'étais gamin, quand je lisais les aventures de Superman, de Wonder Woman ou de Archie. Mais si nous faisons correctement notre travail, le film aura la force, la magnitude des tragédies parlant des relations filiales. C'est une histoire douloureuse, violente mais pourtant pleine de compassion. Je pense qu'elle devrait surprendre les spectateurs.* »

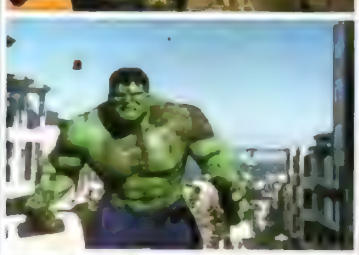
D.D.



« Je voulais mélanger le drame

antique à la culture pop. J'aime vraiment cette idée. » Ang Lee





MAJOR GLENN TALBOT JOSH LUCAS

Talbot fait un peu office d'arch-nemesis de Banner dans le film. *« C'est un type très, très méchant, mais pas dans le sens super-héroïque du terme. Il ne fait pas le mal pour le mal. Il le fait pour des raisons qui lui semblent tout à fait valables. »* nous explique Josh Lucas. *« Mes scènes avec Eric Bana sont très intenses. Il n'y a que cinq personnages principaux dans* **Hulk**, *ce qui en fait un psychodrame extrêmement intimiste dans un sens.* **Hulk** *est avant tout une profonde méditation sur la rage et la répression. C'est un film très sombre, très intelligent dans sa construction. C'est un film infiniment plus ambitieux que les blockbusters estivaux habituels. »* Lucas a été visiblement très impressionné par les effets spéciaux de **Hulk** : *« On a jamais vu ça sur un écran : un monstre verdâtre de 5 mètres de haut ! La plus grosse partie de mon travail était avec lui, et c'était vraiment un défi en tant qu'acteur. Le monstre est hallucinant : ils ont encore fait un énorme bond en avant depuis les effets spéciaux de Spider-Man. ».* Déjà remarqué dans **American Psycho**, **Le Poids de l'eau**, où il interprétait le frère de Sean Penn, ou encore **Un homme d'exception**, où il côtoyait déjà Jennifer Connelly, Josh Lucas risque de s'imposer définitivement à Hollywood, avec ce rôle de bad guy charismatique et un tantinet passe-muraille (à un moment, Hulk lui administre une correction mémorable, le projette en l'air et lui fait traverser un mur de part en part).

D.D.

que je veux faire. ». Néanmoins, si toutes ces intentions, ces déclarations et ces supputations ont le mérite de nous mettre l'eau à la bouche comme il faut, il n'en reste pas moins que le résultat définitif ne sera visible que cet été dans les salles.

CAMÉRA VERTE

En attendant, le seul moyen de vérifier si la note d'intention a été respectée reste la vision intensive et répétée des premières images diffusées. Et là, une constatation s'impose : si le film est à l'image de ce que l'on a vu, **Hulk** risque d'être un sacré putain de bon film ! L'enfance difficile de Bruce Banner, la tyrannie exercée sur lui par son père, son histoire d'amour cornélienne avec Betty, la fuite éperdue et solitaire du monstre, ses combats titanesques contre l'armée… Autant de thèmes et de figures imposées, illustrés par des scènes où souffle le vent de l'inspiration, comme ces plans où Hulk rentre en furie lorsqu'il voit son reflet dans l'eau, ou bien se retrouve désemparé face à la fragilité et la beauté de Betty. Mais surtout, surtout, les séquences d'action tant appréhendées, ou tout du moins les quelques bribes qu'on a pu en apercevoir, font vraiment une très, très grosse impression. Ainsi, la scène où Hulk affronte une armada d'hélicos dans le Grand Canyon vaut son pesant d'adrénaline : d'un plan large du monstre, en train de piquer un sprint à toute blinde et repoussant d'un coup de poing les missiles que lui envoient les hélicos, jusqu'à ces sauts gigantesques où Hulk tombe du ciel et atterrit devant l'objectif en faisant trembler la caméra, toute la puissance bestiale du monstre est là, traitée de façon à mettre le spectateur au cœur de l'action et à lui faire ressentir intimement la furie visuelle. Par ailleurs, les fans ne devraient pas être déçus puisque la bande-annonce finale se clôture quand même sur un énorme « smash », la botte secrète de notre géant vert, qui consiste à frapper le sol de toutes ses forces, créant ainsi une onde de choc destructrice. Enfin, petite sucrerie appréciable : sachez d'ores et déjà que tous les extraits dévoilés jusqu'ici ne présentent aucune image des quarante dernières minutes du script, climax qui devrait voir l'affrontement final entre Hulk et les forces armées sur le Golden Gate Bridge de San Francisco. Peut-être cet épilogue bien furieux devrait-il également mettre en scène le fameux Hulk-father, c'est-à-dire Nick Nolte, alias David Banner, le père de Bruce, transformé lui aussi en colosse verdâtre et se foutant sur la gueule avec son propre fils. Bien sûr, cette info est à prendre avec de très grosses pincettes, vu qu'elle n'a plus été évoquée par Ang Lee depuis le début du tournage.

ON CROISE LES DOIGTS

Si **Hulk** a donc de fortes chances d'être une réussite artistique, reste à savoir si Universal ne va pas interférer dans le rendu final. On sait que le film représente un gros pari financier pour le studio, qui doit à tout prix se trouver un blockbuster-locomotive pour l'année 2003. Comparé au puissant groupe Time-Warner, qui caracole en tête du box-office avec les succès planétaires des **Matrix**, des **Harry Potter** et de la saga du **Seigneur des anneaux**, Universal fait effectivement pâle figure. Or, le groupe Vivendi Universal se préparant à vendre sa branche américaine, VUE (Vivendi Universal Entertainment), branche à laquelle appartient Universal Pictures, celui-ci a été sommé de présenter des résultats financiers permettant de

TOMBEZ LA CHEMISE !

Créé en 1978 par le téléaste Kenneth Johnson (***L'Homme qui valait 3 milliards***, ***V***), et ayant duré cinq saisons (jusqu'en 1982), ***L'Incroyable Hulk*** a marqué nos inconscients de téléphages en culottes courtes. C'est bien simple : auparavant, nous passions nos mercredi après-midi à baver devant les aventures de la famille Ingalls ; désormais, il nous était possible de contempler un gros bonhomme tout vert en train de péter des portes en carton, de broyer des cannettes et de soulever des bagnoles en balsa, le tout au ralenti. Bill Bixby, alias David Banner, arpentait les routes des États-Unis avec son sac à dos (rempli d'un stock impressionnant de chemises) et ses jeans pattes d'ef', sur un petit air de piano mélancolique. Et à peu près deux fois par épisode, on avait droit à ZE transformation : musique stressante, tremblotements des bajoues, lentilles de contact fluos, peau qui prend une couleur verdâtre et, clou du spectacle, explosions de boutons, craquages de chemise et autres déchirements de pantalon sous la pression musculeuse de ce bon vieux Lou Ferrigno. Ah-la-la, c'était le bon temps ! Au tournant des années 80-90, Lou et Bill mouilleront à nouveau leur chemise

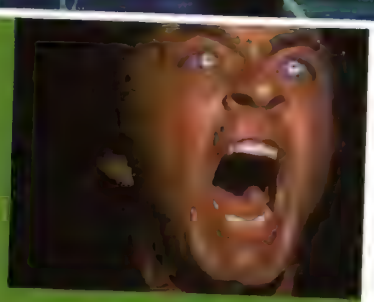
faire grimper le prix de vente. Entièrement financé par le studio et doté d'un budget astronomique de 150 millions de dollars, **Hulk** est donc condamné au succès. D'où un plan marketing assez lourd, incluant un merchandising énorme et des fenêtres d'exposition événementielles (le premier TV Spot fut la sensation du dernier SuperBowl). Dans les dernières semaines précédant sa sortie, l'accouchement du film risque donc de connaître des soubresauts, et il n'est pas impossible que les exécutifs d'Universal mettent leur nez là-dedans, au détriment de Ang Lee. L'éviction récente du compositeur Mychael Danna (déjà à ce poste sur **Ice Storm** et **Chevauchée avec le Diable**) et son remplacement par le plus commercial Danny Elfman semble d'ailleurs avaliser cette thèse. Espérons simplement que les cadres du studio ne radicaliseront pas cette politique et laisseront le film s'épanouir tel que Lee l'a conçu. Aux dernières nouvelles, le film durerait 135 minutes et n'aurait donc pas subi de coupes sombres.

En attendant, il va falloir attendre le 2 juillet et faire une provision conséquente de chemises (pour les plus nerveux d'entre nous), car, nom d'un chien, c'est pas peu dire qu'on a une sérieuse envie de contempler enfin notre Hulk dans toute la splendeur de sa fureur dévastatrice. Yeah dude, we're gonna like you when you're angry !

Arnaud BORDAS
Encadrés personnages : David DOUKHAN

NB : Dernière minute. On vient d'apprendre la durée du montage final : 2h15.

Ci-dessous :
Bruce Banner immergé dans un container.
C'est un autre homme qui en ressortira...



pour quelques téléfilms de plus, mais la grande époque est révolue. Bill Bixby disparaît en 1993 ; Jack Colvin, l'acteur qui interprétait McGee, le gratte-papier fouinard qui traquait Banner, enseigne le théâtre en Californie ; et Lou Ferrigno enchaîne les nanars directement distribués en vidéo. Pourtant, personne ne les a oubliés : Lou jouera un gardien de la sécurité dans le **Hulk** de Ang Lee, Bryan Singer et Hugh Jackman ont annoncé qu'ils souhaitaient faire un film sur la vie tragique de Bill Bixby, et les téléfilms de ***L'Incroyable Hulk*** ressortent en DVD. Allez, j'vous laisse, j'vais repriser ma chemise...

A.B.

GÉNÉRAL THADDEUS «THUNDERBOLT » ROSS SAM ELLIOTT

Habitué aux rôles de militaires ou de cow-boys, Sam Elliott doit à son physique buriné (et à sa célèbre moustache) un bon nombre de rôles virils dans diverses productions (**Blue Jean Cop, Road House, Gettysburg, Tombstone, The Big Lebowski, Hi-Lo Country, Nous étions soldats**). Dans **Hulk**, il interprète l'autoritaire Général Ross, le père de Betty et le chef de l'armée qui traque Hulk à travers tout le pays. Lecteur assidu du comics alors qu'il n'était qu'un jeune collégien, Elliott connaissait donc le personnage mais cela ne l'a pas empêché de se documenter : *« Durant la préparation de* **Nous étions soldats**, *j'ai rencontré pas mal de vrais généraux. Ça m'a aidé à nourrir mon personnage. C'est un général quatre étoiles et j'ai donc pu me glisser dans la peau de cet homme autoritaire et respecté, sans pour autant me prendre la tête. J'étais avant tout au service du film et de Ang Lee. Ang est un type formidable. Il avait beaucoup apprécié ma prestation dans* ***Manipulations*** *et me voulait à tout prix pour le rôle. ».* Dans **Hulk**, Ross pourchassera sans relâche le titan vert. Certaines rumeurs annonçaient que le général développerait des super-pouvoirs au cours du film (en l'occurrence les pouvoirs d'un méchant du comic book, l'Homme absorbant, capable d'adopter les propriétés physiques de l'objet qu'il touche), devenant ainsi un adversaire à la taille de Hulk. Apparemment, ces rumeurs étaient fausses.

D.D.

RRRHHHAAAAAAAAA !!! Bon Dieu, quel film de dingues ! *(Julien a voulu à tout prix commencer son papier immédiatement après avoir vu le film. Suite à la rédaction de cette première ligne, il s'est évanoui et a dû être transféré aux Urgences. Après quatre jours de repos intensif, il est désormais apte à reprendre son texte. Julien, c'est à toi… – ndlr)* Avant d'aborder sereinement un OVNI comme **Ong Bak**, mieux vaut lâcher un cri mi-orgasmique mi-rageur, histoire de se détendre, faire baisser la poussée d'hormones et se remettre les idées en place. Parce qu'un film comme **Ong Bak**, vous n'en avez jamais vu auparavant. C'est bien simple, cette production thaïe vous place carrément dans la peau des tout premiers spectateurs des films des frères Lumières : vous assistez, l'œil hagard, à un spectacle qui vous dépasse et vous fascine et dont vous avez du mal à saisir toute la portée. Imaginez donc deux secondes retrouver votre pucelage de cinéphile : n'est-ce pas le genre de plan à faire rêver le plus blasé des maniaques de la pellicule ?

MUAY THAI FOREVER

Grosso modo, lorsqu'on aborde le film de tape, on se retrouve face à deux écoles : Hong Kong et Hollywood. La première s'est fait connaître internationalement par une sophistication extrême et une stylisation opératique des affrontements physiques, ainsi que par l'utilisation judicieuse de câbles, afin de donner aux coups des effets plus grands que nature. À tel point d'ailleurs que le genre a fini par revêtir un certain caractère fantastique : de nombreuses techniques martiales permettent en effet aux différents héros et méchants de centaines de wu xia pian et kung-fu, de s'envoler dans les airs, de tuer des adversaires à distance ou encore de contrôler les éléments. Le combat à la sauce Hong Kong est beau, esthétique mais manque bien souvent de mordant et de dureté. Hollywood, dans un premier temps, n'a envisagé les scènes d'affrontements que sous l'angle « règlements de compte entre piliers de bistrots », genre papy John Wayne balançant des swings de derrière les fagots. Puis, sont arrivés les Chuck Norris, Van Damme et consorts qui ont plus ou moins essayé de singer ce qui se faisait en Extrême-Orient. Mais sans la connaissance de la mise en scène et de la chorégraphie des Chinois ou des Nippons, le cinéma de frappe made in USA n'a jamais accou-

UNE LEGENDE EST NÉE

ONG BAK

DE PRACHYA PINKAEW

Quand, dans les Notules Asiatiques du n°151, on vous disait que ONG BAK allait être la baffe (pardon, le coup de coude dans la face) de l'année, question film d'action, on était très loin d'imaginer à quel point cela serait vrai. ONG BAK est un film dévastateur, laminant sur son passage tout ce qui a pu être fait auparavant question film de frappe. Une complète redéfinition du cinéma d'action.

ché d'œuvres et d'acteurs immortels. Pour s'en rendre compte, il suffit de se souvenir de l'affrontement entre Bruce Lee et Chuck Norris dans **La Fureur du Dragon** : alors que le Petit Dragon balance des kicks dans tous les sens, le pauvre américain a bien du mal à lever le pied au-dessus de la ceinture ! Pour le pratiquant de sports de combats, d'arts martiaux ou le cinéphile aguerri, le cinéma d'action commençait donc à sacrément tourner en rond depuis une bonne grosse décennie. Même si Jet Li a effectivement su redonner un nouveau souffle au film martial, ses pirouettes dans tous les sens, aidées par des câbles et des tremplins, ont rapidement fini par devenir fatigantes de banalité. Bref, beaucoup attendaient donc un film qui apporte une nette touche de réalisme dans les scènes de combats, un film capable de faire résonner la brutalité des coups, sans oublier pour autant l'extase que l'on peut ressentir à voir une belle technique et des cascades suicidaires. Ce film, vous vous en doutez bien, c'est **Ong Bak**. Et le style de **Ong Bak** n'est ni le Kung-Fu, ni le Karaté, ni le Full Contact… Mais le Muay Thaï, la Boxe thaïlandaise.

Dans le petit village de Nog Pradu, les habitants vénèrent une statue du Bouddha nommée Ong-Bak. Lorsqu'un truand décapite la statue afin de s'emparer de la tête pour la revendre à un collectionneur, le jeune Ting, formé au Muay Thai par un moine, décide de partir à Bangkok pour la récupérer. Son seul contact sur place est un ancien habitant du village, mais celui-ci, rat des champs devenu rat des villes, l'accueille avec mépris et dédain, et lui vole même son argent. Pour le récupérer, Ting se retrouve à se bagarrer dans un bar. C'est le début d'une série d'affrontements pour protéger sa vie, celle de ceux qui ne vont pas tarder à devenir ses amis, et surtout pour récupérer la précieuse tête de Ong-Bak.

RÉALISÉ SANS TRUCAGES

À la manière des classiques du cinéma kung-fu, **Ong Bak** possède une trame scénaristique simple, conçue pour offrir aux spectateurs un maximum de combats. Après près de vingt minutes, le film livre donc (enfin) la tant attendue première scène du genre… Qui se règle par une seule technique : un magnifique coup de genou en plein visage. C'est ici, le véritable début de l'expérience **Ong Bak**, qui fonctionne d'une certaine façon comme un jeu vidéo. À partir de ce moment, l'action va donc aller crescendo, jusqu'à l'apothéose finale – un déferlement de cascades et de coups à vous laisser épileptique. Et le plus étonnant, c'est que l'on réalise que chaque scène d'action, que l'on pense insurpassable, se trouve rapidement dépassée par la suivante. De la folie pure ! Chaque scène relève d'un véritable défi aux lois de la nature et d'une prise

Ci-contre, de gauche à droite : Petchtai Wongkamlao joue l'accolyte du héros et n'hésite pas non plus à effectuer ses propres cascades / Panom Yeerum assène un «neb» ou front kick dans la face de son adversaire / Une hallucinante course de tuk-tuk se termine pour certains par une chute fatale / Les jambes en feu, Yeerum balance un coup de pied sauté fatal.

Ci-dessous : Yeerum effectue un très efficace et spectaculaire « phra ram yieb longka», un coup de pied sauté en prenant appui sur la jambe de son adversaire.

de risques physiques frôlant l'internement pur et simple. Visionnez donc deux secondes dans votre tête l'image d'un homme sautant au travers d'un cercle étroit de fils de fer barbelé, et vous aurez une idée du genre de folie qu'offre **Ong Bak**.

Nouveau venu devant la caméra, Panom Yeerum est le fêlé génial qui mene la danse. Cascadeur formé au kung-fu et au krabi krabong (art martial thaï utilisant les armes blanches), notamment doublure sur **Mortal Kombat 2**, Yeerum fait partie de cette génération qui s'est lancée dans les arts martiaux suite à la découverte des films de Bruce Lee. Pour **Ong Bak**, Yeerum a été spécialement formé au Muay Thai (pendant six ans tout de même !) afin de pouvoir aborder son rôle avec réalisme : le film évite ainsi les scènes débilisantes à la **Kickboxer** où Van Damme apprend l'art thaï en faisant du Tai Chi ! Yeerum a parfaitement maîtrisé les techniques propres au Muay Thai, et **Ong Bak** se transforme donc rapidement en véritable festival de coups de coudes et de coups de genoux, détruisant tout sur son passage. Et quand l'un de ces coups de genou aboutit sur le casque d'un motard qui fonce sur Yeerum, autant vous dire que le résultat visuel est tout simplement hallucinant. Yeerum, tout comme tous les extrêmement talentueux cascadeurs du film, ne fait usage d'aucun câble, d'aucun CGI ni même d'aucune protection. Dingue, tout simplement, et l'on ne manque pas de se dire à maintes reprises que l'équipe du film est complètement barrée. On peut effectivement bien imaginer un acteur encaisser un front-kick donné à pleine puissance (ce qui se passe plusieurs fois dans le film), par contre, on imagine tout de suite beaucoup plus difficilement ce même acteur encaisser un coup de coude qui tombe de deux mètres de haut, ou le voir tomber sur le sol dur après une chute vertigineuse… C'est pourtant ce qui ne cesse de se passer dans le film. D'ailleurs, pour bien montrer qu'il n'y a ni trucage ni gadget, le réalisateur Prachya Pinkaew (qui avait récemment produit la très bonne comédie horrifique **Body Jumper**) a décidé de faire un grand usage du plan large, histoire de bien appuyer le fait que ses acteurs ne bénéficient ni de tapis pour se rattraper au sol, ni de fils pour les balancer dans les airs. Alors que Jet Li, dans plusieurs de ses films, marche sur la tête et les épaules de ses adversaires grâce à l'aide de câbles, Panom fait la même chose… Mais sans le moindre artifice. Autant vous dire que les cascades casse-cou de Jackie Chan prennent aussi un mauvais coup avec Panom Yeerum et ses collègues.

Il est évident que nombre de comparaisons ne vont pas manquer de naître entre le jeune acteur thaï et ses confrères de HK. En un seul film pourtant, on peut dire que Yeerum a réus-

Après trente ans d'attente, Bru

si à atteindre ce qu'aucun acteur n'avait réussi jusqu'à présent : devenir l'égal de Bruce Lee (l'acteur tout du moins). Car Yeerum fait preuve d'une rage à l'écran que l'on n'avait pas connu depuis le Petit Dragon. On sent bien ici qu'il a saisi sa chance de percer et qu'il s'est donné à 200 % pour montrer ce qu'il valait. Ses coups sonnent vrais (normal, vu qu'ils sont véritablement portés !), chaque combat est un morceau d'anthologie, et **Ong Bak** provoque la même fascination hallucinée que lorsqu'on avait découvert, pour la première fois **La Fureur du Dragon** ou **Big Boss**. Après trente ans d'attente, Bruce Lee a enfin trouvé son digne successeur.

LE NOUVEAU CHAMPION DE LA TATANE

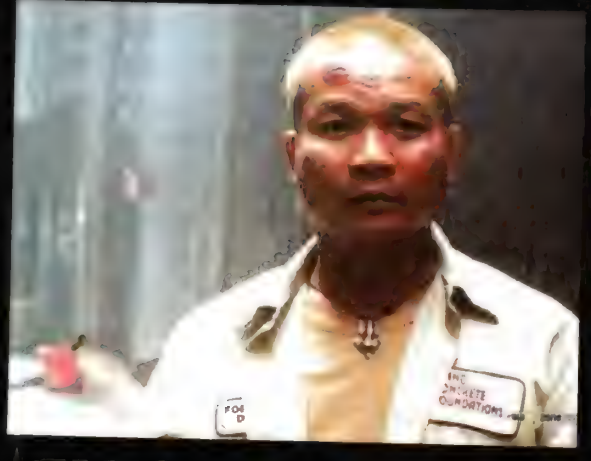
Quelque part, ce n'est pas un hasard si le renouveau du film d'action – car **Ong Bak** marque bien le début d'une nouvelle ère – arrive par le Muay Thai. La boxe thaïe est en effet la seule méthode de combat à être au croisement entre l'art martial et le sport de combat. L'aspect sport de combat n'a pas besoin d'être expliqué en long, en large et en travers ; quiconque a vu un match de boxe thaïe sait à quel point cet art est dur et les K.O. brutaux. Mais derrière l'aspect « choc », se trouve bel et bien l'esprit des arts martiaux : il suffit de voir le Ram Muay, une danse martiale effectuée par les boxeurs avant le début de l'affrontement, ainsi que les nombreux rituels liés au combat (port du « mongkon » autour de la tête, des « praciats » autour des bras, prières, bénédictions du coach…), pour se rendre compte que le Muay Thai possède une dimension spirituelle et martiale qui fait défaut aux autres sports de combat. Certes, le Muay Thai pratiqué actuellement n'est plus un art destiné à la self-defense pure – à l'origine, c'est une méthode de combat pour le champ de bataille. Cela n'a pour autant jamais empêché les Thaïs de gagner face à un art martial comme le kung-fu : lorsque plusieurs maîtres hong-kongais partirent en Thaïlande dans les années soixante-dix pour défier des champions de Muay Thai, aucun d'entre eux ne tint la route plus de quelques dizaines de secondes… Si **Ong Bak** est un film sur le Muay Thai, il ne se limite pas seulement aux techniques de boxe thaïe que l'on a l'habitude de voir sur les rings, ou que l'on peut apprendre dans les clubs. C'est vers les techniques « oubliées », ou tout du moins qui ne sont plus en application de nos jours, que l'équipe s'est tournée, livrant après recherches, une centaine de mouvements superbes, efficaces et jamais vus sur grand écran auparavant.

Si Prachia Pinkaew a clairement voulu offrir un film authentique sur le Muay Thai (le seul autre existant étant le superbe **Dreams of Glory** de Lawrence Ah Mon), il désirait aussi, à la manière de Wisit Sasanatieng, le réalisateur des **Larmes du tigre noir** (voir n° 148), rendre hommage à un film de son enfance ainsi qu'aux cascadeurs locaux. Le film qui l'a tant marqué, **Ker Malui**, est une des œuvres de Panna Ritikrai, spécialiste local du film d'action. Signe particulier de ce film : Ritikrai se passait déjà des câbles et du matériel habituel de protection. C'est lors d'une rencontre entre les deux hommes que le projet s'est monté, Ritikrai ayant en tête depuis un moment de monter un film sur le Muay Thai avec Panom Yeerum, son élève depuis l'âge de dix ans. Pour bien montrer ce qu'ils comptaient faire, Ritikrai et Yeerum avaient d'ailleurs tourné une sorte de bande promotionnelle, sur laquelle le jeune cascadeur faisait des démonstrations de ses talents physiques. Pinkaew et Ritikrai ont écrit ensemble le scénario, et le second s'est aussi occupé des cascades ainsi que des chorégraphies avec l'aide de Panom Yeerum.

Après avoir vu **Ong Bak**, on ne peut que saliver à l'idée de découvrir le reste du travail de Panna ! En tant que réalisateur, Pinkaew a indéniablement attiré une énorme attention sur lui ; le véritable génie derrière le film – outre Yeerum, bien entendu – se trouve cependant peut-être bien plus en la personne de Ritikrai. De toute façon sans la collaboration de ces trois individus, **Ong Bak** ne serait pas ce qu'il est.

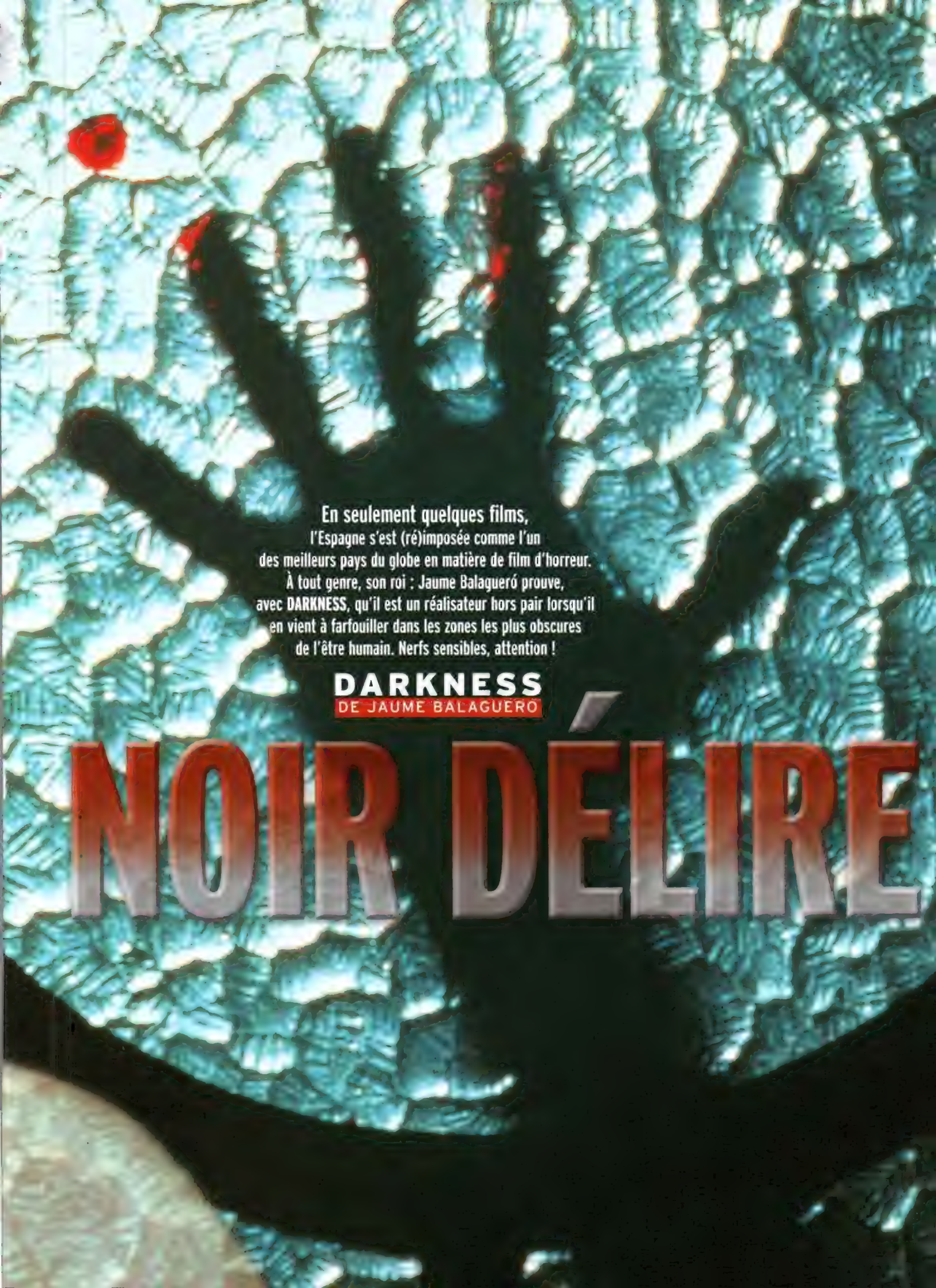
On ne cesse de le répéter, la Thaïlande est devenue la nouvelle Mecque du cinéma asiatique. Ceux qui pouvaient encore en douter n'auront en tout cas plus vraiment le choix après avoir vu **Ong Bak** : le renouveau du cinéma de combat nous vient de ce pays, et son champion se nomme Panom Yeerum (alias Tony Ja). Ce dernier travaille actuellement sur deux films, dont une suite à **Ong Bak**, et, si l'on doit en croire les échos provenant de Thaïlande, Steven Seagal serait parti là-bas pour lui proposer un contrat. Croisons les doigts pour que Panom n'aille pas se brûler les ailes à Hollywood…

Julien SÉVÉON



Ci-dessus : Yeerum fait une démonstration à la Muay Boran (méthode traditionnelle de Muay Thai dont Ritikrai et Yeerum se sont inspirés pour créer les scènes d'action du film) de la technique « phra ram yieb longka».

Ci-contre : Petchtai Wongkamlao, l'ancien villageois qui a renié ses origines paysannes, apporte une touche neuve au personnage du «sidekick».



En seulement quelques films, l'Espagne s'est (ré)imposée comme l'un des meilleurs pays du globe en matière de film d'horreur. À tout genre, son roi : Jaume Balagueró prouve, avec DARKNESS, qu'il est un réalisateur hors pair lorsqu'il en vient à farfouiller dans les zones les plus obscures de l'être humain. Nerfs sensibles, attention !

DARKNESS
DE JAUME BALAGUERÓ

NOIR DÉLIRE

FONDU AU NOIR

CO-PRODUIT ENTRE L'ESPAGNE ET LES ÉTATS-UNIS, DARKNESS EST UN PUR FILM DE TERREUR DANS LEQUEL UNE FAMILLE DE PLUS EN PLUS DÉSUNIE EST RONGÉE PAR UNE MAISON QUI ABRITE UN LOURD SECRET LIÉ AUX TÉNÈBRES. DEUXIÈME ESSAI, ENCORE UNE FOIS TRANSFORMÉ, POUR SON RÉALISATEUR JAUME BALAGUERO.

Ci-dessus :
Tentant de s'émanciper du cocon familial, Regina (Anna Paquin) entre en confrontation avec sa mère Maria (Lena Olin).
Un terrible drame les guette...

Avec **La Secte sans nom** (dont le titre original, **Los Sin Nombre** – ceux qui n'ont pas de nom – est tellement plus évocateur), Balagueró était devenu le nouveau champion du cinéma de terreur espagnol. En un seul film, le jeune réalisateur hispanique avait en effet réussi à redéfinir l'expression de la peur au cinéma, nous assénant de nombreuses scènes dont la simple évocation réussit encore aujourd'hui à nous coller des sueurs froides.
On s'attendait donc à ce que **Darkness** se présente comme une variante, en matière de mise en scène, de **La Secte sans nom**. Après tout, la formule ayant particulièrement bien fonctionné, il aurait été surprenant que Balagueró aille chercher ailleurs. Et c'est pourtant ce qu'il a fait, réussissant de nouveau à déstabiliser, avec une rare maestria, ses spectateurs.
Après avoir vécu plusieurs années aux États-Unis, Mark, accompagné de sa femme Mary et ses deux enfants, Paul et Régina, décide de retourner dans son pays natal, l'Espagne. La petite famille s'installe dans une grande bâtisse, éloignée de tout contact humain. Alors que tout le monde essaie de trouver de nouveaux repères et de se faire à un pays et à un mode de vie différents de ce qu'ils connaissaient, Mark a une crise nerveuse. Petit à petit, son comportement se met aussi à changer, métamorphosant soudainement le gentil père de famille en homme colérique et violent. La mère, elle, a trop de travail pour se rendre compte que quelque chose cloche vraiment. Pourtant, Régina ne cesse de tirer la sonnette d'alarme, inquiète pour son petit frère, qui semble, lui aussi, agir de plus en plus bizarrement. Ce sont d'abord des bleus sur son corps qui tracassent sa sœur. Puis sa peur soudaine du noir. Dès que les lumières sont éteintes, la maison semble effectivement se transformer, laissant s'échapper des forces maléfiques...

NOUVEAU DÉPART

Avec **Darkness**, Balagueró fait monter la tension beaucoup plus lentement que dans **La Secte sans nom**, où, dès les premières images (la découverte du corps horriblement mutilé d'une petite fille) le spectateur était plongé dans un climat oppressant des plus malsains. Plus lentement, peut-être, mais avec toujours autant de talent et d'ingéniosité. Le réalisateur bâtit ici son empire de la peur par petites touches, au fur et à mesure que la famille s'installe plus confortablement dans la maison. Si celle-ci se situe effectivement au cœur de l'intrigue du film, **Darkness** est bien plus qu'un simple film de maison hantée. Car ce n'est finalement pas la maison elle-même qui représente un danger, mais toutes les zones d'ombres qui vivent dans les entrailles de la bâtisse et des différents personnages. En jouant avec ce qui ne se voit pas, Balagueró titille directement notre psyché, la poussant (avec facilité) à imaginer le pire. Face au noir, tout le monde se retrouve alors dans la position du petit Paul : seul, face à ses propres cauchemars. Comme chez les Japonais, les nouveaux réalisateurs espagnols – Balagueró en tête – ont parfaitement compris que la peur, de nos jours, ne pouvait absolument plus fonctionner à base de gros monstres baveux poussant des cris gutturaux. À la manière d'un peintre, Balagueró distille donc la peur à son public par petits coups de pinceaux : hop, un flash d'un personnage monstrueux au plafond, hop, un autre éclair d'ombres enfantines se déplaçant dans la maison... La rétine a à peine le temps d'analyser et de comprendre ce qu'elle vient de voir, mais c'est déjà amplement suffisant. Le cerveau fait le reste, extrapolant les quelques secondes visionnaires en élucubrations cauchemardesques.

FAMILLE, JE VOUS HAIS

Comme **La Secte sans nom** et les courts **Alicia** et **Dias Sin Luz** (que Balagueró avait réalisés avant de se lancer dans le long-métrage), **Darkness** est un film qui parle de la famille. Une famille qui, on s'en doute bien, s'éloigne grandement du portrait idyllique et joyeux d'une production Disney. Car tous les dangers proviennent chez Balagueró de la famille elle-même. La famille et ses liens supposés incassables. La famille, et ses notions de confiance et de soutien. Balagueró ne croit visiblement pas une seule seconde à cette sacro-sainte institution (un trauma enfantin peut-être ?), ce qui contribue grandement à instaurer dans son film un climat quasi-constant de tension et de malaise. Que peut-il y avoir en effet de plus terrifiant qu'un père, une mère que l'on aime ou un enfant que l'on chérit qui se retourne soudainement contre ses proches directs ? C'est cette dimension qui manquait profondément à des films

comme **Le Beau-père** ou **La Nurse**, où les réalisateurs faisaient surgir le danger via un exogène qui venait se greffer à la famille alors que la tension aurait été à son comble si le véritable danger avait surgi de la famille elle-même – conception difficilement concevable aux USA, où la cellule parents-enfants est l'un des fondements de la société.
Beaucoup avaient critiqué le final de **La Secte sans nom** (que nous ne révélerons pas ici afin de ne pas frustrer ceux qui ne l'ont pas encore vu), jugé trop brusque. Pourtant, après réflexion, il est évident que Balagueró concluait ainsi son film de la façon la plus maléfique et terrifiante possible. Et c'est de nouveau à cela qu'il « s'amuse » dans **Darkness** : placer deux enfants face à des parents qui ne les écoutent pas et qui, pire, peuvent se révéler être de véritables dangers pour eux.
Darkness est aussi un film qui parle concrètement de la peur et du Mal absolu – deux autres thèmes majeurs de **La Secte sans nom**. Le thème du Mal a été largement exploré au cinéma. Mais à la différence de nombre de ses confrères, Balagueró a eu une véritable réflexion sur le sujet, ce qui explique notamment les parallèles qu'il créa dans son film précédent avec le nazisme. Il ne livre pas pour autant un pamphlet bien pensant et couru d'avance contre le fascisme, mais cherche à voir ce qui, pour le citoyen lambda, pourrait vraiment se révéler comme totalement maléfique. Pas de diable ni de démons en vue, le véritable mal est, pour Balagueró, caché en nous.

N'ÉTEIGNEZ PAS LA LUMIÈRE !

Après la peur de voir l'un de ses proches disparaître – et pas n'importe lequel, en l'occurrence son propre enfant – c'est à une autre peur universelle que Balagueró s'attaque dans **Darkness** : la peur du noir. Les ténèbres du film n'étant pas ici une simple abstraction, mais une entité concrète, belle et bien vivante ; c'est au directeur de la photographie Xavi Giménez que revient la lourde tache de rendre palpable ce qui, a priori, ne l'est pas. Si l'on vous dit que l'image de **La Secte sans nom** et de **Intacto** sont le travail de Giménez, vous pouvez déjà imaginer quelque peu à quoi **Darkness** peut ressembler. L'air de rien, Giménez s'impose tranquillement comme l'un des plus talentueux chefs op' espagnols actuels.
Rajoutez à tous ces composants une musique enflant soudainement selon les situations, et vous aurez la formule complète de la peur selon Balagueró.
Si le travail de Balagueró reste vraiment typé et unique, il n'est pas sans faire certains clins d'œil à d'autres films du genre. Ainsi, le portrait montrant trois vieilles femmes aux yeux cachés par de grosses lunettes noires, n'est-il pas une référence aux Trois mères de Dario Argento ? Seule note noire du film : pourquoi l'avoir entièrement tourné en anglais alors que l'espagnol sonne tellement plus doux à nos oreilles ? Impératifs commerciaux, quand vous nous tenez…

Julien SÉVÉON

USA/ESPAGNE. 2002. RÉAL. : JAUME BALAGUERÓ. SCÉN. : JAUME BALAGUERÓ ET FERNANDO DE FELIPE. DIR.PHOT. : XAVI GIMÉNEZ. MUS. : CARLES CASES. PROD. : CARLOS FERNÁNDEZ POUR FILMAX ET DIMENSION FILMS. INT. : ANNA PAQUIN, LENA OLIN, IAIN GLEN, GIANCARLO GIANNINI, FELE MARTÍNEZ, STEPHAN ENQUIST, FERMÍ REIXACH… DIST. : WILD SIDE FILMS. DURÉE : 1H42. SORTIE : 18 JUIN 2003.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Carlos (Fele Martinez), le petit ami et confident de Regina, va enquêter avec elle sur les événements étranges qui perturbent sa famille.

Quel objet étrange cette petite fille peut-elle bien tendre à Paul ? Mystère…

Souffrant d'une maladie au cerveau le rendant sujet à de violentes crises, Mark (Iain Glen), le père de famille, va peu à peu se retourner contre les siens.

Plus ou moins délaissé par sa propre famille, surtout par sa sœur, le jeune Paul (Stephan Enquist) est également harcelé par une force qui se terre dans les ténèbres de sa chambre.

INTERVIEW JAUME BALAGUERÓ
SANG CHAUD ET IDÉES NOIRES

ÂGÉ D'À PEINE 35 ANS, JAUME BALAGUERÓ FAIT PARTIE DE LA JEUNE GARDE QUI EST EN TRAIN DE CHANGER LA FACE DU CINÉMA IBÉRIQUE. AYANT DÉBUTÉ DANS LE JOURNALISME, IL SE FAIT ASSEZ VITE REMARQUER PAR SES COURTS-MÉTRAGES ET SURTOUT PAR SON PREMIER LONG, L'EXCELLENT LA SECTE SANS NOM. DARKNESS MARQUE UN PAS DE PLUS DANS LA BONNE DIRECTION...

La Secte sans nom était plutôt un thriller alors que Darkness est un film fantastique.
Oui, il y a des éléments surnaturels dans **Darkness** mais je trouve que les deux films parlent de quelque chose de très humain. **La Secte sans nom** parle de l'amour que porte une mère à sa fille tandis que **Darkness** s'intéresse aux relations familiales. Dans les deux cas, le mal provient de l'intérieur.

Dans La Secte sans nom, le Mal est quand même représenté par le père, par le nazisme.
Dans **Darkness**, il apparaît de manière beaucoup plus intangible, plus symbolique. J'aime l'idée que l'on ne sache pas d'où provient le mal. **Darkness** est un film plus commercial que **La Secte sans nom**, mais en même temps, c'est un film plus métaphorique. Les personnages doivent se confronter à quelque chose qu'ils ne voient pas. Finalement, les deux enfants ne peuvent pas échapper à quelque chose qu'on porte en soi.

Vous pariez d'un film commercial mais finalement le film est assez sombre. Il y a une tentative de revenir aux films fantastiques et d'horreur des années 70 ?
La Secte sans nom est un film plus froid, plus distant. **Darkness** entretient une relation plus directe avec le spectateur. Il y a plus d'action, plus d'horreur. Mais je trouve que **Darkness** est un film très sombre. Pour moi, c'est un film assez intimiste.

Darkness est votre deuxième film. Il a coûté 12 millions de dollars avec Dimension et Miramax derrière vous.
Oui. Miramax voulait seulement que le film soit tourné en anglais avec des acteurs anglo-saxons.

Le cinéma fantastique espagnol rencontre pas mal de succès en ce moment. Miramax et Filmax veulent-t-ils faire de vous un réalisateur international ?
Darkness a été un grand succès en Espagne mais le film étant en anglais, Miramax essaie de l'exporter. Cela dit, ce n'est pas une obsession pour moi, tant que je peux réaliser les films que j'ai envie de faire.

Dans quelle veine inscririez-vous votre film ?
Darkness est un film très personnel sur le mal et sur la peur. C'est aussi un hommage à **Shining**, à **La Maison du Diable**. On a travaillé sur les lieux du mal, comme dans ces films. Le cinéma d'horreur revient à quelque chose de plus sérieux, plus conceptuel. Des films comme **Sixième sens**, **Les Autres** reviennent à ce cinéma des années 70, et je pense que c'est une très bonne chose.

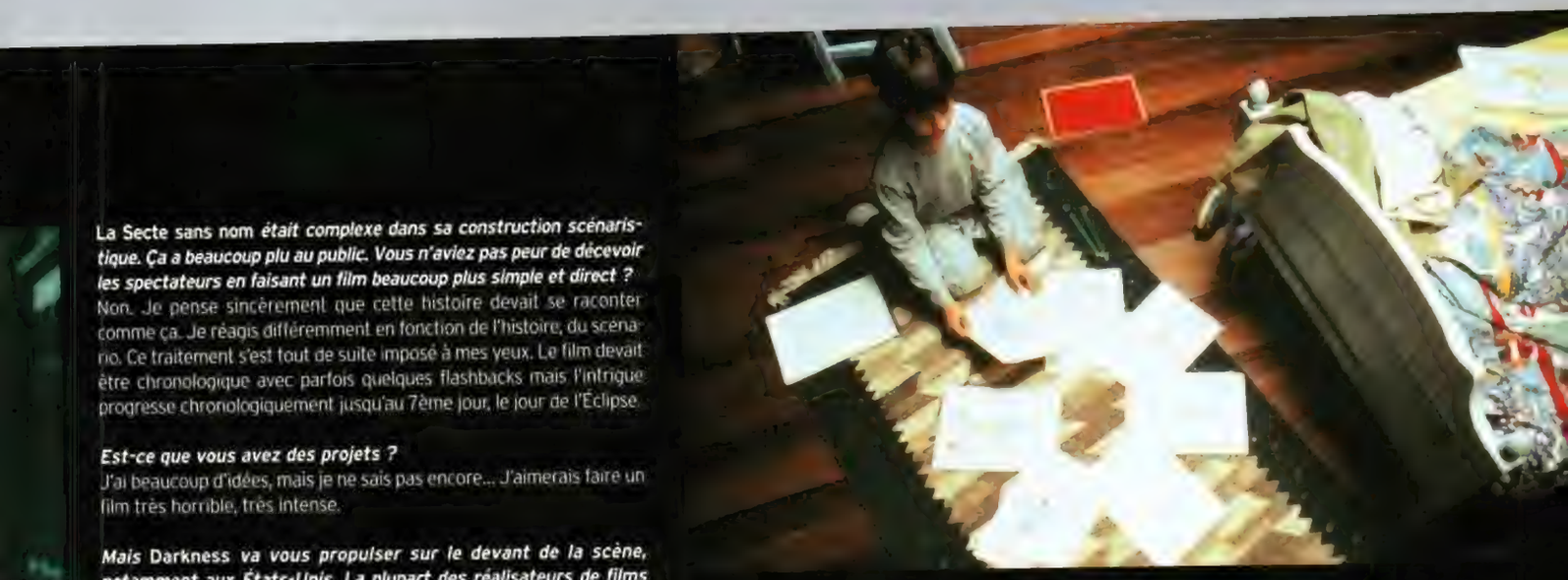
Les fins de vos films sont particulièrement pessimistes.
Je suis quelqu'un d'assez pessimiste, c'est vrai. Mais tout dépend de l'histoire que vous voulez raconter en fait. Et puis, je crois que le public en a assez des happy endings complètement artificiels.

Vous utilisez le montage parallèle dans Darkness avec plus de succès que dans La Secte sans nom.
Comme tout réalisateur, je suis particulièrement critique vis-à-vis de mes films. J'essaie de progresser dans ma narration.

Dans Les Dents de la mer de Spielberg, le requin est l'ennemi. Dans votre film c'est l'obscurité. Comment est-ce que vous avez géré ça au niveau de la mise en scène ?
Ça a été très compliqué. Ça nous a posé bien sûr de gros problèmes au niveau de la photographie. La robe, les papiers peints, la décoration... Tout est conçu pour jouer en faveur de l'obscurité. On voulait faire en sorte que les Ténèbres s'animent, apparaissent comme une entité vivante. On voulait que les Ténèbres puissent tomber d'un coup sur les personnages, d'une manière très réaliste. J'ai préféré faire quelque chose de plus modéré parce que je n'aime pas trop l'utilisation à outrance des effets spéciaux. Le film ne devait pas sombrer dans une esthétique trop cartoon, genre l'obscurité arrive par « brouillard digital ». En tout et pour tout, nous avons utilisé un effet spécial numérique, mais d'une manière très discrète.

Vous avez réfléchi à la mise à mort des personnages en utilisant l'obscurité. Y-a-t-il certaines scènes que vous auriez aimé faire ?
Oui, une ou deux. On a pensé à un certain nombre de scènes. Par exemple, je voulais que la fille fasse couler un bain, et que « la Ténèbre » se mette à sortir du trou de la baignoire et rende soudainement l'eau complètement noire. Je voulais que l'eau se mette soudainement à sortir, se propage dans les couloirs et monte après sa jambe... Sinon, il y a une scène que je trouve vraiment terrifiante, que l'on a coupée au montage pour des raisons de rythme mais qui sera présente sur le DVD.

Justement, on a l'impression que Anna Paquin a un rapport assez organique avec l'eau dans le film. Pendant tout le film, on la retrouve dans la piscine ou dans la salle de bains.
Je ne sais pas pourquoi, mais il était très important pour moi de mettre de l'eau dans mon film. Je voulais que la femme entretienne un rapport avec l'eau. Je savais que c'était intéressant pour le personnage. Je crois que je suis un peu impulsif parfois. En fait, votre question me fait réfléchir sur la signification de l'eau dans le film... Peut-être la pureté mais aussi la tristesse... C'est très compliqué pour moi.



La Secte sans nom était complexe dans sa construction scénaristique. Ça a beaucoup plu au public. Vous n'aviez pas peur de décevoir les spectateurs en faisant un film beaucoup plus simple et direct ?
Non. Je pense sincèrement que cette histoire devait se raconter comme ça. Je réagis différemment en fonction de l'histoire, du scénario. Ce traitement s'est tout de suite imposé à mes yeux. Le film devait être chronologique avec parfois quelques flashbacks mais l'intrigue progresse chronologiquement jusqu'au 7ème jour, le jour de l'Éclipse.

Est-ce que vous avez des projets ?
J'ai beaucoup d'idées, mais je ne sais pas encore... J'aimerais faire un film très horrible, très intense.

Mais* Darkness *va vous propulser sur le devant de la scène, notamment aux États-Unis. La plupart des réalisateurs de films fantastiques se voient proposer une franchise quand ils commencent à être reconnus. Est-ce que vous aimeriez apporter votre touche sur un matériau déjà connu ?
Ça dépend. Je préférerais tourner **Alien 5** qu'un énième **Halloween**.

Oui mais à l'origine,* Halloween *est un aussi grand film que* Alien. *C'est après que les choses se sont dégradées pour* Halloween. *Au fil du temps, c'est devenu mauvais.
Bien sûr. Comme **Hellraiser** ! **Hellraiser** est devenu une des pires franchises qui soit alors que c'était très intéressant au début. J'aimerais vraiment faire un grand film **Hellraiser** car c'est une histoire vraiment passionnante. En fait, on m'a proposé de faire des choses aux États-Unis mais je ne ressentais pas d'affinités avec ces projets. Mais pour l'instant, Je suis à Filmax, Brian Yuzna est un grand ami.

Le cinéma espagnol est en pleine effervescence. Qu'est-ce que vous pensez du travail des autres réalisateurs ?
J'aime beaucoup les films de Alex De La Iglesia, j'ai adoré le film de Amenábar, **Les Autres**. Pour moi c'est un chef-d'œuvre.

Sur le plateau, est-ce que vous êtes très organisé ?
Oui. Je travaille toujours avec un assistant réalisateur très organisé, très performant. Mais je trouve que c'est très intéressant d'improviser pendant le tournage parce c'est un moment très intense. Beaucoup d'idées peuvent venir à vous.

Concernant votre expérience sur* Darkness. *Le fait de tourner en scope avec plus d'argent et un autre système... Vous avez eu quelle impression sur ce tournage ?
Apparemment c'est différent, c'est moins libre. Mais finalement, c'est un peu la même chose. Parce que j'ai eu la chance de travailler avec les mêmes personnes passionnées que sur **La Secte sans nom**. J'ai été chanceux de conserver cette équipe.

Est-ce que vous avez eu autant de liberté que sur* La Secte sans nom *?
Oui, j'ai eu autant de liberté, même si j'ai eu très peur, parce que des gens de Miramax avec des lunettes noires venaient nous voir sur le tournage (rires). Mais finalement ça s'est bien passé.

Miramax est connu pour couper les films et parfois mal les distribuer. Est-ce que vous savez où ça en est pour* Darkness *?
Ils ne peuvent pas couper le film, ils doivent me demander. Ce que je pourrais faire s'ils me donnaient une raison valable. Au début, j'ai eu vraiment peur car Guillermo Del Toro, qui est un grand ami à moi, m'avait expliqué les problèmes qu'il avait eu avec **Mimic**. Mais là, c'était différent parce que **Mimic** avait été directement produit par Miramax. Finalement, ça s'est bien passé.

C'est vous qui avez choisi le casting ?
Oui, j'ai choisi mon casting parmi les listes d'acteurs qu'ils m'ont envoyées. Mais je trouve ça normal, ça ne m'a pas dérangé.

Comment avez-vous choisi vos acteurs ?
J'avais choisi Anna Paquin à cause de **La Leçon de piano** et de **X-Men**... Je l'aime bien, cette fille. J'ai toujours aimé Lena Olin. Sinon, l'enfant a été choisi par casting. On a fait beaucoup de castings pour le trouver. Il est espagnol et parle très bien anglais.

Le rôle de Lena Olin est intéressant. Vous utilisez toute la famille de manière directe. Mais la mère ne croit pas du tout à ce qui arrive. On dirait qu'elle est là pour réguler le Fantastique.
Absolument. Pour moi, c'est une famille qui n'arrive pas à communiquer. Ils ont des problèmes suite à la maladie du père. Ils ont changé de pays et ils s'installent dans une maison. La mère veut à tout prix oublier le passé, faire en sorte que tout soit bien et magnifique. Elle va pousser cette illusion du bonheur jusqu'à la folie. Pour moi c'était très intéressant car il y a beaucoup de femmes, de mères de famille qui vivent avec cette obsession du bonheur à tout prix et qui refusent de voir les choses.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et mis en forme par David DOUKHAN

Ci-dessus :
Seul dans sa chambre, Paul assemble ses inquiétants dessins comme s'il était habité par une force extérieure.
Des dessins identiques qui représentent des enfants à la tête coupée !

Ci-contre :
Effrayée par l'hystérie croissante de Mark, son époux, Maria tente de protéger son fils Paul.

Page ci-contre, de gauche à droite :
Regina confesse ses petits ennuis à son grand-père paternel Albert (Giancarlo Giannini), un éminent médecin.

Villalobos (Fermi Rexach), un inquiétant personnage qui épie régulièrement Regina depuis la route qui borde leur demeure.

Six enfants s'agitent dans un des couloirs de l'immense demeure, plongée dans l'obscurité. Une des scènes choc de Darkness !

Une maison dans les bois, des filles apeurées, un tueur complètement chtarbé et des explosions de gore en veux-tu, en voilà. Oui, nous sommes bien dans un film français ! En l'occurrence, HAUTE TENSION, le deuxième opus d'Alexandre Aja, qui, après Furia, nous prouve que barbaque éclatée et province française peuvent faire bon ménage.

GORE À CORPS

HAUTE TENSION D'ALEXANDRE AJA

Il aura fallu attendre exactement 40 ans pour que le cinéma français se dote d'un film comparable au **Blood Feast** de Herschell Gordon Lewis et David F. Friedman (juin 1963), œuvre aujourd'hui considérée comme le premier long-métrage gore de l'histoire du septième art (même si **Les Incendiaires** de Méliès, en 1906, aurait pu obtenir le titre). À l'instar de son illustre aîné, **Haute tension** n'est pas un précurseur (voir **Baby Blood**, en 1989, avec Alain Chabat), mais la première bobine produite dans l'hexagone, utilisant vraiment le gore pour résoudre des problèmes posés par le script en matière de mise en scène.

Alex (Maïwenn), une étudiante de vingt ans, révise avec sa meilleure amie, Marie (Cécile de France), ses examens dans la ferme isolée de ses parents. En l'espace d'une nuit, un tueur (Philippe Nahon) assassine à tour de rôle les membres de la famille. Marie s'engage alors dans une effroyable course poursuite pour sauver Alex, qui a été violée et enlevée par le psychopathe…

Le gore est un puissant effet de mise en images, auquel un Brian de Palma, par exemple, doit la plupart de ses succès. Il remet en cause et enrichit la syntaxe cinématographique sur laquelle repose les films d'horreur (ellipse, hors champ), en étant le lieu de toutes les exhibitions. Pour cette raison, le gore est souvent comparé à de la pornographie, et il est difficile de produire un «bon» (au sens académique du terme) gore, car la moindre scorie y devient rapidement une grosse tache. Alexandre Aja réalise pourtant cet exploit en se servant des règles du genre pour donner du sens à son film et instaurer sur dans son métrage un climat de suspense permanent.

Le gore est également le royaume du faux et de l'illusion. Aja a donc logiquement mis ces deux artifices au cœur de son dispositif de mise en scène. Cependant, faux et illusion sont plus dans **Haute tension** des motifs psychologiques que des trucages (ketchup and co). En jouant sur les gros plans et les plans d'ensemble afin d'éviter toute abstraction, le cinéma gore a tendance à déshumaniser, à instrumentaliser ses personnages-marionnettes. En cherchant à filmer ce qui d'ordinaire doit être caché (la mort, la jouissance et la folie), Aja, lui, aidé il est vrai par un casting extraordinaire, dresse des portraits convaincants de ses protagonistes. Il en profite pour faire monter la tension en jouant à fond sur l'identification du public avec Marie. Ni «wonder woman» ni victime, cette dernière est exhibée comme un petit animal traqué. Terrifiée, elle lutte pendant deux bobines pour sa survie avec des armes dérisoires contre un boucher sanguinaire. Cette partie du film, la meilleure, excite l'adrénaline avec une remarquable intensité.

Dans **Haute tension**, le gore n'est donc pas une fin en soi, mais un procédé employé pour reproduire graphiquement, avec dix fois plus de puissance, la violence des chocs narratifs proposés par le scénario. Aja comble ainsi une pulsion primordiale du septième art : celle consistant à en donner le maximum à voir et ayant pour finalité d'exacerber les émotions. Le réalisateur ne cherche donc pas à écœurer, mais à choquer, en agissant sur l'esprit du public par tous les moyens mis à sa disposition par le grand écran. Il réalise ainsi un vrai film de cinéma, ce qui aujourd'hui n'est plus si fréquent.

Évidemment, sexe et horreur sont associés dans le film, mais en dépit de ce poncif, Aja réussit à représenter des comportements et des situations inédites. Déjà, l'obsession de la pénétration (par une arme ou un phallus) est d'emblée contrariée par des promesses d'amours lesbiennes. C'est donc un point de vue féminin sur le plaisir et la mort que privilégie le cinéaste. Dans un film d'horreur violent, cette ambiguïté contribue à créer un univers irréel, schizophrène. Logiquement, cette névrose contamine rapidement le personnage principal qui, en quête d'amour et de reconnaissance, cède finalement à la tentation de l'érotisme pervers et morbide. Les thématiques du dédoublement et du voyeurisme, jusque là sous-jacentes, prennent alors toute leur signification dans un climax plein d'impact, que deux petites incohérences ne détournent pas de ses objectifs.

Dans **Haute tension**, Alexandre Aja traduit sous forme graphique le tourbillon des passions incontrôlables, viles, inavouables. Ce faisant, il n'est pas seulement pertinent, il traite de sujets complexes (mépris de soi/désir de puissance…) de manière intelligible, et prouve qu'une illustration, une image, peut contenir autant de sens qu'une démonstration. Dans la lignée de Jackson, De Palma et Raimi… Pourvu que ça dure!

Bertrand ROUGIER

FRANCE. 2003. RÉAL.: ALEXANDRE AJA. SCÉN.: ALEXANDRE AJA ET GRÉGORY LEVASSEUR. DIR. PHOT.: MAXIME ALEXANDRE. MUS.: FRANÇOIS EUDES. PROD.: ALEXANDRE ARCADY ET ROBERT BENMUSSA POUR ALEXANDRE FILMS ET EUROPACORP. INT.: CÉCILE DE FRANCE, MAÏWENN, PHILIPPE NAHON, FRANCK KHALFOUN, ANDREI FINTI, OANA PELLEA, MARCO CLAUDIU PASCU… DUR.: 1H25. DIST.: EUROPA DISTRIBUTION. SORTIE LE 18 JUIN 2003.

Marie (Cécile de France), un personnage de femme forte, proche de Ripley dans **Alien** ou de Sarah Connor dans **Terminator 2**. Méfiez-vous de l'eau qui dort !

INTERVIEW ALEXANDRE AJA ET GRÉGORY LEVASSEUR
EN GORE ET EN GORE

A TOUT JUSTE 25 ANS, ALEXANDRE AJA ET SON FIDÈLE COLLABORATEUR GRÉGORY LEVASSEUR SIGNENT AVEC **HAUTE TENSION** LEUR SECOND LONG-MÉTRAGE, TROIS ANS APRÈS **FURIA**. CES DEUX AMIS D'ENFANCE QUI SE SONT RENCONTRÉS AU LYCÉE EN LISANT MAD MOVIES AVAIENT FAIT LEURS DÉBUTS EN 1997, AU TRAVERS DU COURT-MÉTRAGE **OVER THE RAINBOW**, PRÉSENTÉ EN SÉLECTION OFFICIELLE AU FESTIVAL DE CANNES. ILS REVIENNENT AUJOURD'HUI À LEURS PREMIERS AMOURS AVEC CE SURVIVAL AUTHENTIQUEMENT... MAD !

Qu'est-ce que vous avez fait entre votre premier long-métrage,* Furia, *et* Haute tension *?

Alexandre Aja : En l'espace de trois ans, on a écrit quatre scénarii assez ambitieux et assez chers. Mais comme **Furia** n'avait pas vraiment marché, on a eu du mal à trouver un quelconque financement. Dans le même temps, on a également pris en charge tout le tournage de deuxième équipe de **Entre chiens et loups**, dirigé toutes les scènes d'action. En ce qui concerne **Haute tension**, notre but était d'explorer un genre qu'on aime beaucoup, à savoir le survival. On souhaitait réaliser une sorte de huis clos nocturne avec très peu de lieux, de manière à ce que le projet soit financièrement viable.

Haute tension est produit par EuropaCorp. Quelle est leur implication exactement ?

A.A. : Luc Besson a lu le scénario et nous a aussitôt rappelé. Après qu'on se soit mis d'accord, tout est allé très vite. Il nous a vraiment laissé une liberté totale sur tous les aspects du film. Si c'était à refaire, je n'hésiterais pas une seule seconde. Si on a réussi à faire **Haute tension**, c'est parce qu'Europa a produit **Taxi 3** auparavant. Luc Besson est conscient que c'est avec cet argent qu'il peut produire des films plus modestes et différents tels que **Haute tension**, ou encore **Les Côtelettes**.

Haute tension *a été réalisé pour un tout petit budget sur une période de six semaines, ce qui est très court. Comment avez-vous fait ?*

A.A. : Ça n'a franchement pas été facile. On a tourné à raison de 14 heures par jour, 6 fois par semaine ! En gros, tout ce qui a été écrit est à l'image. C'est un peu la règle quand on fait un film en six semaines. On n'a pas le temps de tourner des scènes qui ne seront pas montées ensuite. En fait, il faut tout simplement s'armer d'un planning très serré, être parfaitement organisé.

Grégory Levasseur : On a quand même eu droit à 6 semaines de préparation avant de commencer à tourner, ce qui n'est pas négligeable et peut apparaître comme du luxe lorsqu'on a exactement le même temps pour les prises de vue !

A.A. : Heureusement pour nous, on a pu tourner les scènes d'extérieurs dans un ordre chronologique, ce qui a permis aux comédiens de mieux appréhender leur rôle, l'évolution de leur personnage. Les conditions très difficiles du tournage ont joué un grand rôle sur les comédiennes notamment. Le froid extrême, l'humidité ! Ça aide à être mal à l'aise.

Est-ce que vous avez consulté un psychologue pour vous documenter, avant d'écrire le scénario de* Haute tension *?

A.A. : Non, on a seulement demandé quelques conseils à un légiste. Encore une fois, on voulait avant tout faire un survival basique tout en faisant en sorte qu'on puisse avoir une lecture fantasmagorique du film, que la construction de fantasmes le plonge dans le fantastique. Autre chose que j'aime au cinéma, c'est qu'il y ait une certaine interactivité entre le spectateur et nous, du style : *« Et vous, qu'est-*

ce que vous feriez dans une situation comme celle-ci ? ». On retrouve ça dans **Haute tension**. C'est un film extrêmement dur et violent, mais la violence est là pour illustrer le propos. C'est un film qui a pour seul objectif de faire peur, très très peur.

Le traitement que vous apportez à la campagne dans* Haute tension *rappelle le Texas selon Tobe Hooper dans* Massacre à la tronçonneuse. *On a vraiment l'impression d'être plongé en plein cœur d'un fait divers sordide...

A.A. : C'était précisément l'idée. Pour nous, **Haute tension** équivaut à un tour de montagne russe dans un fait divers. On voulait faire un film expérimental dans le sens premier du terme, c'est-à-dire pour le spectateur. Pendant 1h30, vous allez suivre en temps réel une fille qui va vivre un cauchemar inimaginable.

Après nous avoir présenté le tueur, la terrible menace qu'il représente, le film épouse le point de vue de l'héroïne, mais aussi et surtout son point d'écoute. On sent qu'il y a un travail énorme sur le mixage sonore !

A.A. : On voulait avant tout représenter le tueur au travers du bruit de ses chaussures, de sa respiration un peu asthmatique, pour faire en sorte que sa victime et le spectateur n'oublient jamais sa présence. Sur ce film, les effets sonores ont donc en effet une importance capitale. On s'est longuement concerté pour qu'Emmanuel Augeard, le responsable du montage son, et François Eudes, le compositeur, aillent dans la même direction sonore. Pour être très honnête, on a nous-mêmes du mal à faire la différence entre la musique et le montage son. Il y a une véritable osmose. Il faut dire que le film ne se prête pas vraiment à un orchestre philharmonique ! On voulait plus volontiers qu'on ressente la musique physiquement, avec des fréquences aiguës ou des basses qui vous titillent les tympans ou font carrément trembler les sièges.

Après un très beau plan d'ouverture sur Cécile de France, vous nous plongez directement au cœur de l'action avec cette course-poursuite hystérique en pleine forêt, filmée caméra à l'épaule. Ça commence très fort !

A.A. : L'histoire devait être extrêmement linéaire et simple pour pouvoir faire un film de terreur qui ressemble à tous ceux qu'on a adoré, qui ont forgé notre cinéphilie. Au niveau de la mise en scène, on souhaitait dès le départ un parti pris très simple : que la stabilité de la prise de vue dépende de la peur de ce qu'on filme. Quand Cécile de France a très peur, on la filme caméra à l'épaule, tandis que pour signifier la certitude, l'aisance du tueur, on utilise beaucoup de plans de grue, des travellings très fluides. C'est quelque chose qu'on peut facilement ressentir dans le film. Ensuite, lorsque le film se matérialise, qu'une scène fonctionne et fait peur, c'est génial. À certains moments, derrière le combo, on se disait que telle ou telle scène allait vraiment faire peur. C'est une sensation très gratifiante lorsqu'on tourne un film de la trempe de **Haute tension**.

« Haute tension est un survival, un film qui a pour seul objectif de faire peur, très très peur. »

Vous limitez les dialogues au strict minimum dans* Haute tension *?

A.A. : C'était un point d'honneur qu'on s'était fixé avant d'entamer l'écriture : on a toujours voulu limiter les dialogues. Ils ne sont là que pour l'exposition. Les quelques dialogues de la première bobine sont là uniquement pour installer un climat, une ambiance. Personnellement, je n'aime pas les dialogues qui sous-titrent ce qu'on voit à l'image.

G.L. : Les dialogues devaient sonner vrai. C'est beaucoup plus simple d'y parvenir lorsqu'il y en a très peu.

Page ci-contre : Poursuivie par un tueur impitoyable, Alex (Maïwenn) croit trouver refuge dans une voiture qui passait par là. Mais son conducteur ne va pas tarder à finir découpé en menus morceaux !

Ci-dessus, de haut en bas : Quand un simple week-end de révisions se transforme en fait divers sordide pour deux étudiantes et leur famille !

Dans un dernier sursaut d'espoir, Marie tente d'apitoyer son bourreau.

A.A. : Pour moi, le cinéma, c'est faire comprendre avec des images ce qu'on pourrait faire passer rien qu'avec des dialogues. En se concentrant sur les réactions des personnages, leurs regards, on a réussi à se passer des répliques parfois insupportables qu'on peut entendre dans certains films de genre. Les dialogues devaient sembler les plus naturels possibles pour que l'horreur qui survient ensuite frappe le quotidien de plein fouet. Par exemple, en ce qui concerne la discussion entre Cécile et Maïwenn dans la voiture, au début du film, je pense qu'on est vraiment arrivé à retranscrire le quotidien de ces deux nanas, un peu comme si on avait placé un magnétophone entre elles.

D'ailleurs, c'est très amusant que votre scénario se concentre, parfois de manière très intime, sur deux filles. Ça n'a pas été trop dur à écrire pour deux garçons ?

G.L. : C'est notre côté James Cameron (rires).

A.A. : Déjà sur **Furia**, on avait particulièrement aimé travailler sur le personnage féminin joué par Marion Cotillard. Et si vous faites bien attention, dans la plupart des survivals, il s'agit plutôt d'héroïnes que de héros, à part pour **Délivrance**. Je pense notamment à Sigourney Weaver dans **Alien**, qui était notre principale référence, ou encore à Jodie Foster dans **Le Silence des agneaux**. On a d'ailleurs réussi à convaincre Cécile de France en seulement deux heures, le temps qu'elle lise le scénario en fait. Ensuite, tout est allé très vite.

N'avez-vous jamais eu peur d'aller trop loin ?

A.A. : Au début on avait un peu peur. C'est d'ailleurs une des premières questions qu'on a posé à Luc Besson. Et, alors que tous les distributeurs nous auraient certainement demandé de nous calmer, Luc nous a répondu : *« Il s'agit d'un film de terreur, il faut donc aller jusqu'au bout. »*. C'était open bar niveau gore. Comme on nous a fait confiance à 100 %, **Haute tension** est un film sans concessions.

Tout comme* Maléfique *récemment,* Haute tension *ne se moque jamais de lui-même, ne sombre pas gratuitement dans la parodie...

G.L. : Heureusement non. Il fallait éviter de tomber dans le grotesque à tout prix.

A.A. : Quand on réalise **Massacre à la tronçonneuse**, **Duel**, **Délivrance** ou **Predator**, on fait de la série B, quel que soit le budget du film. Mais on le tourne comme s'il s'agissait du chef-d'œuvre ultime. Le terme série B ne sous-entend pas qu'on se fout de tous les aspects artistiques et techniques d'un film. En France, en ce moment, série B rime malheureusement un peu trop souvent avec « faisons n'importe quoi ». C'est le genre de discours qu'on entend actuellement et ça n'a aucun sens. Ce n'est pas parce qu'on tourne une série B qu'on doit prendre les acteurs, la réalisation ou bien encore la photo ou le montage par-dessus la jambe.

G.L. : En gros, on ne peut pas faire peur avec des personnages qui sortent des punchlines toutes les deux minutes. On doit assumer le traitement du film. Il faut que ça soit sérieux. Sinon tu fais une vraie comédie gore, comme **Brain Dead**.

A.A. : Voilà. Tu fais comme Peter Jackson : un gros chef-d'œuvre dans lequel t'es mort de rire du début à la fin. Il faut choisir. Je pense que l'humour peut avoir sa place dans un film d'horreur résolument sérieux, mais dans ce cas-là, il ne doit provenir ni du scénario ni du metteur en scène. Mais plutôt des personnages, des méchants, des situations.

***Pour superviser les différents effets spéciaux du film, vous êtes allés débaucher le maquilleur de Lucio Fulci, Giannetto De Rossi, qui s'est illustré sur* L'Enfer des zombies, L'Au-delà *et* La Maison près du cimetière...**

A.A. : C'est un bonheur de travailler avec lui. Il a accepté le système D sans broncher et nous a fourni un boulot formidable. Il s'est investi à chaque séquence, et connaissait parfaitement le scénario. En plus, Giannetto n'a pas fait que du gore dans sa vie, il a aussi travaillé avec des metteurs en scène tels que Fellini ou Bertolucci. C'est vraiment quelqu'un de polyvalent, qui peut faire passer une palette d'émotions rien qu'avec le maquillage. Par exemple, selon chaque séquence, il avait un maquillage pour montrer comment la peur, le

« Avec **Haute tension**, on n'est pas dans la logique de **Scream**, où on trouve ça cool de tuer ses copains. »

Ci-contre : Complètement terrorisée et déjà bien amochée, Marie va devoir trouver le courage et la force de se confronter au tueur sadique qui la traque sans relâche.

désespoir affectaient le visage de Maïwenn ou de Cécile. Dès le départ, les producteurs voulaient qu'on utilise des effets spéciaux à l'ancienne. Nous, on était aux anges !

Comment avez-vous réussi à donner une apparence aussi ignoble à Philippe Nahon ? Après les films de Gaspar Noé, on aurait pu penser que c'était tout simplement impossible !

G.L. : Il fallait lui donner une image repoussante, ce qui passe par beaucoup de choses : les mains complètement sales, sa blouse dégueulasse, les cheveux très gras, presque dégoulinants...

A.A. : On voulait que le tueur ait une identité française, un peu comme le côté ogre de Emile Louis. Très puissant, presque impossible à stopper. D'ailleurs, on a eu du mal à convaincre Philippe Nahon, parce qu'il en avait marre de jouer les psychopathes. Pourtant, son personnage dans **Haute tension** diffère complètement du boucher qu'il interprétait dans **Seul contre tous**. C'est plus une ombre, une respiration, une silhouette, un visage en contre jour... Dans **Seul contre tous**, il est filmé en gros plan, on entend ce qu'il pense alors que là, on ne sait pas du tout ce qu'il va faire, on ne sait jamais ce qu'il pense justement. Je trouve que sa présence hante l'écran.

C'est en effet ce qui fait vraiment peur chez ce personnage. On ne connaît rien sur ses motivations, si ce n'est qu'il a une envie irrépressible de tuer. D'ailleurs,* Haute tension *est parfois assez sadique !

A.A. : Oui c'est vrai, mais on se place toujours du côté des victimes. On voit le film par les yeux de la victime en fait. C'est ce que vit le personnage, qui est vicieux et sadique, pas nous. On n'est jamais dans la séduction de la violence, mais carrément dans la répulsion. Ce n'est pas un tueur séduisant. On n'était pas du tout dans la logique de **Scream**, où on trouve ça cool de tuer ses copains. À aucun moment, on ne veut être du côté du tueur.

Est-ce difficile de trouver des acteurs qui sont prêts à faire des films de genre en France ?

A.A. : En ce qui concerne les actrices, on s'est rendu compte en faisant le casting, que bon nombre d'entre elles avaient du mal à exprimer la peur. Cécile et Maïwenn se sont beaucoup exposées. C'est un mal nécessaire dans ce genre de films. Elles ont énormément donné d'elles-mêmes sur le tournage. Il y a beaucoup de choses qui passent sur le visage de Cécile par exemple. Ce n'était pas évident de trouver ça chez une actrice. On a fait des répétitions, on a travaillé sur les expressions avec un coach. Elle s'est entraînée pendant trois mois pour être mieux préparée physiquement. Au début, son personnage apparaît plus fragile, mais dès qu'elle sera confrontée à l'horreur, elle va faire preuve de beaucoup plus de force de caractère que son amie jouée par Maïwenn, qui va quant à elle, redevenir une petite fille terrorisée. Avec Cécile, à un moment donné, il n'y avait pratiquement plus de dialogue. Je lui montrais ce que je souhaitais et elle le répétait. Mais en mieux, car c'est une actrice (rires).

Vous avez des projets dans l'immédiat ?

A.A. : On travaille actuellement sur **Banlieue 13**, un film d'anticipation sur la banlieue, dans la veine du **Transporteur** ou du **Baiser mortel du Dragon**. Ça ressemble un peu au **À toute épreuve** de John Woo, à son cinéma avant qu'il ne parte travailler aux États-Unis. Luc Besson nous a confié son scénario, ce qui est une belle marque de confiance. Pour nous, c'est avant tout une autre expérience, avec un autre type de budget.

Propos recueillis par Damien GRANGER
Transcription : David DOUKHAN

Ci-dessus, de haut en bas : Le visage tuméfié et un poteau entouré de barbelés à la main : Marie, une étudiante tranquille qui se transforme progressivement en femme d'action.

Rassurante, Marie tente de libérer son amie Alex, captive du tueur sadique qui a déjà décimé toute sa famille !

NUITS DE TERREUR
DE JONATHAN LIEBESMAN

Après Jaume Balagueró et son Darkness, les ténèbres sont de nouveau à l'honneur avec NUITS DE TERREUR, titre français pas très malin dissimulant le très attendu Darkness Falls. Et notre attente était justifiée. Nuits de terreur est tout simplement Le film d'horreur de l'été. Alors sortez de l'ombre, allumez vos torches et n'oubliez pas d'éviter son regard sinon... vous êtes morts !

À LA NUIT

Nuits de terreur est un premier film. Celui de Jonathan Liebesman, un jeune réalisateur tout juste âgé de 27 ans. Certes, faire un film à cet âge-là n'a plus rien d'exceptionnel aujourd'hui. Mais pour le cas de **Nuits de terreur**, il était primordial d'avoir à la barre quelqu'un pour qui les terreurs enfantines ne soient pas qu'un lointain souvenir afin que le projet ne ressemble pas au final, à un fiasco honteux comme **Le Peuple des ténèbres**. Là où le film de Robert Harmon (au sujet similaire) se perdait dans les dédales du n'importe quoi avec un script totalement hors sujet, **Nuits de terreur** affiche sa note d'intention dès les premières minutes et ne s'en éloignera plus jusqu'au générique final. Véritable cas d'école, cette scène d'introduction expose nerveusement tous les enjeux du film et ses principaux protagonistes : après s'être arraché violemment sa dernière dent de lait, le jeune Kyle attend sous ses draps que Matilda Dixon, plus connue sous le sobriquet de la Fée des dents, vienne le chercher. Kyle n'ignore pas que croiser son regard serait synonyme de mort immédiate mais la curiosité l'emporte, et ses yeux s'écarquillent d'horreur devant un spectre noir au visage dissimulé derrière un masque de porcelaine. Mais Kyle connaît le point faible de la Fée des dents : la lumière. Il lui échappe, le temps de voir mourir sa mère. Douze ans plus tard, Kyle (Chaney Kley) fuit toujours les ténèbres, se shoote pour ne pas dormir et sait que la revancharde Matilda Dixon guette dans l'ombre pour venir le chercher. Mais lorsque Kaittin (Emma Caufield), son amour d'enfance, fait appel à lui pour venir en aide à son petit frère atteint de délires psychotiques nocturnes, Kyle n'a plus le choix. Il doit retourner à Darkness Falls, sa ville natale, là où tout a commencé, là où tout finira...

TOMBÉE...

Cette histoire, classique sur le papier, Jonathan Liebesman la transcende à l'écran avec un traitement bannissant le côté « campy » propre à toute la nouvelle génération de films d'horreur, renouant ainsi avec ce qui se faisait de mieux dans le genre à la fin des années 70, Carpenter en tête. En effet, il est bien difficile de ne pas penser à Big John en regardant **Nuits de terreur**. Surtout, lorsque Liebesman nous dévoile la ville côtière de Darkness Falls dans un scope aérien follement classieux (**Fog**) et qu'il livre de jeunes adultes à peine sortis de l'enfance et affranchis de toute autorité parentale en pâture à un boogeyman increvable (**Halloween**) – symbole même de la perte de l'innocence et de la peur de grandir. Et même si son climax se devine aisément après une demi-heure de projection, **Nuits de terreur** ne laissera aucun répit au spectateur avant d'y arriver, enchaînant sans temps mort les scènes d'anthologie où, descendre un escalier à moitié éclairé devient un réel problème, et s'abriter dans un commissariat, un appel au carnage. Avec seulement 11 millions de dollars en poche, Liebesman signe un coup de maître (il aurait pu trouver sa place sans problème dans le dossier génération **Evil Dead** du numéro 152) et nous refourgue le meilleur film d'horreur vu dans une salle de cinéma depuis **Jeepers Creepers**. Rien que ça.

Alexandre BUSTILLO

DARKNESS FALLS. 2002. RÉAL. : JONATHAN LIEBESMAN. SCÉN.: JOHN FASANO ET JAMES VANDERBILT, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE JOHN HARRIS. DIR. PHOT.: DAN LAUSTEN. MUS.: BRIAN TYLER. PROD.: JOHN EGEMAN, JOHN FASANO, WILLIAM SHERAK, JASON SHUMAN, DISTANT CORNERS ET BLUE STAR PICTURES. INT.: CHANEY KLEY, EMMA CAULFIELD, LEE CORMIE, STEVE MOUZAKIS... DUR.: 1H26. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. SORTIE LE 11 JUIN 2003

Ci-dessus : Kaitlin Greene (Emma Caulfield) et son petit frère Michael (Lee Cormie) sont aux prises avec Matilda Dixon, alias la Tooth Fairy, dans le phare de la petite ville de Darkness Falls.

ENTRETIEN AVEC **JONATHAN LIEBESMAN** - RÉALISATEUR

BIENVENUE À HOLLYWOOD

TRÈS JEUNE, AVEC SEULEMENT UN COURT-MÉTRAGE À SON ACTIF, JONATHAN LIEBESMAN S'EST VU CATAPULTÉ RÉALISATEUR DU JOUR AU LENDEMAIN. UN BAPTÊME DU FEU QUI L'A MANIFESTEMENT BEAUCOUP IMPRESSIONNÉ.

Comment avez-vous été engagé sur* Nuits de terreur *?
J'ai d'abord suivi les cours d'une école de cinéma dans mon pays natal, l'Afrique du Sud. J'ai ensuite mis en scène un court-métrage d'une dizaine de minutes, **Genesis and Catastrophe**, basé sur une nouvelle de Roald Dahl. Après avoir réalisé ce court-métrage, je suis parti tenter ma chance aux États-Unis, en rêvant d'être sélectionné au Festival de Sundance. Mais j'ai été refusé, ce qui m'a complètement déprimé. J'étais alors convaincu que j'allais rentrer en Afrique du Sud bredouille, et que mes tentatives de réaliser un film n'aboutiraient jamais. Pendant que je me lamentais, mon court a circulé, et un agent s'est alors intéressé à moi. Il m'a permis de rencontrer plusieurs producteurs, certains venant de New Line, d'autres de Columbia. Ces derniers m'ont alors proposé de porter à l'écran ce script. C'était une occasion inespérée que je ne pouvais pas laisser passer.

C'est en effet assez inhabituel de décrocher un tel contrat avec seulement un court-métrage à son actif.
Oui, surtout que je n'ai que vingt-sept ans.

Qu'est-ce qui vous a plu dans ce scénario ?
J'ai d'abord été attiré par le genre. Parce que je pense qu'en tant que réalisateur débutant, on peut se permettre des choses avec les films d'horreur qui seraient vivement déconseillées ailleurs. En ce qui concerne le script à proprement parler, j'étais très attiré par l'idée de devoir jouer avec la lumière pour dépeindre le monstre, et j'aimais aussi cette relecture d'une icône enfantine. Je pense en effet que les meilleurs films d'horreur sont ceux qui revisitent une peur d'enfant : ils permettent alors de raviver une frayeur dont nous ne nous souvenons plus une fois adulte. Lorsque c'est réussi, c'est une sensation particulièrement troublante.

Alors pourquoi ne pas avoir choisi de rester pendant tout le film avec des enfants ?
Votre suggestion est loin d'être une mauvaise idée, et si ça n'avait tenu qu'à moi, tout **Nuits de terreur** aurait été interprété par des enfants. Mais lorsque je tournais, plusieurs drames impliquant des jeunes adolescents, comme la fusillade de Columbine, ont défrayé la chronique et je n'aurais jamais pu imposer cette option narrative au studio. De toute façon, il est très difficile de faire des films d'horreur avec des enfants, ça risque d'être trop violent, trop choquant...

Avez-vous pu modifier malgré tout le script pour mieux l'accommoder à votre vision des choses ?
Déjà, il faut être conscient d'une chose : le studio avait acheté ce script parce qu'il l'aimait. Ce n'était donc pas vraiment mon rôle de changer quoi que ce soit. Ma contribution au scénario s'est donc limitée à retrouver le ton des films d'horreur que j'aimais adolescent, comme **Alien** ou **L'Exorciste**. J'ai évacué les blagues et les punch lines. Je ne voulais pas d'un truc « campy » ni même rigolo. J'adore **Scream** par exemple, mais je n'ai pas envie de faire un film comme ça. Je préfère raconter une histoire réaliste, dans laquelle le spectateur peut facilement transposer sa propre existence. Bref, j'ai essayé d'aller aussi loin que le studio et les gens du marketing me le permettaient.

Ce qui explique le happy end...
Oui, c'est vrai... Disons aussi que je voulais emmener le public dans un véritable cauchemar, maintenir intacte leur attention, puis les soulager dans le final. Pour moi, **Nuits de terreur** s'apparente aux **Dents de la mer**. Je voulais que la Tooth Fairy soit comme le requin du film de Spielberg, qu'elle se terre dans les profondeurs des ténèbres. Et je voulais que la fin soit plus proche d'un film de James Cameron, comme **Aliens le retour**, où l'action semble ne jamais vouloir s'arrêter. Je voulais que les gens sortent épuisés de mon film.

Ci-contre :
Hanté par la Tooth Fairy depuis son plus jeune âge, Kyle Walsh (Chaney Kley) revient dans sa ville natale pour traquer la créature.

Ci-dessous :
Le jeune réalisateur Jonathan Liebesman dirige Lee Cormie et Emma Caulfield sur le tournage de Nuits de terreur.

« Je pense que les meilleurs

Aviez-vous d'autres influences en tête ?
Je suppose que chaque réalisateur débutant peut vous parler de son film et citer plan par plan les films qui l'ont influencé. Mais, franchement, ce n'est pas mon cas parce que je n'ai jamais vraiment su ce qu'était un film d'horreur pendant longtemps. C'est un peu embarrassant d'avouer cela, parce que je sais que les fans du genre n'apprécient pas trop les néophytes en la matière. Il faut dire que ce genre n'est pas trop répandu en Afrique du Sud, contrairement aux États-Unis. **Les Dents de la mer** ou **Alien** n'ont jamais été des films d'horreur pour moi. Il s'agissait d'un drame et d'un film de SF, point. **L'Exorciste**, pareil, je pensais que c'était un drame familial. Quand j'ai été engagé par la Columbia pour mettre en scène **Nuits de terreur**, j'ai donc décidé de regarder beaucoup de films d'horreur pour en saisir les règles. Il me semble en effet que le public de ces films connaît tout. Il faut donc parvenir à leur donner ce à quoi ils ne s'attendent pas, et éviter les poncifs auxquels ils sont habitués.

films d'horreur sont ceux qui revisitent une peur enfantine »

Que s'est-il passé avec le monstre ?
Lorsque je suis arrivé sur le film, le studio m'a accordé une rallonge budgétaire pour engager Stan Winston, et ainsi revoir le premier monstre qui avait été conçu. Le script avait changé entre le design du monstre et mon arrivée sur le projet, et nous ne voulions plus d'une créature aussi fantastique que la première. Nous voulions aussi qu'elle respecte certains aspects de la mythologie du film qui avaient été ajoutés depuis. J'imagine qu'il était alors déjà trop tard pour arrêter la production des jouets McFarlane Toys, qui se basaient sur le premier monstre conçu par Steve Wang (Stan Winston, dans l'entretien qui suit, et Steve Wang, page 60, nous donnerons une version sensiblement différente de cette « affaire ». Les producteurs déclarent, pour leur part, que la créature de Steve Wang n'était pas conçue comme un maquillage, mais comme un effet spécial numérique. - ndlr).

Était-ce difficile de travailler avec la créature ?
Pas vraiment, parce que lorsque vous collaborez avec des gens aussi talentueux que Stan Winston, votre travail s'en trouve facilité. Vous leur dites ce que vous désirez, et ils s'occupent du reste. C'est vraiment très simple. Une large partie de mon travail en tant que réalisateur, consiste d'ailleurs à m'entourer de personnes talentueuses dans chaque corps de métier.

Justement, comment avez-vous choisi le directeur de la photographie Dan Laustsen, et que lui avez-vous demandé ?
Il faut déjà dire qu'il est très courageux de la part de Dan d'avoir accepté de me rejoindre et de mettre en jeu sa réputation sur un premier film. L'important pour moi, c'était d'engager un directeur de la photographie européen, parce que vos films ont souvent une patine plus intéressante, moins glaciale que les productions américaines. Et puis, je ne sais pas pourquoi, mais je trouve que les films européens ont l'air plus réalistes que les films américains. C'est pour cette raison que j'ai choisi Dan Laustsen, dont j'avais adoré le travail sur **Le Pacte des loups**. Ensemble, on a essayé d'obtenir une ambiance très pesante. Sa lumière est très « clair-obscur », très subtile. D'ailleurs, tout le monde charriait Dan sur le tournage en lui disant qu'il faisait son Rembrandt. Ce qui n'était pas tout à fait vrai, puisque nous avons surtout regardé du côté des œuvres de Caravaggio pour définir le look du film. Nous

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Le jeune Kyle Walsh (Joshua Anderson) dans l'obscurité de sa chambre. La Tooth Fairy ne va pas tarder à venir le persécuter !

Kaitlin, Michael et Kyle tentent d'échapper à la Tooth Fairy. Seule la lumière l'effraie et peut en venir à bout.

Ci-dessus :
Réfugiée dans un hopital plongé dans l'obscurité, Kaitlin tente de protéger son petit frère Michael de la Tooth Fairy.

Ci-dessous :
Suite au meurtre inexpliqué de sa mère, Kyle sera placé dans un foyer d'accueil.

cherchions des images avec des contrastes très forts, et je voulais en particulier obtenir des noirs profonds, éviter à tout prix ces nuits où le spectateur peut tout voir. Et contrairement à ce que l'on pense, plus vous essayez de faire un film avec des zones d'ombres profondes, et plus vous avez besoin de lumière. Ce qui implique aussi que, bien entendu, vous avez besoin de plus de temps et d'argent.

Il y a en effet quelque chose de très européen dans le look de votre film. On dirait presque que le film a été tourné en Angleterre par exemple.
Vous n'êtes pas le premier à me le faire remarquer. Pourtant, nous avons tourné en Australie, où les coûts de production sont beaucoup plus bas. Notre budget oscille en effet entre dix et onze millions de dollars. Suivant les canons hollywoodiens, **Nuits de terreur** est donc un petit film. Et autant dire que vous avez besoin d'un plan de travail drastique pour tirer profit du meilleur de votre budget.

J'imagine que vous tourniez à deux caméras...
Je déteste cette méthode, et Dan aussi. On préfère n'utiliser qu'une seule caméra si c'est possible. Mais là, nous étions tellement pressés par le temps, que j'allais des fois jusqu'à utiliser trois caméras pour le tournage de certaines scènes d'action. Ce qui n'est jamais une très bonne option pour le rendu final de vos images.

Une autre façon d'optimiser son budget réside dans une préparation rigoureuse de la mise en scène, n'est-ce pas ?
Normalement, oui. Mais sur ce film, je n'ai pas eu le luxe d'une vraie pré-production. C'est bien entendu un problème, et j'ai dû improviser ma réalisation, une fois sur le plateau. Parfois même, je découvrais les décors le jour du tournage. Vous devez alors couper dans votre planning, retirer des plans auxquels vous teniez parce que vous manquez de temps... C'est une démarche souvent très pénible et frustrante.

Votre direction artistique reste d'une tenue impressionnante compte tenu de ces restrictions budgétaires.
Je voulais des décors immenses pour retrouver les sensations que l'on ressentait dans le premier **Alien**, où les personnages semblaient perdus au milieu de ces espaces sans fins. On a construit quelques décors, comme l'intérieur du phare que l'on voit dans le final, mais en règle générale, nous tournions dans des décors naturels, tout simplement parce que nous n'avions pas assez d'argent pour filmer en studio. Par exemple, l'hôpital est à l'origine un couvent abandonné. On a repeint les murs, ajouté des lits, quelques accessoires que l'on pourrait trouver dans un hôpital, et le tour était joué.

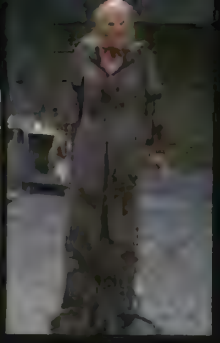
Votre jeune comédien, Lee Cormie, est impressionnant de professionnalisme...
Et ce que vous ignorez sûrement, c'est que Lee est Australien. Donc, non seulement il devait composer un personnage, mais en plus il devait changer d'accent ! Je me souviens très bien de son audition : il nous a conquis tout de suite, il avait l'air tellement fragile que l'on s'identifiait tout de suite à lui. Je ne peux pas créer ce genre de sensation. Vous le trouvez immédiatement dans le comédien ou bien vous ne l'obtenez jamais. C'était la même chose avec Emma Caulfield, dont émane une compassion que vous ne pouvez pas provoquer ni même fabriquer. Dans un film fantastique, vous devez faire croire que vos personnages sont très réalistes et tous les comédiens y ont contribué de façon formidable.

Avez-vous vu* Darkness *et* Le Peuple des ténèbres *?
J'ai vu le film de Robert Harmon, mais je ne connais pas **Darkness**.

Est-ce que les similitudes que vous partagez avec ces deux films vous ont tracassé ?
Je voulais juste que mon film soit bon, et je n'ai donc pas vraiment prêté attention à la concurrence. Je savais que j'avais derrière moi la Columbia, et que cette énorme compagnie mettrait tout en œuvre pour marketer comme il se doit **Nuits de terreur**. Et c'est ce qu'ils ont fait, de façon brillante qui plus est.

Travaillez-vous sur un autre film ?
Je travaille pour Universal sur un script qui s'intitule **The Immortals**. C'est un peu comme si **L'Expérience interdite** rencontrait **Highlander**. Je suis aussi sur un autre film, pour New Line cette fois, qui peut se résumer par « **Predator** en pleine Seconde Guerre mondiale ». Nous sommes en pleine écriture des scénarios.

Propos recueillis par Didier ALLOUCH, Julien DUPUY et Damien GRANGER
Traduction et mise en forme : Julien DUPUY



ENTRETIEN AVEC STAN WINSTON - CRÉATEUR DE LA TOOTH FAIRY

MONSTRES & CIE

STAR DES MAQUILLEURS, TOUCHE-À-TOUT DU FILM DE MONSTRE, BUSINESSMAN AVISÉ, WINSTON A DÉBARQUÉ SUR NUITS DE TERREUR EN PLEIN TOURNAGE POUR DONNER VIE AU PERSONNAGE CENTRAL DU FILM, LA TOOTH FAIRY.

Votre arrivée sur ce film a été un peu atypique...

Nuits de terreur est effectivement arrivé au Stan Winston Studio assez tardivement. Le film avait déjà été en partie tourné, avec un monstre totalement différent. Mes amis de Revolution Studio n'étaient pas contents du résultat et ils m'ont demandé de venir à la rescousse. Le film s'appelait à l'époque **Tooth Fairy**. Ce genre d'engagement sur le tard n'est pas nouveau pour moi, puisque l'on avait déjà fait appel à moi de la sorte pour **Predator**. Ces situations sont très bonnes pour l'ego, mais elles sont par contre assez stressantes. Je suis d'ailleurs très fier de ce que nous sommes parvenus à faire dans un laps de temps très court et avec un budget très bas.

Qu'est-ce qui ne fonctionnait pas sur ce premier monstre ?

Sur les concepts que j'ai vus, j'avais le sentiment qu'il y avait une forte dissonance entre le personnage tel qu'il avait été écrit, et tel qu'il avait été représenté dans cette première version. Ce concept omettait, par exemple, le fait que la créature avait été brûlée et donc punie pour une faute qu'elle n'avait pas commise. Il fallait donc qu'elle soit défigurée. C'est la raison pour laquelle, je voulais créer l'image d'un personnage à la peau calcinée, un martyr très réaliste. Je voulais aussi que l'on sente que ce personnage avait du coup sombré dans la folie. Je trouve toujours que les choses les plus effroyables sont celles auxquelles on peut s'identifier.

Est-ce que cela signifie que vous avez dû vous documenter sur ce genre de blessures ?

Oui, nous avons fait énormément de recherches. Tout ce que nous avons imaginé est basé sur la réalité. Je voulais que l'on ait envie de regarder Mathilda, mais que sa vue nous effraie parce que son visage n'est plus qu'une plaie. Je voulais aussi que sa folie transparaisse à travers les traits de son visage. Bref, je voulais que ce personnage vous horrifie et qu'il vous touche, en même temps. Et nous ne pouvions parvenir à ces sentiments contradictoires qu'en œuvrant dans le réalisme. Il ne fallait pas que l'on parte en disant : *« Nous allons créer un monstre. »*. Il fallait plutôt que notre credo soit : *« Nous allons créer un être humain qui souffre. »*. Et quand je parle de tout cela, je ne me réfère pas qu'à l'apparence du monstre mais aussi à son jeu, dont nous avions également la charge puisque Mathilda est une marionnette, pas un acteur costumé.

Quelle est la part d'effets numériques et de maquillage dans le film ?

Il y a très peu de numérique en fait. La Tooth Fairy est notre marionnette dans la très grande majorité des plans. Elle a juste été parfois incrustée aux côtés des acteurs (Stan Winston oublie de dire que SPI a également entouré la créature d'ombres en images de synthèse - ndlr). D'ailleurs, nous avons dû nous contenter de techniques un peu éculées pour construire cette créature, parce que nous ne bénéficions pas d'un budget suffisant pour avoir recours à des techniques très pointues en termes d'animatronique. Nous avons préféré passer beaucoup de temps sur le look et l'apparence du personnage. Mais j'adore utiliser ce genre de vieux trucs, même si j'aime les effets numériques. Je viens même d'ouvrir une succursale au Stan Winston Studio consacrée aux images de synthèse. Pour l'instant, nous nous en servons surtout pour le design.

On assiste actuellement à un vrai retour des films de monstre. Ça doit vous faire plaisir, non ?

Oui, j'ai aussi fait ce constat récemment. Personnellement, je viens de terminer **Terminator 3** et **Wrong Turn**. Or, ce dernier film est aussi un film de monstre et c'est pour moi un vrai retour aux sources. Pour ce croisement entre **Délivrance** et **Massacre à la tronçonneuse**, nous avons créé trois des personnages les plus atroces que vous ayez jamais vu sur un écran. D'ailleurs, la seule raison qui m'ait poussé à faire ce film, c'est que je voulais vous foutre la trouille de votre vie.

***Vous sembliez avoir toujours le même enthousiasme, que vous parliez d'un petit film comme* Nuits de terreur *ou d'une énorme production comme* Terminator 3.**

J'aime ce que je fais, sinon je pourrais déjà arrêter de travailler. Vous savez, malgré toute mon expérience, je reste au fond de moi un gamin de douze ans.

Propos recueillis par Didier ALLOUCH et traduits par Julien DUPUY

Photos de cette page : Les différentes étapes de la fabrication de la Tooth Fairy (ci-dessus) et le résultat final à l'écran (ci-dessous).

Trois : trois histoires horrifiques, trois pays, trois réalisateurs.
Un concept pan-asiatique qui s'inscrit clairement dans la nouvelle vague horrifique originaire d'Extrême-Orient. Du tout bon, quoi.

3 histoires de l'au-delà témoigne d'une nouvelle dynamique cinématographique pan-asiatique et d'un changement d'angle concernant les pays impliqués dans la création filmique. Si Hong Kong n'est nullement un nouveau venu, la Corée du Sud et la Thaïlande se sont imposés depuis la fin des années 90, comme les deux nouveaux pôles forts des cinémas d'Extrême-Orient.

3 histoires de l'au-delà est donc un projet réunissant un pays (pardon, une ville) déjà établi et reconnu internationalement, et deux « nouveaux » pays de l'échiquier cinématographique asiatique.

Si l'idée de base est effectivement très intéressante, elle prend encore plus son sens lorsqu'on s'aperçoit que les trois réalisateurs attachés au film ne sont pas d'illustres inconnus mais des réalisateurs chevronnés de chaque pays. Kim Jee-Woon, le Coréen, est l'un des réalisateurs les plus intéressants à avoir émergé de la vague des « blockbusters à la coréenne ». Ses deux premiers films, **The Quiet Family**, une comédie horrifique, et **Foul King**, un film comico-social sur un employé de banque qui se lance avec passion dans le catch, ont grandement aidé à l'implantation du cinéma sud-coréen sur l'échiquier national et international. **The Quiet Family** fut d'ailleurs même refait au Japon par Takashi Miike, sous la forme d'une comédie musicale nommée **Happiness of the Katakuris**.

Nonzee Nimibutr, le Thaï, est l'homme grâce à qui le cinéma local a émergé de sa torpeur. Ses films, **Dang Bireley's and the Gangsters**, un film 60's sur de jeunes voyous, **Nang Nak**, une superbe adaptation d'une légende traditionnelle, et **Jan Dara**, un drame érotique, ont tous été des succès dans leur pays d'origine et ont grandement contribué à définir le nouveau cinéma thaï.

Peter Chan, le Hong-kongais, est une figure phare du cinéma de l'ancienne colonie anglaise. Au début des années 90, il est l'un des rares metteurs en scènes/producteurs locaux à enchaîner les hits au box-office, via sa compagnie UFO. Non seulement ses films sont des réussites financières, mais surtout, ce sont des œuvres intelligentes qui changent grandement des formules ultra-commerciales en place. Ces comédies **Tom, Dick & Harry**, **He's a Woman, She's a Man** et sa love story **Comrades Almost a Love Story** sont à compter parmi les meilleurs films HK des années 90.

Si le Japon n'est pas présent, son ombre plane néanmoins sur **3 histoires de l'au-delà**. Le choix de tourner trois sketches horrifiques témoigne clairement de l'intérêt que la nouvelle vague, initiée par **Ring**, a créé un peu partout en Extrême-Orient. **Ring** a en effet bénéficié d'un très large succès partout en Asie et a généré moult inspirations chez des réalisateurs japonais bien sûr, mais aussi hong-kongais, coréens, thaïs, indonésiens,.. Genre porteur s'il en est, le cinéma horrifique s'est donc facilement imposé comme le ciment de cette co-production. Et Kim, Nimibutr et Chan ont bel et bien prouvé, au travers de leur propre segment, qu'ils n'avaient absolument pas à rougir de la comparaison avec le Japon.

ROUND 1 : SOUVENIRS

C'est donc Kim Jee-Woon qui ouvre les hostilités avec le premier sketch de **3 histoires de l'au-delà** : **Souvenirs**.

La femme de Sung-Min a soudainement disparu sans laisser de traces. Depuis ce moment, celui-ci souffre d'une sorte d'amnésie : il est incapable de se souvenir de ce qui s'est passé le jour de sa disparition et souffre en plus de visions cauchemardesques. Si Sung-Min ne réussit pas à se rappeler certaines scènes récentes, sa femme souffre en fait d'un mal bien pire : elle se réveille un jour au milieu d'une rue, ne se souvenant plus de rien, ni de son identité, ni de la raison de sa présence à cet endroit. Trouvant un numéro de téléphone dans sa poche, elle essaie d'appeler, mais tombe toujours sur une ligne

3 HISTOIRES DE L'AU-DELÀ
DE PETER CHAN, KIM JEE-WOON ET NONZEE NIMIBUTR

LE CLUB DES TROIS

Ci-contre, de haut en bas : Fai est un jeune homme introverti persuadé qu'il peut ramener sa femme décédée depuis trois ans à la vie grâce à la médecine chinoise ! (sketch **Chez nous**).

Simple artiste de rue, Kru Tong s'empare de deux marionnettes après la mort de leur créateur, afin de monter son spectacle. Une terrible malédiction va alors s'abattre sur lui... (sketch **La Roue**).

occupée. Elle se met à errer désespérément en ville pendant que son mari essaie de faire le point sur les événements. La vérité sera, pour les deux, dévastatrice...

Si Kim Jee-Woon faisait preuve d'un humour noir certain dans ses deux premiers films, le court qu'il a tourné pour **3 histoires de l'au-delà** prouve qu'il a un véritable talent pour tout ce qui est ambiance ténébreuse. Autre point commun avec ses deux films précédents, Kim livre de nouveau, une vision plutôt pessimiste de la famille. Mais la comparaison s'arrête là, car **Souvenirs** est une aventure véritablement nouvelle pour le réalisateur coréen. Kim accouche d'un court de 40 minutes, tout simplement magistral, aussi bien dans sa mise en scène, que dans son histoire et le climat de tension qui règne du début à la fin. Peut-être parce que le format lui convient plus (**The Quiet Family** souffrait par exemple de quelques longueurs), Kim a-t-il réussi à livrer un film aussi fermement réalisé. La maîtrise dont il fait preuve dans le moindre plan, le moindre cadrage ou travelling, laisse pantois : chaque particule de **Souvenirs** a été complètement et parfaitement cogité avant d'être incrusté sur pellicule. La forme quasi-parfaite de **Souvenirs** ne cache pas pour autant l'intrigue elle-même, étonnante odyssée dans un no man's land onirique et fantomatique. Kim mêle son sujet avec finesse, faisant monter le suspense avec souplesse et gardant le mystère jusqu'à la dernière image. Du très grand cinéma.

ROUND 2 : LA ROUE

La Roue, le second sketch, est l'œuvre de Nonzee Nimibutr. Kru Tong est un maître dans l'art du Khon, une forme de théâtre populaire de rue. Lorsqu'un maître de Hun Lakorn Lek, l'art noble des marionnettes, meurt, Kru Tong décide de s'emparer de ses créations et de les utiliser pour la conception de pièces Hun Lakorn Lek. Mais les poupées possèdent l'esprit de leur créateur et doivent, selon la tradition, disparaître avec celui-ci. Bien qu'au courant de la légende, Kru Tong n'en fait guère état et se lance dans des représentations. Mais des événements étranges se mettent à se produire dans son entourage...

Bien que Nimibutr soit possiblement le plus talentueux des trois réalisateurs, son sketch apparaît comme le plus faible du lot. Si l'on retrouve effectivement des thèmes chers au réalisateur, la mise en scène et l'histoire elle-même ne brûlent pas des mêmes feux que ses œuvres précédentes, loin s'en faut. On sent bien que ce qui a intéressé Nimibutr avant tout, est la mise en perspective de deux arts traditionnels thaïs, le Kru Tong étant considéré comme un art pauvre et le Hun Lakorn Lek comme un art noble, mais, hélas, sur le point de disparaître suite à des problèmes de succession, cet art ne se transmettant qu'au sein d'une même famille. Nimibutr continue donc d'explorer les racines et la culture de son pays, ajoutant aussi au passage, une certaine notion de lutte des classes. Mais l'histoire est tellement prévisible que l'on a du mal à y trouver un intérêt véritable. Cinématographiquement, **La Roue** est aussi un court très banal, sans originalité, et même assez proche d'un film télé. Pourtant, c'est le scénariste habituel de Nonzee, Ek Temchuen, qui a travaillé sur l'histoire, et c'est son directeur de la photographie attitré, Nattawut Kittikhun, qui s'est occupé de l'image. Deux autres noms qui ont pourtant grandement contribué à la qualité du nouveau cinéma thaï. Notons aussi que l'on retrouve Suwinit Panjamawat, de **Jan Dara**, dans ce film. Bref, même si on ne s'ennuie pas forcément, force est de constater que Nimibutr n'était soit pas inspiré par le projet, soit en très petite forme...

Ci-dessous : La malédiction des marionnettes dans toute sa splendeur (sketch **La Roue**).

ROUND 3 : CHEZ NOUS

Chez nous, le troisième et dernier sketch de **3 histoires de l'au-delà**, est donc la création de Peter Chan. Kin, un policier, et son fils de huit ans, Wai, emménagent dans une cité abandonnée où ne vivent plus que le gardien Fai ainsi que sa femme et sa fille. Wai, d'abord effrayé par la gamine, ne va pas tarder à la suivre... et ne tarde pas à disparaître. Son père, quelque peu inquiet, se met à sa recherche dans l'énorme cité-dortoir. Sans piste ni indice, il décide finalement de rentrer en douce chez Fai. Là, il découvre que la femme qu'il pensait handicapée est en fait morte. Arrive alors Fai, qui l'assomme et l'attache à un radiateur. Pour Fai, sa femme n'est pas morte, et grâce à la médecine chinoise, elle devrait même bientôt revivre... Soit trois ans après sa mort. Kin, de son côté, a un autre problème à résoudre : où se trouve véritablement son fils ?

Peter Chan livre un court prenant, voire même poignant par moments, riche en suspens et en surprises, qui détonne grandement avec ses films précédents. Difficile en effet de voir la moindre connexion avec ses comédies du début des années 90, qui, même si elles pouvaient véhiculer certains thèmes sociaux, ne donnaient jamais dans le lugubre, bien au contraire. **Chez nous** est un film très sombre, à placer en parallèle du **Souvenirs** de Kim Jee-Woong. Le premier sentiment de malaise vient de l'univers urbain que Chan présente, comme aliénant, déprimant et malsain. Mais c'est aussi le jeu de Eric Tsang, qui

3 histoires de l'au-delà est une expérience cinématographique intéressante et globalement réussie.

interprète le rôle de Kin, et Leon Lai, qui joue le médecin Fai, qui contribue grandement à la réussite du film. Eric Tsang, après beaucoup de rôles archétypaux et caricaturaux (il est petit, grassouillet et possède une voix fluette) a enfin atteint une certaine reconnaissance au sein de l'industrie locale et se voit désormais offrir des films beaucoup plus conséquents, tel ce **Chez nous** ou encore **Metade Fumaca**, ainsi que le tout nouveau Johnny To, **PTU**, dans lequel il excelle tout simplement en malfieux. Leon Lai, superstar de la pop locale, n'est pas vraiment ce que l'on peut appeler un acteur accompli, comme, par exemple, Andy Lau, autre chanteur ayant cependant un véritable talent pour la comédie. Dans **Chez nous** pourtant, il réussit à nous faire croire à son personnage et nous fait même partager ses angoisses et ses craintes. Peut-être que, pour une fois, son air quelque peu apathique correspond vraiment au personnage... Enfin, n'oublions pas celle qui joue le rôle de la femme de Fai, Eugenia Yuan, qui n'est autre que la fille de Cheng Pei Pei, la plus grande escrimeuse du cinéma martial hong-kongais. Certes, elle ne fait presque que jouer la morte (ce qui n'est peut-être pas vraiment évident non plus), mais elle apporte une touche érotico-macabre au film qui contribue grandement à l'élaboration de l'atmosphère si particulière du film. À noter qu'un director's cut de **Chez nous** durant 60 minutes, est sorti à HK directement en vidéo, accompagné d'un making of.

DEUX SANS TROIS

3 histoires de l'au-delà est une expérience cinématographique intéressante – et un film globalement réussi, malgré, il faut bien reconnaître, notre déception vis-à-vis du segment de Nimibutr. Chaque réalisateur aborde son sujet avec un regard personnel, quelque peu symptomatique du pays d'origine de l'auteur. Ainsi, on ne s'étonne pas tellement que, chez Peter Chan, la cité soit au centre de son récit. Si Hong Kong est une ville qui fascine, elle possède aussi (et surtout, diront même certains) des aspects véritablement cauchemardesques et terrifiants. C'est aussi une ville où l'individu ne peut pas exister seul. Une série d'éléments qui ressort parfaitement dans le film.

Il est intéressant de voir que chez Kim Jee-Woon, l'approche de l'horreur soit assez similaire à celle de Chan (et vice-versa). Si Séoul apparaît comme une ville beaucoup moins titanesque et étouffante que Hong Kong, elle n'en est pas moins symptomatique d'une certaine forme d'urbanisme. À cela vient s'ajouter chez Kim, le spleen du travailleur coréen moyen – un peu comme dans **Foul King**. Sung-Min, le personnage phare de son film, apparaît tout autant déconnecté par la disparition de sa femme et de sa mémoire, que par son rôle social et sa place dans la société.

Le sketch de Nimibutr plonge quant à lui, clairement et ouvertement, dans la culture thaïe, ce qui, chez le réalisateur, est avant tout en rapport avec le passé (encore que le film pourrait se passer dans un coin de la campagne thaïe actuelle).

3 histoires de l'au-delà n'aura donc pas trois sur trois. Mais avec deux sketchs excellents, cette co-production mérite en tout cas clairement le détour.

Julien SÉVÉON

SANG GENG. HONG KONG/CORÉE DU SUD/THAÏLANDE. 2002. RÉAL.: PETER CHAN, JEE WOON KIM ET NONZEE NIMIBUTR. SCÉN.: MATT CHOW, JO JO YUET-CHUN HUI, JEE WOON KIM, NITAS SINGHAMAT. DIR. PHOT.: CHRISTOPHER DOYLE, KYUNG-PYO HONG, NATTAWUT KITTIKHUN. MUS.: SUNG-WOO CHO, SEONG-WOO JEONG, PETER KAM, BYUNG-WOO LEE, SINNAPA SARASAS, APISIT WONGCHOTI. PROD.: DUANGKAMOL LIMCHAROEN, NONZEE NIMIBUTR ET HAYDEN BAPTISTE POUR APPLAUSE PICTURES, BOM FILM PRODUCTIONS, CINEMASIA ET FIVE FACES FILMS. INT.: HYE-SU KIM, BO-SEOK JEONG, SUWINIT PANJAMAWAT, EUGENIA YUAN, LEON LAI, ERIC TSANG... DUR.: 2H05. DIST.: BAC FILMS. SORTIE LE 25 JUIN 2003.

Ci-dessus :
Brusquement portée disparue, la femme de Sung-Min se réveille au coeur d'une étrange ville quasi déserte sans aucun souvenir de ce qui lui est arrivé. Elle va devoir affronter la vérité sur sa disparition (sketch Souvenirs).

Ci-contre :
Policier veuf venant d'emménager dans un immeuble presque entièrement vide, Kin est séquestré par un de ses voisins pour avoir été trop curieux (sketch Chez nous).

Inconnu du grand public, Steve Wang est pourtant l'un des plus grandscréateurs de monstres de ces quinze dernières années. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir sa filmographie ou de visionner ses réalisations, qui vont du bis sympathique à la série B carrément jouissive. Alors comment expliquer que son immense talent ne lui ait pas assuré un statut équivalent à celui de ses pairs starifiés ? La réponse tient en deux mots : la passion. Emprunt d'une humilité proverbiale, Steve n'est en effet pas carriériste pour un sou, un défaut fatal quand on navigue dans les eaux hollywoodiennes. Tout entier dédié aux fans et à son amour inconditionnel des monstres, son parcours est ainsi autant ponctué de coups de maîtres que d'injustices. Il était donc temps que Mad Movies lui rende l'hommage qui lui revient de droit...

Le bon génie des monstres

Ci-dessus :
Steve Wang en pleine sculpture d'un des Zoanoid de Guyver 2.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Quatre sculptures très baroques pour des projets personnels et pour Guyver 2.

Le Gill-Man de La Créature du lagon noir revue et corrigée par Steve pour les besoins d'une figurine.

Le visage de la « vraie » Tooth Fairy sans son masque.

Steve observe des tests de la manipulation de sa marionnette de la Tooth Fairy.

Deux photos de la Tooth Fairy portant son masque translucide.

Vous souvenez-vous du jour où s'est révélée votre vocation de créateur de monstres ?

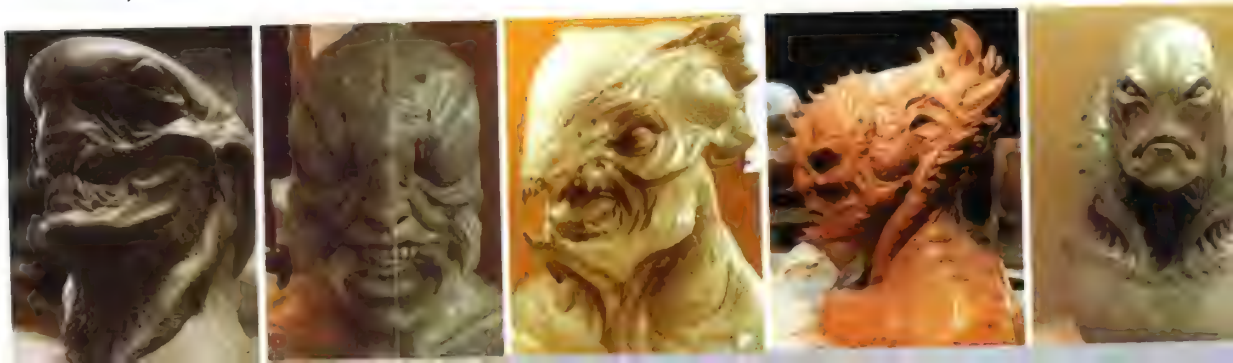
Lorsque ma famille et moi avons quitté Taïwan pour les États-Unis en 1975, alors que j'avais neuf ans et demi, j'ai découvert mon premier masque en latex dans un magasin de San Francisco qui s'appelait King Normans. J'ai été terrassé par cette découverte. J'adorais déjà les masques à cette époque, mais j'avais dû me contenter des trucs en plastique rigide que portaient Ultraman et consorts. Ce n'était rien comparé à ces masques souples en latex. Ma grand-mère m'a alors offert un masque de gorille, assez grossier d'ailleurs, et depuis ce jour, j'ai commencé à les collectionner. J'en avais plus de trente à quatorze ans, et j'ai alors ressenti un besoin impérieux de savoir comment se fabriquaient ces merveilles. J'ai acheté de la pâte à modeler, j'ai chopé quelques couteaux et fourchettes dans la cuisine familiale et je me suis mis au travail. J'ai ensuite utilisé le coton et le papier toilette trempés dans le latex liquide ou encore la cire. Je faisais des zombies, des écorchés, des hommes-chats, des bossus... Des trucs en général déjà bien jetés (rires).

Et comme nombre de vos confrères, la réalisation vous tentait déjà...

Oui, je ne sais pas pourquoi la plupart des maquilleurs veulent aussi devenir réalisateurs, mais c'est une situation très fréquente. En ce qui me concerne, j'ai toujours moins voulu filmer mes créatures, que raconter des histoires. Depuis tout gamin, je suis un fan absolu d'arts martiaux (un de mes films préférés est **Le Bras armé de Wang Yu contre la guillotine volante**) et des sentais, comme **Ultraman**. J'ai commencé à réaliser à l'âge de 18 ans. Mon premier film était en super 8, durait trente minutes et préfigurait mon long-métrage, **Kung-Fu Rascals**. Mais le plus étrange c'est que, lorsque j'ai mis en scène ce court-métrage, je ne voulais même pas travailler dans l'industrie du cinéma. Seulement, j'avais un copain qui suivait les cours d'une fac de cinéma, et il parlait sans arrêt de films sans jamais passer à l'acte. J'en ai eu assez de l'entendre fantasmer et je me suis demandé : *« Mais qu'est-ce qu'il a à avoir si peur de réaliser un stupide film ? »*. Nom de Dieu, je peux vous dire que je regrette encore d'avoir voulu répondre à cette question (rires) ! Après avoir passé six mois atroces à travailler sur ce malheureux court-métrage en super 8, j'ai compris pourquoi la plupart des gens parlent des films, mais n'en font pas. C'est un sacré boulot ! Mais c'était trop tard, j'étais mordu et je ne pensais plus qu'à réaliser un autre film...

Parlez-nous de* Next of Kin, *votre premier film en tant que maquilleur professionnel.

À l'époque, je vivais dans la baie de San Francisco et j'avais ouvert une fabrique de masques avec mon bon ami Matt Rose. Un de nos potes communs, Ralph Miller, avait décroché un contrat pour faire les effets



spéciaux de **Next of Kin**. Le budget était vraiment minuscule (c'était une toute petite série B tournée en 16 mm). On a aidé Ralph à construire un cadavre, à transpercer un cœur à l'aide d'une hachette, et il y avait aussi quelques prothèses en mousse de latex. Bref, rien de bien excitant. Sauf qu'il s'agissait de notre premier contrat pro et ainsi, nous avons pu rentrer dans le métier. Nous avons en effet été engagés par la suite chez Stan Winston pour **L'Invasion vient de Mars**.

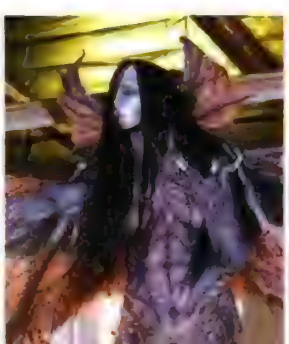
Que savez-vous de la polémique autour du design de ce film ? William Stout prétendait que Winston lui avait volé ses concepts pour les aliens...

Je me souviens juste que tout le monde en parlait sur le tournage. Mais j'étais dans une position si « basse » à l'époque (c'était mon premier job à L.A.), que je n'ai jamais eu le fin mot de l'histoire. Ce film m'a surtout permis de rencontrer Tom Woodruff et Alec Gillis, avec qui j'ai travaillé ensuite sur **Alien la Résurrection** (j'ai sculpté le visage du bébé Alien) et **Endiablé** (j'ai conçu un démon pour un final, coupé à la suite de mauvaises projections-tests). Tout de suite après le film de Tobe Hooper, j'ai rejoint l'atelier de Rick Baker pour travailler sur **Harry et les Henderson**. J'ai fait les pieds et la langue de Harry. J'étais tellement excité à l'idée de travailler avec Rick Baker, que la veille de mon premier jour de boulot, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Vous savez, j'étais alors tout jeune dans le business.

Parlez-nous de ces concours de maquillage que vous avez remporté à la même époque...

J'avais rejoint la société de Richard Edlund, Boss Films, où j'ai rencontré Screaming Mad George et ça a collé immédiatement entre nous. Nous avons beaucoup de goûts en commun et nous nous sommes rendu compte que nous étions très complémentaires dans le boulot. À cette époque, George a eu l'idée de créer un concours qui permettrait aux jeunes maquilleurs de montrer leurs capacités aux pointures comme Dick Smith, Rick Baker, Stan Winston ou encore Tom Burman. Le problème, c'est que tous les maquilleurs un peu expérimentés ont réagi très négativement à cette initiative. Ils prétendaient

Ci-dessus :
Dessin conceptuel signé Steve Wang pour la Tooth Fairy de Nuits de terreur, un monstre qui ne sera même pas filmé !



que ce n'était qu'un moyen pour George d'auto-promouvoir son travail, et qu'une telle manifestation était inutile puisque la compétition faisait rage naturellement à L.A.. George a eu alors très peur que tous les maquilleurs boycottent la manifestation et m'a demandé d'y participer. J'ai créé un costume de Bernard L'Hermite samouraï (sic !) et j'ai remporté le premier prix. J'ai aussi gagné le premier prix de la seconde année, avec cette fois un costume d'homme-dragon.

Vous avez commencé à acquérir des galons grâce au fabuleux costume du Gill Man pour Monster Squad. Comment expliquez-vous votre étonnant talent pour les costumes de monstres ?
Vous pouvez remercier mon amour d'**Ultraman** et des kaiju eiga pour ça ! Quand j'étais gamin, j'étais obsédé par les costumes de monstres, ils représentaient un peu le masque ultime. Et mon costume de monstre préféré a toujours été celui de **L'Étrange créature du lac noir**. Lui rendre hommage dans le film de Fred Dekker était donc réjouissant. C'est d'ailleurs sur ce film que Matt Rose et moi-même avons mis au point la technique, aujourd'hui standard, de fabrication d'un costume de monstre, avec des pièces de mousse de latex qui se chevauchent, puis que l'on colle sur un costume en lycra moulant porté par le comédien. De cette façon, les joints, le problème majeur de ce genre de maquillage, peuvent être plus facilement masqués. C'est une technique que nous avons ensuite appliquée sur le costume du **Predator**, qui était tout de même plus simple puisque nombre des joints étaient masqués sous des éléments du costume...

Ci-dessous :
Deux des créatures créées par Steve Wang pour Gremlins 2, alors qu'il travaillait chez Rick Baker. Notez la peinture très particulière des deux monstres, une des marques de fabrique de Steve.

Quel est cet étrange crâne que vous avez créé pour Predator ?
Je l'ai sculpté lorsque je travaillais pour Steve Johnson chez Boss Films. Dans le dénouement original de **Predator**, Arnold poursuivait l'alien vers son vaisseau spatial, où se déroulait le combat final. Là, il devait découvrir quantité de trophées provenant des quatre coins de la galaxie. Ce crâne est en fait basé sur le tout premier concept du monstre « designé » par Steve Johnson. Il voulait que son travail soit présent, d'une façon ou d'une autre, dans le film. Mais la fin a été totalement remaniée et ce crâne n'a jamais été utilisé.

Voilà d'ailleurs une des plus grandes bizarreries de votre carrière : vous avez travaillé sur le même film au sein de deux studios différents.
J'étais en effet à Boss Films lorsqu'ils ont decroché le contrat pour **Predator**, qui s'appelait alors **Hunter**. J'y travaillais en tant que sculpteur et je ne sais pas qui était le responsable du design du monstre, mais le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'était pas très effrayant. Et le costume définitif était, à mon humble avis, carrément mauvais. J'imagine que l'équipe du tournage a pensé la même chose, parce que lorsqu'ils ont envoyé le monstre au Mexique, la production a été stoppée pendant sept mois ! Entre-temps, j'ai rejoint les Stan Winston Studio pour faire le Gill Man de **Monster Squad**, et mon monstre a tellement plu à Stan qu'il m'a chargé de créer le Predator. Le hic, c'est que nous avons eu deux mois pour TOUT faire ! Et le premier mois, j'ai travaillé seulement avec Matt Rose, Shannon Shea et Dave Kindlon (pour la mécanique). On était carrément en sous-effectif. Il m'arrivait de travailler trois jours d'affilée sans dormir. J'ai finalement réussi à convaincre Stan que nous avions besoin de plus de gens, et les quatre dernières semaines, vingt-six personnes ont travaillé sur la créature. Ce film a été un vrai cauchemar.

Je n'ai jamais compris pourquoi vous n'avez plus jamais travaillé avec Stan Winston par la suite.
Je ne veux pas être un semeur de troubles, mais je pense que je peux parler aujourd'hui de ce qui s'est passé, il y a prescription. Stan possédait, et possède toujours, un groupe d'employés qu'il a surnommé ses « lifers ». Entendez par là, qu'ils sont chez lui pour la vie. Or, à l'époque de **Predator**, certaines de ces personnes sont devenues très jalouses de moi parce que je n'avais que vingt ans, que je ne travaillais que depuis un an dans le milieu et que j'étais déjà en charge d'un énorme projet. Ils ont alors entrepris tout un tas de magouilles peu avouables pour que Stan me vire. Ils m'ont vraiment mené la vie dure. De retour du Mexique, alors que le tournage de **Predator** était terminé, leurs manigances ont porté leurs fruits : Stan m'a tenu un grand discours comme quoi j'étais une personne très talentueuse, que j'avais dépassé ses espérances, bref ça puait à plein nez le discours d'adieu. J'ai alors compris que j'allais quitter le Stan Winston Studio pour respecter la quiétude de certaines personnes.

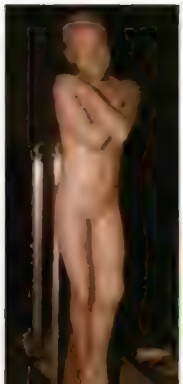
Vos travaux sur les miniatures d'Evil Dead 2 (la Linda image par image), Beetlejuice (le Beetlesnake) ou encore Darkside, Les Contes de la nuit noire (la gargouille) font preuve d'une prédisposition étonnante pour les sculptures minuscules.
Oui, pour un sculpteur, tout ce qui est petit est un défi. Sur **Beetlejuice** par exemple, j'ai sculpté une tête miniature de Geena Davis qui ne faisait pas plus de trois centimètres de haut ! J'adore les miniatures, je suis un grand fan des Model Kit par exemple. J'ai même sculpté une figurine du Predator à l'usage exclusif de Joel Silver.

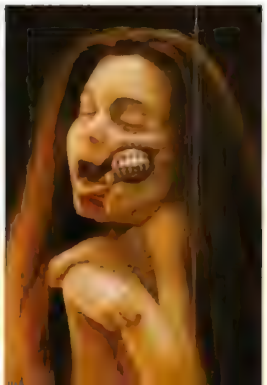
Avec Momotaro Forever, vous commencez une carrière de maquilleur au Japon...
Sauf que mon implication sur ce film était un complet accident ! Comme j'avais gagné le prix du concours de Screaming Mad George, ce dernier m'a emmené au Japon pour participer à un concours local, et j'en ai profité pour aller saluer Matt Rose, qui travaillait sur ce film. Pendant que nous discutions, le propriétaire de l'atelier a débarqué, complètement paniqué. Il m'a demandé si je savais sculpter et le cas échéant, si je pouvais lui modeler un masque de singe (apparemment la première tentative n'avait pas été concluante). J'ai donc passé la journée à sculpter ce masque, ce qui m'a valu d'être crédité au générique du film.

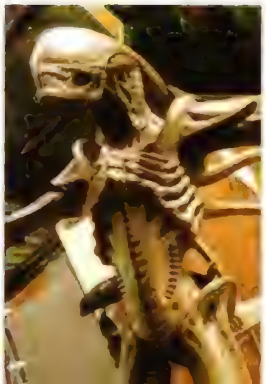
Vous avez causé une révolution dans la peinture des monstres à Hollywood, en peignant des taches sur la peau de vos créatures. Je pense au Predator, mais aussi aux Gremlins que vous avez réalisé plus tard pour Rick Baker...
Oui, c'est vrai. J'ai toujours aimé ces couleurs extravagantes que l'on

« Nous avons conçu et fabriqué le costume définitif du Predator de A à

Ci-dessous, de gauche à droite :
Quelques-unes des créations de Steve pour Alien, la résurrection, réalisés au sein de la société ADI.
Une Ripley enfant sculptée en plastiline.





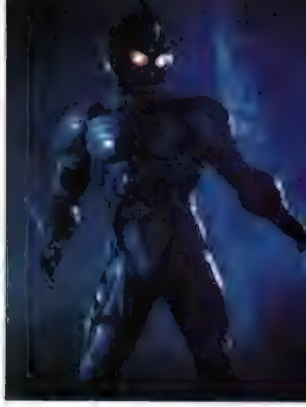


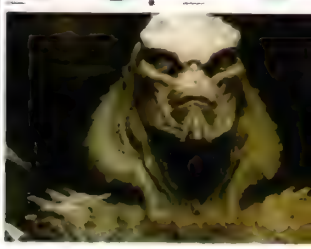
Un des clones de Ripley.

Un gros plan du visage du Newborn.

Une sculpture en pieds de l'Alien, destinée à être scannée pour obtenir une doublure virtuelle du monstre.

Une étude miniature en pieds du Newborn.





trouve dans la nature. Le camouflage animal en particulier m'a toujours fasciné. Mais il m'a fallu déployer des trésors de diplomatie pour convaincre Stan d'adopter ce schéma de peinture sur **Predator**. Maintenant, à Hollywood, ils surnomment ça, la « Peinture à la Steve Wang » (rires).

Ce genre de recherche, comme vos sculptures très baroques, a donc rencontré l'incompréhension de certains de vos confrères...
Des gens qui ne me comprennent pas ? Mais c'est l'histoire de ma vie, vous voulez dire (rires) ! J'ai toujours entendu pleins de maquilleurs dire : *« Tout a été fait, on ne peut plus innover. »*. Je suis complètement en désaccord avec cette opinion. C'est l'avis de gens qui ne savent pas observer, qui sont trop inhibés. J'ai toujours essayé d'être aussi original que possible. Mon gros problème, c'est que je m'ennuie vite. J'ai donc un besoin constant de chercher, d'être abreuvé de choses neuves. Mon credo est : « toujours innover, jamais imiter ». Pour mes sculptures par exemple, je me suis souvent inspiré des œuvres de l'artiste Chris Mueller. Son travail architectural notamment, est tout simplement hallucinant ! Mais lorsqu'on innove,

Z en seulement deux mois ! »

on se heurte très souvent à l'incompréhension des producteurs, qui manquent de référents et prennent peur en voyant vos créations...

***Nous arrivons à votre premier film,* Kung Fu Rascal...**
J'ai décidé de réaliser ce film en hiver 1988. Je travaillais à l'époque sur **Gremlins 2**, et j'en avais alors ras-le-bol de fabriquer des monstres. J'étais à une époque charnière de mon parcours : soit j'ouvrais mon propre atelier - ce qui me permettait d'asseoir ma carrière - soit je recommençais tout à zéro, en me lançant dans la réalisation. J'ai choisi la seconde option. J'avais alors assez d'argent de côté pour être à l'abri du besoin pendant un an et pour investir 20 000 dollars dans mon film. J'ai emprunté les autres 20 000 dollars à mon père et j'ai tourné ce film tous les week-ends, pendant dix mois. La post-production s'est ensuite étalée sur six autres mois. Ce film a fait une carrière plutôt honorable compte tenu du budget, et il m'a permis de co-réaliser **Mutronics**...

Comment s'est partagé le travail entre vous et Screaming Mad George sur* Mutronics *?
En ce qui concerne les créatures, nous supervisions ensemble une équipe de maquilleurs chargés du design (je me suis juste occupé du look du Guyver). En ce qui concerne la réalisation, nous n'avons travaillé qu'une seule fois ensemble, sur la scène du Dojo. George a réalisé tout ce qui se passait dans le bureau de Balcus et dans l'appartement de Mizky, la transformation de Max Reed, le combat avec le Balcus géant et la poursuite dans la ruelle. J'ai mis en scène le reste du film. Nous aurions préféré travailler de concert de A à Z, mais nous manquions cruellement de temps...

Pourquoi n'avez-vous pas de nouveau travaillé ensemble sur* Guyver 2 *?
Parce que la production a proposé la réalisation de ce film à George pour un budget de 1,5 millions de dollars, et qu'il a refusé. **Mutronics** a en effet été réalisé pour 3 millions de dollars, et c'était déjà infernal de boucler un tel film dans de telles conditions. Lorsque George m'a parlé de cette offre, je lui ai demandé si je pouvais réaliser la séquelle seul. Il a accepté en me souhaitant bon courage, et j'ai contacté la production. Mais entre-temps, ils avaient baissé le budget à 500 000 dollars ! J'ai quand même accepté pour un budget de 850 000 dollars. Le tournage était une vraie guérilla et lorsque j'y repense, je ne sais même pas comment nous avons réussi à boucler ce film. Tout ce dont je me souviens, c'est que je n'ai pas beaucoup dormi pendant cette période, et que je n'ai quasiment rien touché pendant l'année et demie nécessaire à la fabrication du film. En plein tournage, je me suis même rendu compte que je n'avais plus que 90 dollars sur mon compte en banque (rires). Ce film a pourtant été une super bonne affaire pour les distributeurs : ils se sont fait plu-

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Les créatures designées par Steve pour les deux films de la série Guyver. Le Dark Guyver de Guyver 2.

Le Guyver new look d'un second opus fabriqué de A à Z par Steve.

Le costume du Guyver, conçu pour Mutronics, vu sous toutes les coutures.

Sculpture d'un majestueux Zoanoid de Guyver 2. À noter l'influence de la créature créée par Bud Westmore pour La Créature du lac noir.

Au centre, de gauche à droite et de haut en bas : Le superbe costume du Bambooman de Kung-Fu Rascals.

Steve et l'une des créatures de son premier long métrage.

L'étonnant maquillage du Raspmutant, le moine fou de Kung-Fu Rascals.

Deux photos de Mark Dacascos dans Drive, l'un des meilleurs films réalisés par Steve.

Sculpture d'un trophée pour une scène abandonnée de Predator.

Steve peint le costume du Predator.

Un tirage en mousse de latex du Predator, en cours de peinture et en attente de ses mandibules.

Un gros plan sur le crâne très proche du crustacé du Predator.

Sculpture d'une arme du Predator, réalisée en moins d'un week-end de travail non-stop.

Le Predator dans toute sa splendeur.

Premier concept d'armure très organique rejeté par McTiernan qui craignit que le public confonde l'armure avec le visage du monstre.

seurs millions de bénéfices, et je n'ai pas reçu un seul penny de leur part. Les distributeurs sont des arnaqueurs. Évitez-les à tout prix ! Moi, j'adore tout le processus de réalisation, SAUF lorsque vous devez composer avec ces trous du cul de distributeurs.

Ce qui est fou, c'est que vous avez tout fait sur* Guyver 2, *même le montage...
Je ne sais pas où vous avez chopé cette info, parce que je n'ai jamais exigé d'être crédité pour ce poste sur aucun de mes films. Pourtant, j'ai monté seul plus de 30 minutes de **Mutronics**, et plus de la moitié de **Drive**. Et, effectivement, j'ai monté **Guyver 2**. Un monteur a bien été embauché, mais il a juste mis en place un système de montage virtuel (c'était tout nouveau à cette époque). Or, il s'est trouvé qu'il était super mauvais. Je l'ai donc viré, et je me suis engagé dans un véritable marathon pour terminer seul le film dans les temps. Ce qui a failli me tuer (rires). Je dormais entre 10 et 20 minutes toutes les 12 heures et ce, pendant sept jours de travail ininterrompu.

***Je me souviens avoir été très déçu d'apprendre que vous aviez quitté le poste de réalisateur sur* Power Rangers, le film...**
J'ai été engagé parce que j'aimais sincèrement les sentais, et que je connaissais bien les effets spéciaux. Mais il est vite devenu apparent que non seulement les producteurs ne m'aimaient pas, mais qu'en plus ils se moquaient totalement de TOUT ce que je pouvais leur dire ! Ils organisaient des réunions pour le script sans me prévenir et ne me demandaient même pas mon avis sur les créatures, ce qui est quand même mon travail à la base. Mais le pire, c'est qu'ils ne comprenaient pas pourquoi le show était aussi populaire. Bref, j'ai vite réalisé que je ne serai qu'une marionnette, et j'ai démissionné. J'ai senti aussi que le film allait à la catastrophe, et j'ai eu raison. Le budget a explosé, le planning de tournage a été dépassé, et le film s'est planté au box-office.

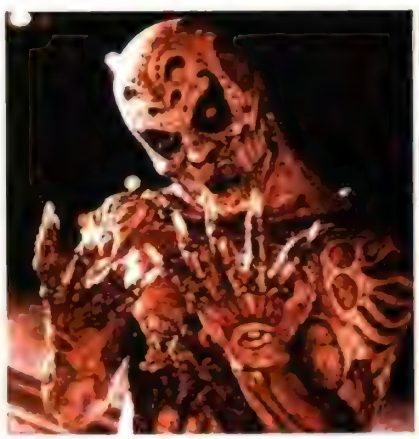
Vous êtes alors retourné au maquillage...
Oui, j'ai construit, sous la supervision de Rick Baker, six têtes animatroniques pour les possédés de **L'Associé du Diable** (quatre au final ont été utilisées). J'ai aussi fabriqué un buste pour la scène dans laquelle une main semble caresser la peau d'une femme par-dessous. Cette scène n'était pas dans le scénario, je l'ai proposée à Rick qui l'a pitché à Taylor Hackford, qui lui-même a adoré l'idée. Nous avons testé des choses très chouettes pour ce plan avec l'aide d'effets spéciaux numériques. J'ai ensuite fait quelques concepts pour **Men In Black**, notamment sur les personnages d'Edgar et de Mikey. J'ai aussi participé à la marionnette d'Edgar Bug, mais aucun de ces travaux n'apparaît dans le film. De plus, j'ai été obligé de quitter Rick en cours de production pour réaliser **Drive**.

notamment les bastons et l'aspect comédie, et Scott m'a ensuite rejoint pour que nous peaufinions le tout. On a aussi beaucoup travaillé le scénario sur le plateau.

Et pourquoi les producteurs ont-ils coupé votre montage ?
Tout simplement parce qu'ils voulaient plus de baston et moins de parlote.

Pourquoi n'avez-vous jamais essayé de travailler à Hong Kong ?
Je suis dans une position délicate. Je ne suis pas natif de Hong Kong, par conséquent les producteurs locaux ne sont pas enclins à m'embaucher. Aussi, comme je n'ai jamais travaillé à Hong Kong, les studios américains ne vont pas penser à moi pour œuvrer dans mes genres de prédilection. Ce qui est assez ironique, c'est que durant toute ma carrière, j'ai tenté de promouvoir le cinéma hong-kongais contre vents et marées. Et aujourd'hui, alors que ce genre d'action a la cote, on m'a complètement oublié au profit de gens opportunistes. Voilà bien Hollywood dans toute sa splendeur...

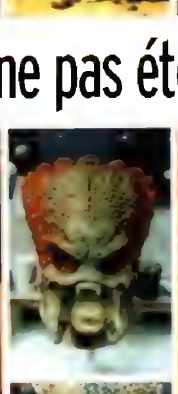
Qu'est-ce que* This Present Darkness *?
C'est un film dans lequel des démons volants combattaient des anges dans une petite ville. J'ai travaillé sur les monstres au sein de la socié-

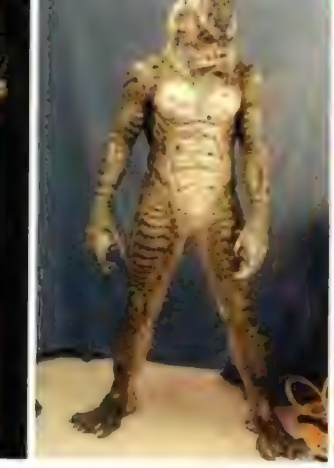


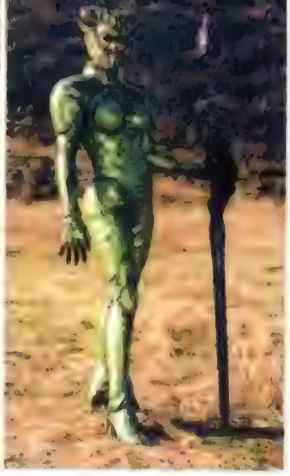
« Le monstre que j'ai construit pour Nuits de terreur n'a même pas été filmé !

Comment êtes-vous arrivé sur ce film ?
Je devais tourner la suite de **Fist of the North Star** en Roumanie. Je suis donc parti là-bas pour des repérages. À mon retour, j'ai dit aux producteurs que nous allions devoir attendre la belle saison, à savoir neuf mois, pour pouvoir tourner dans des conditions décentes. Histoire ce patienter, ils m'ont donc proposé de mettre en scène **Drive**. J'ai adoré travailler avec Mark Dacascos sur ce film, c'est un gars génial. J'avais alors vu tous ses films, et personne n'avait encore exploité son extrême bonté. J'ai donc décidé de rendre hommage à cet aspect de sa personnalité.

Ce film vous ressemble beaucoup. Avez-vous changé le scénario ?
Oui. Le script de Scott Phillips était très bien dialogué, mais la trame ressemblait beaucoup trop à **Guyver 2**. Scott m'a d'ailleurs avoué par la suite qu'il était un énorme fan de mon film (rires). J'ai donc réécrit le scénario,

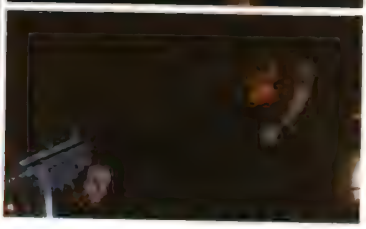




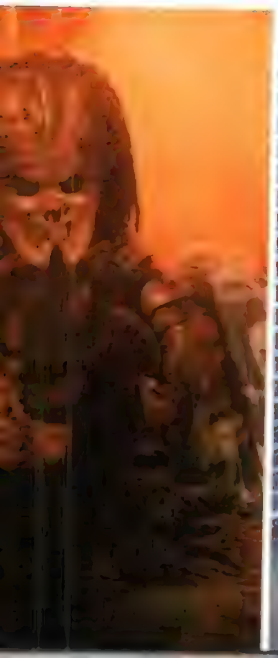
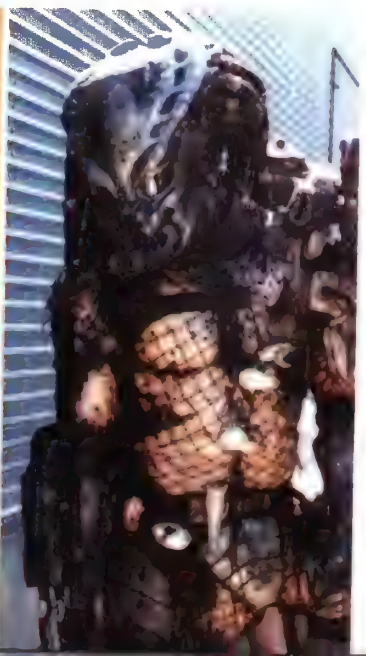


té de Greg Cannom, Captive Audience. Mais le film a été abandonné alors que nous en étions aux deux tiers de notre travail. J'ai enchaîné, toujours chez Captive Audience, avec **L'Homme bicentenaire**, sur lequel j'ai fait quelques concepts pour le costume de robot qu'interprète Robin Williams, mais c'est Steve Johnson qui a finalement remporté le contrat. J'ai quand même réalisé les vieillissements de Sam Neill sur ce film. J'adore faire des maquillages réalistes, même si les gens me cantonnent, un peu trop, au simple créateur de monstres... D'ailleurs Greg Cannom m'a rappelé, il n'y a pas très longtemps, pour que je m'occupe du vieillissement de Russell Crowe dans **Un homme d'exception**. Je ne pouvais pas parce que j'étais sur les designs pour le **Hellboy** de Guillermo Del Toro. J'ai travaillé sur ce film de juillet 2002 à mars 2003. J'ai notamment créé le costume d'Abe Sapiens, un maquillage qui recouvre tout le corps de l'acteur, et qui demande plus de sept heures de pose. C'est un de mes plus beaux travaux. J'espère que les fans aimeront mon adaptation du personnage...

Nous arrivons à* Nuits de terreur. *Alors, que s'est-il passé selon vous sur ce film ?
Ce qui s'est passé officiellement ? Ou ce qui s'est VRAIMENT passé ? Officiellement, mon monstre était si mauvais qu'ils ont dû engager Stan Winston pour sauver le film. Ce qui s'est vraiment passé, c'est que le réalisateur ne savait pas comment réaliser un film avec des effets spéciaux. Il a donc essayé de convaincre les producteurs de faire un film *« du style de* **Les Autres** *»*, autrement dit un thriller psychologique. Et pour les forcer à opter pour cette option, il a déclaré que ma créature était une catastrophe, ce qui lui permettait de ne pas la filmer. Mais après son premier montage, tout le monde, y compris le studio, a voulu voir un monstre. Comme le mien était soi-disant nul, ils ont embauché Stan Winston pour « réparer les dégâts », et tourner des plans d'inserts avec. Par la suite, le réalisateur a dit à quelqu'un que je connais que, lorsqu'il a appris que Stan avait été embauché, il était furieux, et que s'il avait su que le studio allait le forcer coûte que coûte à filmer un monstre, il aurait nettement préféré utiliser le mien. J'ai vraiment été le bouc émissaire de magouilles tordues dans cette histoire. Et puis, honnêtement, j'en ai ras-le-bol d'entendre des réalisateurs et des producteurs incompétents vous répéter que « moins c'est plus » quand ils parlent de films de monstres. Je voudrais dire quelque chose à ces gens : souvent, moins, c'est juste MOINS ! Donnez aux fans ce qu'ils sont venus chercher, et arrêtez de prétendre que vous en avez quelque chose à foutre.



Ce film était une sale blague. »

Est-ce que votre créature a quand même été filmée ?
Non, même pas ! On a passé trente minutes, montre en main, à filmer des tests avec le directeur de la photo. On a aussi tourné avec le costume, mais c'était pour un gros plan sur Emma Caulfield, et tout ce que l'on voyait de la créature, c'était son épaule droite ! En plus, elle n'était même pas éclairée. C'était une triste blague, vraiment...

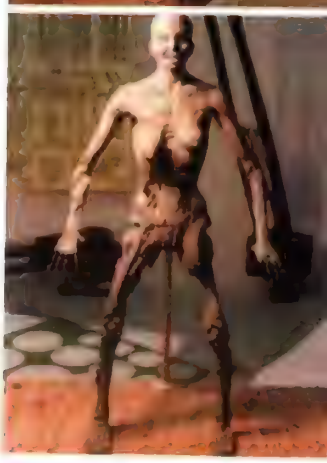
Savez-vous que Stan Winston prétend qu'il vous a remplacé parce que vous êtes incompétent ?
Je n'ai aucune idée du rôle exact de Stan dans cette affaire. Tout ce que je peux dire, c'est que Stan n'est pas un imbécile. C'est un homme d'affaires, c'est tout. Et puis j'ai l'impression que toutes les personnes impliquées sur le film se doivent de lancer de mauvaises critiques sur ma créature pour sauver la face. Moi, tout ce que je sais, c'est que Fangoria a publié une toute petite photo de ma créature, qui ne montrait même pas le corps en entier. Et TOUTES les réactions sur le forum du magazine étaient dithyrambiques. Tout le monde semble détester le nouveau monstre. C'est une piètre copie féminine de Freddy Krueger et les amoureux du genre ne comprennent pas pourquoi ma créature n'a pas été utilisée.

Quel était votre concept pour la créature ?
C'était, basiquement, un ange de la mort. Elle avait de longs cheveux, six ailes de tailles différentes, une peau sombre et tatouée, des griffes acérées, une longue robe luisante. Son visage était recouvert d'un masque translucide spectral, qui brûlait au cours du film pour révéler un visage bouffi par la rage, avec une mâchoire inférieure énorme, garnie de dents qui remontaient jusqu'à la gorge. Toutes les personnes qui ont vu mon monstre m'ont dit qu'il était effroyablement beau.

Heureusement, il nous reste la figurine des McFarlane Toys...
Je suis très heureux que ma Tooth Fairy existe dans leur collection. Mais j'ai entendu une personne de cette société répondre aux fans pendant une convention et exposer une version, là encore fantaisiste, de cette affaire. Ceci dit, cette même personne a également déclaré préférer ma version du monstre. Dans leur critique du DVD de **Nuits de terreur**, Fangoria a également regretté qu'il n'y ait aucune trace de ma créature. Voilà au moins un fantôme qu'Hollywood ne parviendra pas à enterrer !

Special thanks to Steve Wang

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY



Ci dessus, de gauche à droite et de haut en bas :
Le costume de « Bernard L'Ermite samouraï » créé par Steve pour un concours de maquille organisé par Screaming Mad George.

Le magnifique diable d'Endiablé, coupé du film après de mauvaises projections test.

Le costume du Gill-Man de Monster Squad, un costume de monstre qui, techniquement, fit date.

Sculpture du Gill-Man dans l'atelier du Stan Winston Studio.

Maquillage d'un mort vivant pour la pub Resident Evil 2 réalisée par George Romero.

Un costume dans la plus pure tradition des « sentai » réalisé pour un épisode des Power Rangers.

Une étonnante miniature sculptée par Steve pour un projet abandonné.

La Linda zombie d'Evil Dead 2 sculptée par Steve pour Doug Beswick.

FUN TV

A VOS MANGAS!!!

VOTE POUR TON MANGA PRÉFÉRÉ ET GAGNE 1 AN DE DVD

L'INTÉGRALE DE LA SÉRIE ÉLUE SERA PRÉSENTÉE SUR FUN TV

ANIME MadMovies

DU 15 MARS AU 28 JUIN, FUN TV TE PROPOSE TOUS LES SAMEDIS DE DÉCOUVRIR DEUX MANGAS ET DE VOTER POUR LA SÉRIE QUE TU PRÉFÈRES PAR TÉLÉPHONE AU 0807 66 1 2 3 4 OU SMS EN ENVOYANT MANGA AU 61006 OU SUR WWW.FUNTV.FR

TU PEUX ÉGALEMENT VOTER EN RETOURNANT CE COUPON À :
FUN TV "A VOS MANGAS"- 89, avenue Charles de Gaulle 92575 NEUILLY SUR SEINE CEDEX

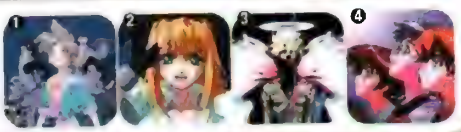
NOM :..... PRÉNOM :.....

ADRESSE : .....

CP :..... VILLE :..... PAYS :.....

Je vote pour (coche la case de ton choix) :

❶ - KEY THE METAL IDOL (les 07 et 14 juin) ❒
❷ - EXCEL SAGA (les 07 et 14 juin) ❒
❸ - KACHO OHJI (les 21 et 28 juin) ❒
❹ - HAND MAID MAY (les 21 et 28 juin) ❒

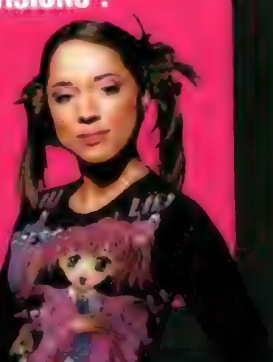


MAD MOVIES

POUR FAIRE TON CHOIX ET GAGNER 1 AN DE DVD DYNAMIC VISIONS ?

Rendez-vous sur FUN TV dans l'émission "**A vos mangas**", présentée par Audrey, tous les samedis à 22 H 50

FUN TV est disponible en exclusivité [illegible] sur TPS (canal 74) et les [illegible]



Madgazine

DVD · VIDÉO · TÉLÉ · MANGA · JEU VIDÉO · GOODIES · LIVRES · MUSIQUE

John Woo s'en va t'en guerre

sommaire

#68 DVD
Quel est le point commun entre **Le Grand Silence**, **Jason X**, **Shaolin Soccer**, **Les Powerpuffs Girls**, **À la poursuite d'Octobre Rouge**, **Crocodile 2**, **Windtalkers** ou encore **Brazil** ? Mais si, cherchez bien... Stéphane Moïssakis et son célèbre cahier DVD of course !

#78 TÉLÉ MANIAC
Vous prononcez juste le nom de Jerry Bruckheimer et paf, le cerveau de Yannick connecte ses deux hémisphères ! Ce mois-ci, le plus célèbre chauve toulousain vous parle donc de la série ***Les Experts*** produite par le responsable d'**Armageddon**.

#79 ANIME NATION
Vous n'avez jamais entendu parler du **Vampire Hunter D** de Kawajiri ? Malheur à vous ! Bertrand se charge de vous mettre au parfum à l'occasion de la sortie de la suite, intitulée **Bloodlust**.

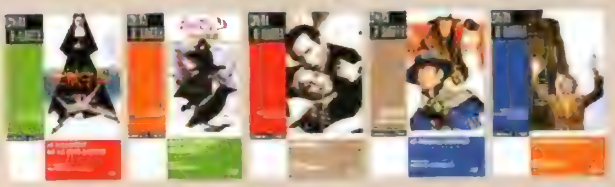
#80 PLAYMAD
Attention, ce mois-ci, c'est que du poids lourd puisque Bruno Provezza (fiché sous le nom de Bolo le petit Pelo par Interpol) nous parle de **Resident Evil Zero** tandis que le père Yannick s'attarde sur les nouvelles excroissances du génial **Metal Gear Solid** d'Hideo Kojima.

#82 MÉLOMAD
X-Men 2, **Matrix Reloaded**, **Darkness Falls** et **Gods and Generals** : bref, c'est un spécial bœuf que le bourrin Cédric nous a concocté ce mois-ci. Oreilles sensibles s'abstenir, ce n'est pas le mois Edith Piaf...

#83 SANG D'ENCRE
Ce mois-ci, Arnaud expédie le dernier recueil de nouvelles de Stephen King (faut quand même en parler, merde !) et passe la plume à notre JPP national pour vous causer fanzine.

Collection Cinéma de quartier

(LE GRAND SILENCE + ELLE S'APPELAIT SCORPION + THE WICKER MAN + LE COUVENT DE LA BÊTE SACRÉE + INCUBUS)



À travers sa collection DVD Cinéma de quartier, Jean-Pierre Dionnet poursuit la croisade qu'il a entamée chaque mercredi matin, depuis des années, sur le petit écran : donner à voir ce qu'il y a de plus atypique, de plus déviant et de plus rare dans le cinéma populaire. 5 titres d'un coup ce mois-ci, avec comme conséquence directe de nous offrir un panoramique du ciné allumé du monde entier, de la fin des sixties jusqu'au milieu des seventies, soit l'une des périodes les plus fécondes pour le cinéma déjanté. Pour reprendre la formule consacrée : vous allez voir **Le Grand silence**, l'un des chefs-d'œuvre absolus du western spaghetti. Un film mythique, qui doit autant à son casting (Jean-Louis Trintignant et Klaus Kinski), à sa brutalité sèche qu'à son cadre insolite pour un western : l'hiver et la neige. Et tant qu'à faire, vous le verrez dans sa version intégrale italienne et vous pourrez même apprécier la fin alternative, tournée pour la version US mais jamais exploitée, à laquelle vous avez échappée. Vous allez voir aussi **The Wicker Man**, un film d'épouvante, on ne peut plus singulier, qui réunit l'auteur du **Limier** et un casting typiquement Hammer autour d'une enquête qui se transforme lentement en machination meurtrière (cf. Film décrypté MM 153). Vous pourrez même en apprécier, au choix, la version salles du film ou le director's cut, puisque le film connut de nombreux déboires à sa sortie ayant pour conséquence directe un remontage assez sauvage. Vous allez voir également le rarissime **Incubus**, le seul film à avoir été tourné en espéranto, une langue créée à la fin du XIXe siècle avec l'utopie qu'elle remplace toutes les autres et permette aux hommes de tous les pays de communiquer. La singularité du film ne s'arrête pas là, puisque qu'on retrouve derrière la caméra des gens, tels que Leslie Stevens (le créateur d'***Au-delà du réel***) ou le chef opérateur Conrad Hall (3 oscars quand même pour le monsieur) alors que devant la caméra, William Shatner interprète son dernier rôle avant de passer à la postérité en jouant les humanistes en pyjama dans ***Star Trek***. Vous allez enfin voir deux perles japonaises On l'appelait Scorpion et **Le Couvent de la bête sacrée**. Deux adaptations de mangas (Le réalisateur du **Couvent de la bête sacrée** est d'ailleurs aussi l'auteur du manga), deux représentants de sous-genres particulièrement barrés du cinéma exploitation : le film de prison de femmes et le film de nonnes (d'ordinaire une spécialité italienne). Dans les deux cas, le couvent comme la prison, ne sont qu'un prétexte aux scènes de sévices sur de jolies jeunes femmes. Phénomène exclusivement lié au cinéma japonais de l'époque : même les films d'exploitation les plus bisseux révèlent des trésors d'expérimentation cinématographique. Ainsi, une scène où deux nonnes se punissent à coups de fouet se retrouve pourvue d'enjeux formels absolument sidérants. Bref, vous allez voir un cinéma que vous n'auriez pu imaginer, des films qui ne sont que trop rares. Des incunables qui ont été traités pour les objets précieux qu'ils sont, puisque toutes les copies sont superbes et que chaque DVD est bourré de suppléments. Un commentaire audio pour **Incubus**, d'excellents documentaires pour **Le Grand silence** et **Wicker Man** et tout plein d'interviews, y compris sur les deux titres japonais. Ce qui n'est pas moins qu'un exploit lorsque l'on sait à quel point il est difficile de ramener des suppléments sur les films japonais de ce genre. Tout ceci serait cruellement incomplet si chaque film n'était pas précédé d'une intro de monsieur Dionnet himself, qui, avec cet enthousiasme et cet amour inconsidéré pour le cinéma populaire, replace le film dans son contexte et met le spectateur dans l'esprit pour apprécier. Chapeau bas.

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.77 OU 2.35 (16/9). SON 1.0 D'ORIGINE (VF ET VOSTF). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO (**INCUBUS**). DOCUMENTAIRE (**THE WICKER MAN, LE GRAND SILENCE**). INTERVIEWS (**LE COUVENT DE LA BÊTE SACRÉE** ET **ON L'APPELAIT SCORPION**). FIN ALTERNATIVE (**LE GRAND SILENCE**). BANDES-ANNONCES ORIGINALES. ETC.

CROCODILE II

DE GARY JONES

L'été arrive à grands pas et Mad se fait un devoir de vous mettre en garde contre certaines agressions que vous seriez susceptibles de rencontrer lors de vos congés payés bien mérités, bande de prolos. Donc, si vous avez décidé d'aller vous la couler douce au Mexique cette année (vous gagnez bien votre vie, vous), nous vous conseillons de vous prendre une bonne caisse de tequila au bord d'une plage plutôt que d'aller visiter ses marais infestés de crocodiles friands de capitalistes bien gras. Ça, les passagers du vol 211 pour Acapulco l'ignoraient et le découvrent rapidement après un atterrissage forcé dans les fameux marais, atterrissage dû à une prise d'otages qui était facile à anticiper, vu que des mecs aux tronches pas possibles prennent l'avion avec pleins de flingues sur eux et que personne ne leur dit rien (Ah ! On me dit que seuls les cutters ne sont pas autorisés, les flingues, ça va...). Après que le pilote ait fait office d'apéro, le petit groupe de survivants se cavale à toutes jambes à travers les marais, dans l'espoir de profiter un jour de la retraite...

Séquelle d'un premier opus réalisé en son temps par Tobe Hooper (elle est bien loin l'époque de **Massacre à la tronçonneuse**), **Crocodile 2** est à mettre au compte de Gary Jones, l'un des piliers de la firme Nu Image. Tourné intégralement en Inde, à Hydrabad (les studios du milliardaire Ramoji Rao), d'après un script très commun de Jace Anderson et d'Adam Gierasch (**Air Panic**), le film de Gary Jones n'est pas aussi réussi et rythmé que **Spiders** (son chef-d'œuvre) mais reste néanmoins une très agréable série Z, dans la lignée des autres productions Nu Image. C'est gentiment gore, c'est plutôt joliment éclairé (le directeur de la photo Rasool Ellor se serait inspiré de **Sans retour** et de **Délivrance**, paraît-il) et quelques fois très bien gaulé (le gunfight du début, le crocodile confié aux bons soins de KNB). Seules des images de synthèse incroyablement mauvaises (la marque de fabrique de Nu Image) viennent un peu ternir le tableau. Rien de bien grave cependant, et si vous n'êtes pas content, vous pouvez toujours aller camper à Meudon.

Alexandre BUSTILLO

DVD INFO : USA. 2001. RÉAL. : GARY JONES. INT. : HEIDI NOELLE LENHART, STEVE MORENO, JON SKARLOFF, MARTIN KOVE... TRANSFERT 1.85 (16/9 COMPATIBLE 4/3). SON 2.0 (VF). DIST. : FREE DOLPHIN.

BRAZIL

DE TERRY GILLIAM

Comme d'autres films visionnaires ce mois-ci, le mythique **Brazil** de l'ex-Monty Python Terry Gilliam, œuvre d'anticipation kafkaïenne et satire acerbe des dérives fascistes du capitalisme, franchit l'Atlantique dans une version Zone 2 pour le moins minimaliste. À tous ceux qui vivent au fond d'une cave depuis cinq ans, il est donc utile de rappeler qu'il existe depuis quelques années un monstrueux DVD Criterion Zone 1, contenant trois disques et proposant non seulement des tonnes de suppléments (documentaires, commentaires audio, interviews, story-boards, galeries, etc.) mais surtout les différentes versions du film voulues ou rejetées par Gilliam (celle de 142 minutes, mais aussi celle appelée « The Love Conquers All Version » de 94 minutes, avec tous les changements refusés par le réalisateur, dont un happy end tout pourri !). En France, bien sûr, les costards cravates de l'industrie ont pensé que Brazil était un nanar obscur qui ne justifiait pas un tel investissement. Aussi nous gratifie-t-on d'un DVD con comme la lune, proposant la version cinéma (137 minutes en système Pal) et une pauvre featurette d'époque sans grand intérêt. Vous savez ce qu'il vous reste à faire !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : F.P.E. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : FEATURETTE D'ÉPOQUE.

WINDTALKERS Director's Cut

DE JOHN WOO

Forcément, à l'annonce de la sortie en Zone 1 et en 3 disques, d'un director's cut consacré au dernier film épique de John Woo, tout le monde en est allé de sa diatribe hargneuse contre l'éditeur France Télévisions, responsable d'une édition Zone 2 d'emblée considérée comme obsolète. C'était juger la chose un peu vite, car il est parfois utile de regarder au-delà de l'argumentaire marketing présent sur la jaquette pour jauger de la qualité réelle d'une édition. En effet, hormis le nouveau montage approuvé par John Woo, les deux disques de suppléments de cette version Zone 1 ne justifient pas vraiment l'achat. En réalité, cette édition aurait très bien pu se limiter au premier disque, contenant le film et les commentaires, auxquels on aurait rajouté deux bonus du dernier disque, car le reste frise le foutage de gueule. Le deuxième disque contient une featurette trop brève sur la musique, mais surtout les sempiternels docus historiques - passages obligés dès qu'il s'agit d'un film de guerre - pensés pour titiller la fibre lacrymale du spectateur ricain. Trois docus si courts, par ailleurs, qu'ils ne méritaient guère un disque pour eux seuls. Quant à la troisième galette, censée autopsier en long et en large les coulisses du tournage, elle ne contient que quatre suppléments : une galerie de photos minimalistes (une trentaine de clichés), une étude multi angles bien fichue sur quatre scènes de bataille

(mais on sait que ça reste un gadget), un journal de bord sur quatre scènes du film (le seul bonus vraiment intéressant du disque) et la featurette attendue sur l'entraînement militaire des acteurs avant le tournage. Évidemment, pas de vraie docu sur la genèse du film et aucune interview ! Damned, c'est censé être une Director's Edition ! Où est donc passé John Woo, mon général ? Sur le premier disque, soldat, où il présente pendant quelques secondes le film. Certes, c'est peu, mais les commentaires audio tant vantés sur la jaquette devraient enfin assouvir notre appétit d'infos. Las ! Si l'on peut encore rire devant Christian Slater et Nic Cage bouffant du popcorn pendant qu'ils causent (total respect pour le DVDphile !), on s'emmerde ferme en écoutant la voix monotone d'un John Woo dont on ne contestera jamais la sincérité, mais qui, depuis qu'il bosse à Hollywood, s'est constitué un discours formaté, presque soumis, déjà entendu vingt fois (sur son style, sur la relation entre ses personnages, sur sa religion etc.). Un discours où jamais ne transparaît ni doute, ni regret, ni colère (mieux vaut relire l'interview réalisée par Djoumi à la sortie du film !). Non, décidément, cette édition Zone 1 vaut surtout pour son director's cut, plus concis dans certaines séquences (les explications poussives sur l'île de Saipan imposées par les producteurs ont été supprimées), plus long dans d'autres. Ainsi, la relation entre White Horse et Ox, et celle entre Enders et la jeune infirmière ont-elle été étoffées. Quant à la première bataille, désormais plus barbare, elle dévoile quelques instants inédits et de toute beauté. Il faut voir Cage au ralenti, encerclé de flammes, en une pose dantesque, pour vraiment saisir cette incroyable capacité qu'a John Woo à transcender l'humain, même si pour cela, il choisit de le filmer en Enfer !

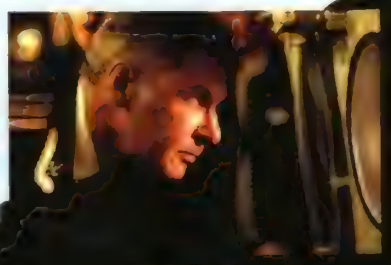
Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 2.40 (16/9). SON 5.1 (VOST ET VF QUÉBÉCOISE). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES HISTORIQUES - SCÈNES MULTI ANGLES - FEATURETTES - GALERIE - BANDES ANNONCES.

Ballets aquatiques

(À LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE + K-19)

Outre le fait que nous sommes ici en présence des deux plus grands films de sous-marin jamais réalisés (on ne discute pas !), l'**Octobre Rouge** de McT et le **K-19** de Miss Bigelow ont en commun une petite anecdote. En 1988, McTiernan souhaitait Harrison Ford pour le rôle de Jack Ryan. Préférant le rôle attribué à Sean Connery, la star fit son petit caca nerveux, mais McT ne céda pas et confia le rôle de Ryan à l'excellent Alec Baldwin. Pas étonnant donc, de voir Ford, près de 15 ans après, co-produire **K-19** et y interpréter le commandant autoritaire d'un submersible en danger. Mis à part ça, les deux films divergent dans leur approche d'un sujet a priori identique (situation de crise pouvant entraîner un conflit nucléaire mondial). Inspiré de faits réels, **K-19** est une grande œuvre sensible, noble et humaniste, mettant avant tout l'accent sur l'implication émotionnelle du spectateur. L'héroïsme et le sacrifice y sont magnifiés dans une sorte d'hommage douloureux et réaliste à l'épreuve qu'ont traversée les vrais marins du K-19. **Octobre Rouge**, lui, est un film d'aventures beaucoup plus cérébral, jouant avec maestria sur les rapports diplomatiques et trompeurs qui relient les forces en présence. Là où Bigelow colle à ses personnages sans discontinuer, McT déploie un véritable échiquier filmique basé sur l'opposition et la duperie. Entre la tragédie humaine et le thriller politique, les deux films tracent leur route sans faillir, transcendant leur parti pris respectif, par une réalisation étourdissante de fluidité (ballets de caméra dans les coursives des sous-marins). Fluidité enveloppante et chaleureuse chez Bigelow, fluidité enivrante et froide, presque reptilienne, chez McTiernan. Bref, deux musts à redécouvrir dans des copies splendides. Pour ce qui est des suppléments, le collector d'**Octobre Rouge** propose principalement un commentaire assez anecdotique de McT, mais qui a au moins le mérite de nous parler de ce qui défile à l'écran, contrairement au commentaire de la Bigelow et de son chef op', qui semble avoir été enregistré, sans que les intervenants ne visionnent le film, puis plaqué sur les images. Mais bon, après tout, la virtuosité a-t-elle vraiment besoin de commentaires pour s'imposer ?



Arnaud BORDAS

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET DTS (VF SUR OCTOBRE ROUGE). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - COMMENTAIRE AUDIO - BANDE ANNONCE (SUR LES DEUX) FEATURETTES (SUR K-19).

INSOMNIA

DE CHRISTOPHER NOLAN

À sa sortie, **Insomnia**, remake d'un thriller clinique d'Erik Skjoldbjærg avec Stellan Skarsgård, fut rapidement considéré comme supérieur à son modèle. Certes, l'incroyable photo du film de Nolan et sa relecture plus fantasmagorique du matériau d'origine (qui, lui, privilégiait le glauque au spectaculaire, et la froideur visuelle à la métaphore christique) lui donnent une réelle élégance, clairement absente du film norvégien. Mais il s'agit en réalité de deux films bien distincts, aussi captivant l'un que l'autre, qui, malgré l'évidente ressemblance scénaristique, ont des intentions radicalement opposées qu'il est difficile de comparer. Le film de Skjoldbjærg traite brillamment de libido réprimée quand celui de Nolan dépeint avant tout un chemin de croix. À noter que le DVD édité par Warner est très complet en termes d'interactivité.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO DU RÉALISATEUR - COULISSES DU TOURNAGE - INTERVIEWS - REPORTAGES - BANDES ANNONCES - GALERIE PHOTO - SCÈNE INÉDITE.

HENRY II

DE CHUCK PARELLO

Il est de retour ! Qui ? Ben, Henry. Ah ?
Voilà. C'est le seul sentiment que nous inspirera ce **Henry 2**, séquelle inutile du chef-d'œuvre de McNaugthon. Ayant tout dit sur le sujet, McNaugthon met dans l'embarras l'aimable Chuck Parello, qui se voit ici dans l'incapacité de faire évoluer un personnage qui sombre peu à peu dans la caricature puis dans l'indifférence générale. Après son odyssée sanglante avec Otis Toole, Henry (Neil Giuntoli) zone de refuge en refuge, avant de s'installer chez un couple qui est bien loin d'imaginer la véritable nature de leur locataire. Bientôt rattrapé par ses pulsions meurtrières, Henry se remet en chasse. Et cette dernière perd tout son aspect cradingue et documentaire, au profit d'un esthétisme très poli agrémenté d'une violence démonstrative, obsolète dans ce genre d'exercice. Triste. Chuck Parello s'est depuis rattrapé avec **Dahmer**, un second essai sur les serial-killers, bien plus concluant. Quant à Neil Giuntoli, il n'est là que pour une chose : nous rappeler à quel point Michael Rooker est un génie.

Alexandre BUSTILLO

DVD VIERGE : USA, 2001. RÉAL : CHUCK PARELLO. INT : NEIL GIUNTOLI, RICH KOMMERICH, KATE WALSH... TRANSFERT 1.85 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLEMENTS : COULISSE DU TOURNAGE, BANDE-ANNONCE. DIST : GCTHV.

LA JETÉE/SANS SOLEIL

DE CHRIS MARKER

Bien plus qu'un film, **La Jetée** est une expérience, comme le ultimate trip de **2001**, comme la lecture de *Ubik*. Réflexion absolument fascinante sur le temps et le désir (entre autres), **La Jetée** rend hommage à **Sueurs froides** (film préféré de tous les temps de Chris Marker). Film inclassable, tant par sa forme de photo-roman noir et blanc qui ne s'anime que le temps d'une scène inoubliable - monument de cinéma tellement elle est viscérale - aussi bien que par sa construction scénaristique, qui a influencé plusieurs générations d'écrivains et de cinéastes, de James Cameron à Terry Gilliam, de William Gibson à Mamoru Oshii. Côté DVD, Arte nous livre une galette irréprochable, notamment grâce à la présence de **Sans soleil**. Long-métrage réalisé 20 ans après **La Jetée**, **Sans soleil** est un essai cinématographique incroyable sur le voyage et la mémoire que l'on n'est justement pas près d'oublier. Niveau suppléments, le clip de David Bowie, réalisé par Mark Romanek, nous est présenté (clip très influencé par **La Jetée**), ainsi qu'un documentaire anglais sur Chris Marker, absolument passionnant.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : ARTE VIDEO. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON MONO D'ORIGINE (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VF ET VOST) : CLIP MUSICAL - PORTRAIT.

3ème FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE DE NEUCHATEL

NEUCHATEL INTERNATIONAL FANTASTIC FILM FESTIVAL

1-6 JUILLET 2003

3ème Edition

International Competition
Swiss Fantastic Shorts
New Cinema from Asia
Retrospective Ray Harryhausen

Cinemas Arcades & Apollo
Théatre du Passage
Expo John Howe
Jardin Anglais
Bars & Animations

www.nifff.ch
Tél.++41(0)32 730 50 31 / info@nifff.ch

BCN PRESSOR TSR Coca-Cola hôtel palafitte MadMovies Cinéastes Cavaliers Le Temps

NIFFF Rue Martenet 4, 2003 Neuchâtel, Switzerland Tél. ++41(0)32 731 07 74, Fax: ++41(0)32 731 07 75

DVD RAPIDO

CHINA STRIKE FORCE On regrette bel et bien l'époque où le cinéma surbarré de Hong Kong faisait constamment la joie des cinéphiles boulimiques que nous sommes. **China Strike Force** de Stanley Tong (l'ex-yes man ultra-efficace de Jackie Chan, depuis responsable de l'effroyable **Mister Magoo** pour Disney) enfonce le clou avec ses Aaron Kwok et Mark Dacascos, cabots comme pas permis, ses scènes d'action foireuses empreintes de jeunisme malvenu et un Coolio qui se demande ce qu'il fout là. Et dire que certains chefs-d'œuvre auront mis du temps avant de trouver la voie de nos salles obscures ; et que cette perlouze mollassonne est sortie chez nous, à peine un an après sa sortie à Hong Kong ! (Opening)

LES TUEURS À LA LUNE DE MIEL Cela aurait dû être le premier film de Martin Scorsese, mais celui-ci s'est fait lourder par la production, qui considérait que ses mouvements de caméras précis et élaborés empiétaient sur le planning de travail. Sans aller jusqu'à dire qu'on y perd forcément au change avec Léonard Kastle, force est de reconnaître que si **Les Tueurs à la lune de miel** reste encore aujourd'hui un film très intéressant, certains de ses procédés narratifs et visuels, à l'époque relativement novateurs, ont pris un coup dans l'aile. Mais, on peut tout de même saluer la sortie en DVD de cette histoire d'amants assassins par chez nous, notamment dans une édition chargée. (Edito Films)

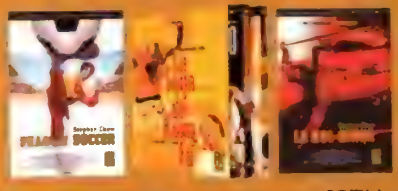
LA LISTE NOIRE Robert De Niro en cinéaste persécuté par le gouvernement McCarthy - sous l'œil du producteur Irvin Winkler, qui signe ici son premier film - voilà la promesse plus qu'alléchante de **La Liste noire**. Mais en tirant beaucoup trop sur la corde du thriller, l'ancien responsable de la saga **Rocky**, passe complètement à côté de la véritable émotion d'un sujet pourtant en or. Reste la performance de De Niro, encore loin de l'époque des **Rocky et Bullwinkle** ou autres **Personne n'est parfait(e)**. En enchaînant sur des **Traque sur Internet** et autres bouses du même acabit, Winkler quant à lui, prouvera définitivement qu'il reste bien meilleur producteur que réalisateur. On peut pas être bon partout... (FPE)

FAMILY BUSINESS Même avec un casting trois étoiles composé de Sean Connery, Dustin Hoffman et Matthew Broderick (à l'époque tout juste sorti de **La Folle journée de Ferris Bueller**, une référence donc), l'inégal Sidney Lumet parvient à se ramasser en tentant une comédie policière dans laquelle deux gangsters, père et fils, essayent de rallier leur brillante descendance à leur cause. Mou de chez mou, bon Dieu ! On aurait encore préféré voir débarquer **Contre-enquête**, le Lumet qui a suivi **Family Business**, voire mieux, **Le Prince de New York**, l'un de ses chefs-d'œuvre qui n'a pas encore vu le jour sur galette versatile. (FPE)

SUEURS L'idée de faire une sorte de **Mad Max** français dans le désert de l'Afrique du Nord, avec comme principaux personnages une bande de truands un peu beaufs et puants de la gueule, pouvait faire illusion sur le papier, mais c'était sans compter sur le traitement que le réalisateur Louis-Pascal Coulevaire impose par l'image. Du bruit, des filtres, une direction d'acteurs aléatoire, dont s'extirpe malgré tout l'excellent Joaquim De Almeida ; et surtout, surtout, un découpage allant à l'encontre des principes du cinéma d'action. Ici, les scènes d'actions sont filmées en gros plan, tandis que les scènes d'expositions sont filmées en plan large : c'est le monde à l'envers !!! Reste un DVD bourré à craquer de bonus, mais comme ceux-ci sont aussi intéressants que le film... (Metropolitan)

King Hong Kong

(SHAOLIN SOCCER + WARRIORS TWO + LE MOINE D'ACIER + LE ROI SINGE)



Attention, c'est un mois tout à l'honneur de HK Video, qui nous gratifie de plusieurs DVD exemplaires dédiés à deux des plus grandes stars du cinéma hong-kongais. D'abord, Samo Hung, l'un des piliers de la «comédie kung-fu» qui, sur les traces de Jackie Chan et de son **Drunken Master**, apporta un ton décalé au genre, moins burlesque mais plus sombre et plus nerveux, et ce dès ses deux premiers films en tant que réalisateur : **Le Moine d'acier** et **Warriors Two**, réunis dans le coffret **La Saga du Kung Fu**, volume 2. Dans la même veine que le premier tome, ce coffret ne contient aucun bonus, sinon de courtes présentations des films par David Martinez, qui synthétise parfaitement le parcours de ce magnifique artiste martial. On regrettera juste que ces œuvres cruelles et torturées, aux chorégraphies hallucinantes, soient celles qui, à l'instar de **Blade of Fury**, bénéficient de moins d'attention de la part de HK, alors que la réelle ambiguïté de Hung (la misogynie et le racisme latents, voire affichés, de ses œuvres) et les polémiques qu'elle engendra, sont tout au moins aussi fascinantes que les cascades de Jackie Chan.

Face à lui, Stephen Chow, star récente du cinéma de Hong-Kong (il fut découvert à la fin des années 80) et champion adulé de la comédie non-sensique, voit ses premiers films édités en Zone 2 dans de superbes éditions : le d'ores et déjà mythique **Shaolin Soccer** et l'ambitieux **Roi singe**, plus connu sous le titre **A Chinese Odyssey** (en réalité, deux films de 90 minutes réunis ici dans un même coffret), une adaptation comique d'une célèbre légende chinoise. Totalement fantasque et hystérique, et doté d'une mise en scène et d'un humour typiques des «action flicks» produits au début des années 90, **Le Roi singe** est loin d'être le meilleur film de Chow. Succession ininterrompu de blagues à deux balles pour tous ceux qui n'ont pas dépassé le stade sadique-anal, de dialogues assourdissants et de SPFX tout pourris, **Le Roi singe** ne doit sa sortie qu'au succès de **Shaolin Soccer**. L'édition DVD de ce dernier devrait, quant à elle, remporter tous les suffrages puisqu'elle propose deux montages du film en DTS : la version internationale de Miramax, charcutée donc obsolète, et la version longue (la même que celle du Zone All, mais agrémentée de scènes inédites et d'un bêtisier au générique final). En termes d'interactivité, on retrouve tous les docu (making of et SPFX) présents sur le Zone All, sans l'insupportable logo apparaissant lors des effets spéciaux, ainsi qu'une excellente interview de Stephen Chow.

Maintenant, ne reste plus qu'à attendre, la bave aux lèvres, le chef-d'œuvre de Hung, et le **From Beijing With Love** de Chow, parodie délirante de James Bond, dans les éditions de Prodigal Son prévues pour bientôt.

Yannick «Drunken» DAHAN

ÉDITEUR : HK VIDEO, TRANSFERT 1.85 ET 2.35 (16/9). SON DTS 5.1 (VO ET VF SUR SHAOLIN SOCCER ET VF SUR LE ROI SINGE ET LA SAGA DU KUNG FU), DTS (VO ET VF SUR SHAOLIN SOCCER) ET MONO (VO SUR LE ROI SINGE ET LA SAGA DU KUNG FU). SUPPLÉMENTS : PORTRAIT DE STEPHEN CHOW (LE ROI SINGE) INTERVIEW - MAKING OF - ANALYSE DES EFFETS SPÉCIAUX - BÊTISIER (SHAOLIN SOCCER), PRÉSENTATIONS (LA SAGA DU KUNG FU) BANDES ANNONCES - GALERIES - FILMOGRAPHIES.

JEU GRATUIT

UN MAXX DE FRISSONS

9 COLLECTIONS COMPLÈTES À GAGNER (SOIT 20 TITRES PAR COLLECTION)

ÉGALEMENT DISPONIBLE : SCREAM 2, SCREAM 3, MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE, BLAIR WITCH 2, CRASH, MRS TINGLE, LA SECTE SANS NOM, FACE AUX DÉMONS, L'OMBRE DU VAMPIRE, FAUST, ARACHNID, UNE NUIT EN ENFER 2, UNE NUIT EN ENFER 3, INSOMNIES, HELLRAISER BLOODLINE, PHANTOMS, BLOOD SURF.

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :
MAD MOVIES
JEU GRATUIT UN MAXX DE FRISSONS - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM ..... PRÉNOM .....
ADRESSE .....
CODE POSTAL ..... VILLE ..... TÉL. .....

QUESTIONS :

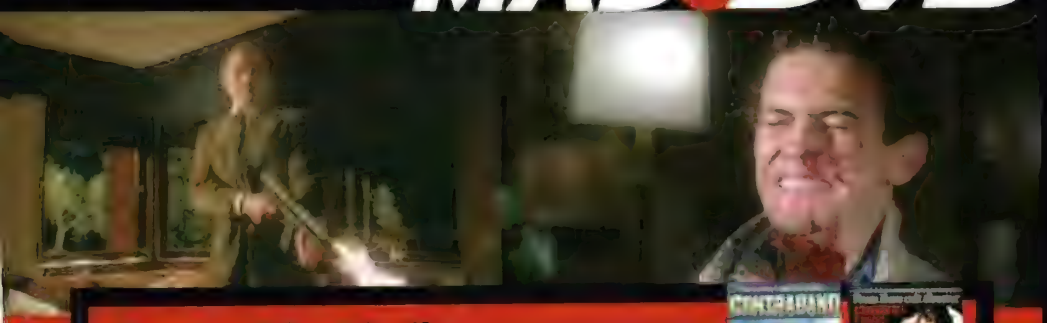
1. SAM RAIMI, RÉALISATEUR DE L'ARMÉE DES TÉNÈBRES EST ÉGALEMENT L'AUTEUR DE :
- ☐ UN PLAN SIMPLE
- ☐ BLOOD SIMPLE
- ☐ CREEPSHOW

2. DAGON EST L'ADAPTATION CINÉMATOGRAPHIQUE D'UNE NOUVELLE DE :
- ☐ PHILIP K. DICK
- ☐ H. P. LOVECRAFT
- ☐ DENIS JOHNSON

3. QUEL EST LE FILM DONT LES PREMIÈRES MINUTES DÉCRIVENT UN HOMME APPELANT LA POLICE POUR DÉCLARER QUE SA FEMME A DISPARU :
- ☐ CRASH
- ☐ INSOMNIES
- ☐ LA SECTE SANS NOM

4. QUEL EST LE SAVOUREUX FACE À FACE PROPOSÉ DANS L'OMBRE DU VAMPIRE
- ☐ NEVE CAMPBELL & DAVID ARQUETTE
- ☐ JAMES SPADER & HOLLY HUNTER
- ☐ WILLEM DAFOE & JOHN MALKOVITCH

Extrait du règlement :
Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 10/05/2003 au 30/06/2003, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 30/06/2003 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies - CPF 6 rue Rodier 75009 Paris.** Les réponses illisibles, incomplètes ou fausses seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 04/07/2003 à midi au siège du magazine, 6 rue Rodier, 75009 Paris.
Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : **20 collections complètes « Un maxx de frissons ».** Il n'est prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.
La société Cameron Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 30/06/2003. Conformément à la loi Informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant.



Forza Bis Italia

(CONTRABAND + SEVEN BLOOD STAINED ORCHIDS)

Dans le bis italien, c'est comme partout, il y a les vrais artisans, ceux qui font exactement ce qu'on attend d'eux, qui comprennent parfaitement les règles et les figures imposées d'un genre et dont le savoir-faire leur permet de remplir le cahier des charges avec une certaine classe. Comme Lucio Fulci lorsqu'il s'attaque au polar avec **Contraband (La Guerre des gangs** par chez nous), réalisant ce film entre **L'Enfer des zombies** et **Frayeurs**, et qui compense la médiocrité de son scénario par une escalade dans l'excès et la violence qui caractérise tout son travail du début des eighties. Ici, un tir de fusil fait exploser les boyaux, et les traîtresses sont défigurées au chalumeau, ça ne rigole pas... A côté de ça, vous avez les vrais tâcherons : ceux qui peinent à assembler bout à bout trois clichés et livrent généralement des produits qui ne marquent que par le ridicule, comme c'est le cas de la majeure partie de la carrière de ce brave Umberto Lenzi. **Seven Blood Stained Orchids (Le Tueur à l'orchidée** en VF) fait cependant exception puisque c'est peut-être le meilleur film de Lenzi. Son meilleur giallo en tout cas, c'est sûr ; même s'il reste archiclassique, le film est bien prenant et régulièrement traversé de meurtres assez cruels de jeunes demoiselles dévêtues... un vrai giallo quoi ! Dans la foulée, un autre giallo de Lenzi sort ce mois-ci chez le même éditeur, **Spasmo**, mais il est loin d'être du même niveau, et contient le twist le plus débile de toute l'histoire du giallo (et c'est pas peu dire), vous êtes prévenus.

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEURS : BLUE UNDERGROUND & MEDIA BLASTERS. TRANSFERTS 1.85 & 2.35 (16/9). SON 1.0 (VERSION ANGLAISE). SUPPLÉMENTS : INTERVIEWS (SUR **SEVEN BLOOD STAINED ORCHIDS**), FILM ANNONCE (SUR LES DEUX).

Collection Manga

(VIOLENCE JACK + AD POLICE + WIND OF AMNESIA + DARK MYTH + GUYVER)

L'actualité dans les bacs animation ce mois-ci, c'est une fournée où y'en a pour tout le monde. Pour les bourrins d'abord, avec les OAV de **Violence Jack**, une saga post-apocalyptique des plus barbares avec un gros géant justicier qui déchiquète tout ce qui se met en travers de son chemin. Pour les fans de SF, on retrouve, suivant les tendances, le cyberpunk **AD Police** (détaillé dans MM 146) ou le plus humaniste **Wind of Amnesia**. Les fans de mythologie japonaise qui ont de l'aspirine à portée de main tenteront peut-être **Dark Myth**, les OAV fantastiques japonais parmi les plus ancrés dans la mythologie qui nous aient été donné de voir. Malheureusement on ne peut pas dire que la narration soit des plus maîtrisées, et même s'il y a des moments assez inventifs, l'impression qui domine après la vision du DVD reste quand même celle d'un gros bordel. Sinon, il y a **Guyver**, un sous **X-OR** animé en 4 images/seconde d'une bêtise ahurissante, qu'on serait bien embarrassé de recommander à qui que ce soit. Côté image, tout va bien, sans pour autant s'extasier dessus (des «mosaïques» sont présentes sur les sexes de **Violence Jack**, mais en dehors de ça, les OAV sont complets) sinon ça fait longtemps qu'on a abandonné tout espoir de trouver des bonus dignes de ce nom sur ces DVD d'animes.

Manuel COLOMBIER

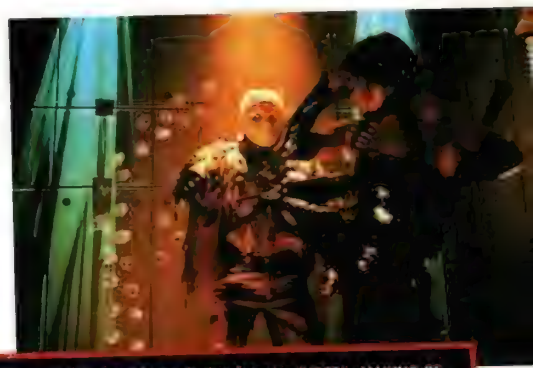
DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MANGA VIDEO. TRANSFERT 1.33 (4/3) SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO & VF). SUPPLÉMENTS : FICHES PERSONNAGES (SUR TOUS). FILMS ANNONCES ET CLIPS MUSICAUX (SUR CERTAINS).

JASON X

DE JAMES ISAAC

Dans la série-concept frappadingue et bien Z, **Jason X** se pose là. Le film de James Isaac (**House 3**) transpose en effet le tueur de Crystal Lake dans un cadre futuriste à mi-chemin entre le slasher et la SF vaguement cyberpunk. Jason s'en donne à cœur joie et démastique des teenagers (normal), se castagne avec des Marines de l'espace et une androïde guerrière, et fait même un saut dans le Cyberspace lors d'une séquence hilarante et complètement chtarbée. Le bonheur quoi. Côté suppléments, le DVD de **Jason X** nous propose un making of, un documentaire où le scénariste livre une analyse de Jason assez pertinente (*«Il vous voit et il vous tue ! En fait, tout le monde doit mourir sauf peut-être parfois une teenager attirante complètement épuisée.»*), un commentaire audio du réalisateur, enthousiaste d'avoir été aux commandes d'un Jason et ravi d'avoir pu diriger Cronenberg avec qui il a bossé, notamment sur **La Mouche** et **eXistenZ**. Autre bonus qui fait bien plaisir, le menu «scènes mortelles», qui offre la possibilité de revoir toutes les scènes de démastiquage (ah ! l'éclatement de tête à l'azote liquide...), idéal pour se repasser certains moments jouissifs du film sans être obligé de faire une recherche à la télécommande.

David DOUKHAN



DVD ZONE 1 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - DOCUMENTAIRES - COMMENTAIRE AUDIO - ACCÈS DIRECT AUX SCÈNES DE MASSACRES - BANDES ANNONCES.

THE KILLERS (FNAC IMPORT)

DE ROBERT SIODMACK ET DE DON SIEGEL

Ernest Hemingway n'a jamais été particulièrement loquace à propos des transpositions de ses livres pour le grand écran. La seule adaptation pour laquelle il avait un certain respect n'est autre que **The Killers** de Robert Siodmak. Un grand film noir qui reprend l'idée de la nouvelle (un homme attend passivement les deux tueurs qui doivent l'éliminer) avant de l'investir des éléments dramatiques (le héros qui court plus ou moins consciemment à sa propre perte pour l'amour d'une femme fatale) et esthétiques propres au genre. À l'origine, un téléfilm inexploitable au petit écran en raison de sa violence. La version de Don Siegel prend encore plus de liberté avec le matériau d'origine. Le film tire le maximum de son casting exceptionnel et de la narration ultra carrée de Siegel, et fait passer tant bien que mal son esthétique désespérément télévisuelle, ce qui, au final, nous donne deux produits typiques de leurs époques respectives, construits par deux artisans talentueux, auxquels la nouvelle d'Hemingway ne sert finalement que de point de départ. Criterion nous offre des copies plutôt belles des deux films et plein de bonnes choses dans les très nombreux suppléments (notamment, une troisième adaptation de la nouvelle par un Andreï Tarkovsky encore étudiant !).

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE : ÉDITEUR : CRITERION TRANSFERT 1.33 (4/3) SON MONO (VO) SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COURT-MÉTRAGE - PIÈCE RADIOPHONIQUE - INTERVIEWS - ESSAIS - PHOTOS - FILMS ANNONCES

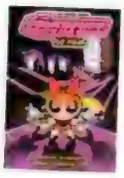
METROPOLIS (FNAC IMPORT)

DE FRITZ LANG

Dans la série «on a failli attendre», voilà l'édition définitive du classique d'entre les classique de la SF, le **Metropolis** de Fritz Lang. On commence par la mauvaise nouvelle : le film n'est toujours pas complet, malheureusement (certaines scènes sont présumées perdues à jamais, mais c'est ici la version la plus complète qui subsiste). La bonne, c'est que le travail de restauration accompli sur ce film est hallucinant, si bien qu'on a jamais vu pareille copie de film de plus de 75 ans, aussi piquée. Tant qu'à faire, la musique originale de Gottfried Huppertz a été réenregistrée en 5.1, s'il vous plaît, pour que l'expérience soit aussi proche que possible des conditions originales de visionnage. Les bonus sont à la hauteur du reste, avec visiblement tout ce que Kino a pu dégoter comme dessins, photos et affiches. Mais c'est surtout un documentaire passionnant qui détaille aussi bien, le contexte politico-historique du studio que l'accueil qu'a reçu le film à cette époque. Et comme exceptionnellement le DVD est intégralement sous-titré en français (les intertitres pendant le film ET les bonus), vous n'avez donc AUCUNE excuse pour ne pas posséder ce DVD !

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE : ÉDITEUR : KINO ON VIDEO TRANSFERT 1.33 (4/3) SON STÉRÉO OU 5.1 SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - FEATURETTE - GALERIE PHOTOS, STORYBOARDS ET AFFICHES



THE POWERPUFF GIRLS - LE FILM

DE CRAIG MCCRACKEN

L'une des forces de la série télé mettant en vedette les Supers Nanas était encore de pouvoir intéresser et amuser les adultes, tout en éclatant la rétine des plus jeunes, et pas seulement les petites filles comme on pourrait le croire. En passant sa création sur grand écran, Craig McCracken, le géniteur des trois adorables petites pisseuses, dotées de pouvoirs surhumains, prend le risque de multiplier les influences et de faire un véritable film comics. Non, non, vous ne rêvez pas : ici à Mad, on kiffe cette adaptation ciné des **Powerpuffs Girls** ! Comment expliquer dès lors le bide mondial (au point que certains ne se sont même pas rendus compte qu'il était sorti en France !) d'un film pourtant plutôt bien maîtrisé et extrêmement divertissant ? Tout simplement en prenant en compte que ce mélange de séquences d'action (dignes d'un manga survitaminé), d'influences gothiques issues de la littérature fantastique populaire, et d'humour décalé et parfois pince-sans-rire, est peut-être un poil trop en avance sur son temps. Certes, les kids adhèrent sans problème à ce melting-pot fulgurant, mais ce ne sont pas eux qui payent leur place ! Plus fou, plus virtuose, plus jouissif que la timide version télévisée, **The Powerpuffs Girls - Le Film** mérite largement d'être découvert. Dommage cependant que l'éditeur n'ait pas jugé bon de reprendre le contenu du DVD Zone 1, nous privant ainsi d'une multitude de scènes coupées...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE : ÉDITEUR : WARNER TRANSFERT 1.85 (16/9) SON 5.1 (VO ET VF) SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - INTERVIEWS - COURT MÉTRAGE - BANDES ANNONCES

MILLER'S CROSSING

DE JOEL & ETHAN COEN

Même si la sortie dans une édition lamentable du plus grand film des frères Coen (et accessoirement un des dix plus beaux films de l'histoire du cinéma. Mais je ne suis pas objectif !) justifie un traitement succinct, je ne pardonnerai jamais à Moïssakis de ne me laisser que dix lignes pour chroniquer ce monument de mise en scène qu'est **Miller's Crossing** (*oh, c'est un texte DVD, pas un film décrypté banane ! - ndSM*). Vendu comme un film de gangsters nerveux et iconoclaste - ce qu'il n'est qu'en surface - **Miller's Crossing** est avant tout une œuvre symbolique sur la condition humaine et sur les louvoiements idéologiques des intellectuels, artistes et philosophes, lorsqu'ils sont confrontés aux pages sombres de l'histoire. Métaphore de la fameuse « trahison des clercs » (les dérives de l'implication politique des intellectuels dans l'entre-deux-guerres), **Miller's Crossing** suit le parcours d'un faux gangster (Gabriel Byrne), en réalité une éminence grise (le politique qui conseille dans l'ombre), tiraillé au point d'y perdre son âme, entre les désirs de deux clans, tout ça parce qu'on lui demande de tuer le Juif (John Turturro). Encore une fois, sous les oripeaux du film de genre, dont ils connaissent à merveille les potentialités symboliques, les Coen en appellent à une véritable réflexion sur le monde contemporain, sur son histoire comme sur la prégnance de ses errements idéologiques...

Yannick DAHAN

DVD ZONE : ÉDITEUR : FPE TRANSFERT 1.85 (16/9) SON 4.0 (VO) ET 2.0 (VF) SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS DES ACTEURS - REPORTAGE AVEC BARRY SONNENFELD - GALERIE - BANDES ANNONCES

MAD DVD

LA FILLE DE JACK L'ÉVENTREUR

DE PETER SASDY

UNE PRODUCTION HAMMER, TOURNÉE LA MÊME ANNÉE QUE LE CIRQUE DES VAMPIRES **ET** DR. JEKYLL & SISTER HYDE. **GRAND CRU DONC, AUQUEL** LA FILLE DE JACK L'ÉVENTREUR **APPORTE UN ZESTE D'ANALYSE FREUDIENNE DES TRAUMATISMES ET UNE EMPHASE GRAPHIQUE DANS L'EXPRESSION DES MEURTRES...**

Lorsque Aida Young lui offre d'intégrer l'écurie des réalisateurs Hammer, l'immigré hongrois Peter Sasdy est essentiellement connu pour ses séries télé, dont **Caves of Steel**, d'après Isaac Asimov et... **Journey to the Unknown**, une production Hammer justement ! Un peu ingrate, la commande de la branche cinéma de la Hammer : **Une messe pour Dracula**, énième tome d'une saga à bout de souffle. Conscient des limites du projet, Peter Sasdy ne s'y décarcasse guère. Il livre ce qu'on attend de lui : un boulot soigné. Suffisamment pour que la firme lui soumette coup sur coup deux films : **Comtesse Dracula** puis, surtout, **La Fille de Jack l'Éventreur**. Une commande de son distributeur, la Rank, avec, sur le même bordereau, l'éblouissant **Cirque des vampires**. Une manière également pour Hammer de s'emparer d'un mythe, celui de Jack l'Éventreur, qu'elle n'a abordé qu'une seule fois, et très discrètement par le passé, via **A Room to Let**.

Quand il prend en main **La Fille de Jack l'Éventreur**, Peter Sasdy impose immédiatement, dans le rôle du protecteur de l'héroïne, un interprète surprenant. Pas l'une des vedettes-maison, Christopher Lee ou Peter Cushing, corvéables à merci, mais Eric Porter, surtout connu pour compter parmi les membres de la Royal Shakespeare Company et tenir la vedette de la série ***La Dynastie des Forsyte***. Bien qu'il ait déjà animé une production Hammer, **Le Peuple des abîmes**, Aida Young tique, puis cède, tout en recrutant de son côté pour le rôle de la fille névrosée du serial killer, la belle Angharad Rees, remarquée dans une dramatique télé. Une beauté consciencieuse. Pour mieux appréhender les nuances de son rôle, elle consulte un psychologue de l'hôpital de Saint Bartholomew - en fait son propre père ! Nécessaire, selon elle, à la construction mentale d'une schizophrène et à la crédibilité d'un scénario branché Freud. Tel père, telle fille donc, quand, devenue femme, Anna reproduit ce qu'elle a vu étant gamine : le meurtre de sa mère par son conjoint, Jack l'Éventreur en personne. Quelques signaux visuels, et la fragile créature se transforme illico en furie hystérique que le bon Dr. Pritchard (Eric Porter), émule de la nouvelle psychanalyse, prend sous son aile dans l'espoir de la guérir.

Bien qu'il ne soit pas du club des grands cinéastes de la Hammer, Peter Sasdy réussit avec **La Fille de Jack l'Éventreur** son meilleur film pour la firme. Meilleur que **Une messe pour Dracula**, que **Comtesse Dracula** et que ses épisodes de ***Hammer House of Horror*** et de ***Hammer House of Mystery and Suspense***.

En marge de Hammer, Peter Sasdy n'allait jamais, toujours dans le domaine du fantastique et de la science-fiction, s'élever au niveau de **La Fille de Jack l'Éventreur**. Pas plus avec un avatar du **Monstre est vivant (I Don't Want to be Born/Evil Baby)**, qu'avec une contrefaçon de **Mondwest (Welcolme to Blood City)**, ou qu'avec l'illustration d'un cas de mutation génétique (**Doomwatch**). Un film qui demeure donc le meilleur de l'artisan affranchi par **Une messe pour Dracula**. D'abord parce que Peter Sasdy y croise habilement un mythe de l'épouvante gothique avec la figure naissante de la psychanalyse. Ensuite, parce que sa mise en scène donne dans le baroque victorien avec une emphase parfaitement contrôlée et que les scènes de meurtre versent dans une sauvagerie inhabituelle, un sadisme graphique qui, parallèlement en Italie, contribuera à la réputation du giallo. Une cruauté si marquée, que la puissante MPAA, l'équivalent américain du Centre National de la Cinématographie français, ordonne au diffuseur, des coupes dans les meurtres de Dolly, la domestique de Pritchard, et de la prostituée lesbienne Long Liz, histoire d'en atténuer les débordements horrifiques. C'est ainsi que seize secondes de pellicule tombent sur le billot de la censure US. Des plans fugaces, les plus saignants.

De leur côté, Eric Porter (décédé en 1985) et Angharad Rees retournent sagement d'où ils venaient : la télévision et le répertoire classique du théâtre. Classique comme tend à le devenir, bon gré mal gré, **La Fille de Jack de l'Éventreur**, une œuvre qui démontre que, même sur le déclin, à l'aube des seventies, la Hammer possédait encore quelques ressources.

Marc TOULLEC

DVD INÉDIT GRANDE-BRETAGNE. 1971. RÉAL.: PETER SASDY. INT.: ERIC PORTER, ANGHARAD REES, JANE MERROW, KEITH BELL, DEREK GODFREY, DORA BRYAN... FORMAT : 1.77 COMPATIBLE 16/9. SON : 1.0 (VF ET VO).
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

NOUVEAU

LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

Collection "Le meilleur des B' Movies"

Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies.** Ce mois-ci, le film **"La Fille de Jack l'Éventreur", inédit en DVD,** un film de Peter Sasdy **(Une Messe pour Dracula)**, qui livre ici l'une des plus grandes réussites des célèbres productions Hammer !

Le pack **Mad Movies 154** + le film en DVD **La Fille de Jack l'Éventreur** est en vente chez votre marchand de journaux.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies"**) :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

***Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.**
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion : 125 € par chèque ou carte bancaire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

Date d'expiration _____ (Mois / Année)

Date et signature obligatoires :

❑ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

→ par Yannick DAHAN

Les Experts

LES SÉRIES QUI CARTONNENT SONT EN GÉNÉRAL LES PLUS DISCRÈTES. CE MOIS-CI, AUTOPSIE DES EXPERTS, ALIAS CSI, LE SHOW NUMBER 1 AUX USA QUI FAIT AUSSI LES BEAUX JOURS DE TF1.

Si certains parmi vous se demandent où est passé Danny Cannon, jeune cinéaste prometteur renvoyé aux oubliettes suite à son impardonnable **Judge Dredd**, la réponse est simple. Pour faire profil bas, ce dernier est passé par la case « tube cathodique », mais s'est vite retrouvé sous les feux de la rampe puisque la série à laquelle il est intimement lié, est le plus gros carton qu'ait connu la télévision ricaine depuis 2000 : ***CSI*** ou ***Crime Scene Investigation***. Une série dont Cannon a développé la teneur visuelle (limitée, reconnaissons-le) sous l'œil aiguisé du nabab Jerry Bruckheimer, mais dont le véritable créateur est Anthony Zincker, jeune producteur exécutif, qui, deux ans avant la création de la série, était encore portier dans un hôtel de Las Vegas : « *Ma femme aimait regarder un show intitulé* ***The New Detectives*** *sur le Discovery Channel, qui s'axait sur des policiers de la brigade scientifique. Fasciné par le sujet, je demandais à la police de Las Vegas s'il m'était possible de suivre cette même brigade pendant 15 jours. Quand Jerry Bruckheimer m'a contacté pour entendre de nouveaux concepts de séries, suite à quelques scripts que je lui avais envoyés, je lui ai dit que j'aimerais bien développer ce sujet.* ». Ainsi est né un show qui, à l'heure actuelle, réunit plus de 3 millions de personnes le samedi soir sur TF1.

Ultra galvaudé dans son concept, ***Les Experts*** suit le principe codé de l'enquête criminelle en se focalisant sur une brigade scientifique, les fameux « Forensics », capables de résoudre une affaire en étudiant l'infiniment petit et sa pléthore d'indices. Un drame se produit. Nos flics mènent l'enquête sur les lieux du crime, en prenant bien soin de mettre en évidence la « beauté de leur art », et l'épisode se conclut avec la découverte du criminel. Difficile de comprendre, avec un pitch aussi basique, comment ***Les Experts*** peut sans problèmes, effacer toute concurrence, voire même lancer une mode sur les networks ricains (désormais, n'importe quel département spécialisé de la police a droit à sa série !). Certes, les relations entre les personnages et leur rapport au travail sont plutôt intéressants. Le chef de la brigade, incarné par l'excellent William Petersen, reste ainsi un personnage obscur, professionnel passionné et excité, face aux indices qu'il a à découvrir, mais aussi, homme secret au passé trouble. Le fait qu'un de ses collègues soit une ancienne strip-teaseuse ou qu'un autre ait un problème avec l'alcool, rend le développement psychologique cocasse, mais ça ne justifie pas l'engouement monstrueux pour la série.

Au fond, contrairement aux autres shows actuels qui privilégient le « whodunit » ou qui n'exploitent leur background réaliste qu'à des fins psychologiques (comme ***Urgences***), ***Les Experts*** préfère la manière au but, à l'instar de ***Columbo***. Si on ne sait pas d'emblée qui est le criminel, la vérité se reconstituant petit à petit au gré de flashbacks scandant chaque nouvelle avancée dans l'enquête, le procédé narratif reste le même. Ce qui compte avant tout, à l'aune de ces flics ultra intelligents, c'est de se la jouer didactique. Chaque technique utilisée est ainsi expliquée en détail et étayée par quelques effets spéciaux réussis. Hélas, cela devient souvent ridicule puisque les personnages (malgré le talent notable de leurs interprètes) passent leur temps à s'expliquer mutuellement ce qu'ils font, alors qu'ils sont tous censés le savoir ! Cette redondance par le discours, qui phagocyte l'image au point de la rendre obsolète, est ce qui différencie fondamentalement cette série d'un monument de télé tel que ***Columbo***. Dans cette dernière, l'inspecteur interroge mais élabore en silence ; « par l'image », sa démonstration demande au spectateur de faire l'effort de construire, en même temps que lui, chaque élément du puzzle. Dans ***Les Experts***, whodunit oblige, les retournements de situation sont légion, si bien que le spectateur ne peut jamais s'appuyer sur un élément, avant qu'un personnage ne confirme (longuement) son authenticité. Placé de force dans un rapport passif, où les dialogues, et non l'image, donnent toutes les clés, le spectateur suit donc le développement de l'enquête comme s'il s'agissait d'un séminaire scientifique ou d'un cours de bricolage pour néophytes. C'est sans doute cette fonction encyclopédique – qui fait croire faussement à l'intelligence de la série et qui ne nécessite que l'écoute, et non l'action du spectateur – qui a sans doute garanti son succès. En général, et c'est une bien triste constatation, ce qui marche le plus sur le petit écran, est souvent ce qui ne vous met jamais en danger. Dans le cas des ***Experts***, série mettant en scène des scientifiques intellos, c'est finalement votre intelligence qui n'est jamais interpellée. Ironie du sort…

À noter que ***Les Experts*** a déjà donné lieu à un spin off qui, depuis sa diffusion, explose tous les records d'audience aux États-Unis. Il s'agit de ***CSI : Miami Agency*** avec, dans le rôle-titre, l'ambigu David Caruso. Le concept est bien sûr identique, sauf que l'action se déroule sous le soleil brûlant de Floride.

INFOS

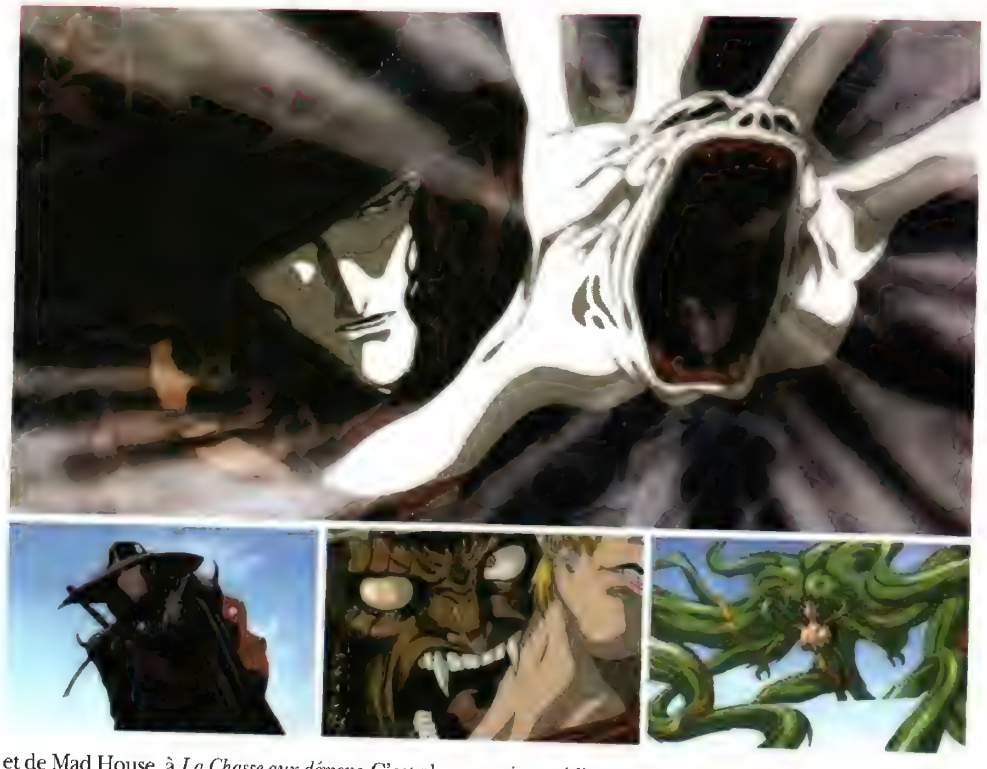
Les Experts
Diffusion : Tous les samedis soirs sur TF1 (en VF bien sûr !)
Site internet :
http://www.cbs.com/primetime/csi/main.shtml
Coffret DVD :
La deuxième partie de la première saison des ***Experts*** (épisodes 13 à 23) sort le 5 juin chez TF1 Vidéo. Au programme, une featurette sur le premier disque, les notes de production sur le deuxième, et 40 minutes d'interviews des membres de l'équipe sur le troisième.

Les Experts : Miami
Diffusion : À partir du 3 mai sur TSR1 (encore faut-il avoir la chaîne) et bientôt (sans doute) sur TF1.

→ par Bertrand ROUGIER

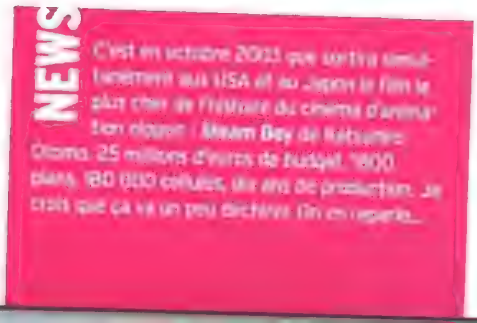
Vampire Hunter D : Bloodlust

LES HASARDS DE LA PROGRAMMATION PEUVENT PARFOIS S'AVÉRER EXTRÊMEMENT TROUBLANTS. AINSI, ALORS QU'IL AURA FALLU ATTENDRE PRESQUE 5 ANS AVANT QU'UNE NOUVELLE ŒUVRE DE YOSHIAKI KAWAJIRI SOIT TRADUITE SUR SUPPORT VIDÉO DANS NOTRE BEAU PAYS, CE SONT PRESQUE SIMULTANÉMENT LA SÉRIE *X*, PROGRAM (ANIMATRIX), BIO HUNTER **ET** VAMPIRE HUNTER D : BLOODLUST, **QUI DÉBARQUENT DANS NOS BACS. VOUS VOUS DOUTIEZ BIEN QUE NOUS N'ALLIONS PAS FAIRE L'IMPASSE SUR CE DERNIER TITRE...**



À l'origine, *Vampire Hunter D* est une série de romans (le treizième volume a été publié en décembre 2001) rédigée par le plus emblématique des auteurs nippons exerçant ses talents dans le domaine du fantastique : Hideyuki Kikuchi. Aujourd'hui, la quasi totalité de l'œuvre de l'artiste – que l'on peut comparer à un Howard, un Leiber, un Bloch ou un Lovecraft – a déjà été adaptée sur petit ou grand écran. En 1983, lorsque paraît le premier tome de *Vampire Hunter D*, les droits sont immédiatement achetés pour le cinéma par une société de production : Ashi Pro. Mais, la mauvaise santé des studios japonais et le contexte gothico-futuriste de l'œuvre interdisent une adaptation « live » jugée trop onéreuse. Le projet est donc confié à Toyoo Ashida (***Les Cités d'or***, ***Yamato***, ***Ultimate Teacher***, ***Ulysse 31***), qui décide de collaborer avec l'illustrateur Yoshitaka Amano. Malheureusement, les designs d'Amano sont trop compliqués à animer (seuls Oshii et Kawajiri y sont parvenus de manière satisfaisante), ce qui va considérablement réduire l'impact visuel du métrage. Reste que **Vampire Hunter D** est le premier film d'animation nippon qui, dans les années 80 (d'autres expériences eurent lieu dans les années 60 et 70, comme **Cléopâtre, reine du sexe**), prit le triple risque d'amener dans les salles obscures un DA original (c'est-à-dire, pas soutenu par une série TV), adulte, et dont les thématiques sont étrangères à la culture asiatique (les mythes vampiriques et apocalyptiques tels qu'ils sont traités, sont d'inspiration clairement occidentale). Pour cette dernière raison, **Vampire Hunter D** fut l'un des premiers DA nippons exportés en vidéocassette en Occident (1992), lors de la vague du début des années 90. S'il ne connut pas de plébiscite, il allait quand même marquer les esprits dans les milieux geeks, le personnage du Dhampyr, être mi-humain mi-vampire, étant rapidement adopté par la très puissante firme White Wolf pour être intégré à sa franchise de jeux de rôles : *Vampire, la mascarade*. Cette petite notoriété associée à un revival du gothique (encore en plein essor aujourd'hui) dans les milieux hype new-yorkais sont à l'origine du projet **Vampire Hunter D : Bloodlust**.

Le troisième roman de la série publié en 1985 (*La Chasse aux démons*) est, de l'aveu même de son auteur, un pur script bourré d'action destiné à une adaptation cinématographique. Yoshiaki Kawajiri, un proche de Hideyuki Kikuchi, le savait bien. En effet, le réalisateur de **Ninja Scroll** a porté à l'écran *A Wind Called Amnesia* (scénario) et *La Cité interdite* (scénario et réalisation), deux œuvres célèbres du romancier. Finalement, en 1997, Kawajiri décide enfin de s'adonner, avec la bénédiction de Kikuchi et de Mad House, à *La Chasse aux démons*. C'est alors qu'entre en scène Mataichiro Yamamoto (producteur du long-métrage animé **Golgo 13**, le meilleur scénario de thriller jamais écrit pour le cinéma. Voilà, c'est dit !). Il vient juste de développer une aile américaine de sa compagnie (Filmlink International Company), Urban Vison, dont la raison sociale est de contrôler une partie du marché de l'anime US. Pour ce faire, Yamamoto cherche justement à récupérer les droits de **La Cité interdite** et de **Vampire Hunter D** (1985) ! Quand il apprend que Kawajiri travaille sur une séquelle, il décide d'entrer dans le capital du film et de transformer **Bloodlust** en un projet à vocation internationale, qu'il s'engage à distribuer en salle, puis en vidéo aux USA. Toutefois, en 1997, même si l'équation Kawajiri + vampire + chambara est séduisante, l'idée de Yamamoto semble insensée. Mais, comme le film ne doit pas être prêt avant l'horizon 2001, le producteur pense que la popularité grandissante de Kawajiri outre-Atlantique (où il est plus connu que Oshii et Miyazaki) et le marché de l'anime US se seront à ce moment-là suffisamment développés. Les prévisions de Yamamoto sont malheureusement erronées. L'envie de conquête des US va donc logiquement engendrer son lot de choix artistiques idiots qui ne permettront même pas au film de connaître le succès. Ainsi, les idées les plus perverses du livre et du scénario original sont gommées. La plupart des combats sont tronquées pour que leur violence ne puisse pas se déchaîner. Un happy end « à l'américaine » est imposé... Au final, ce qui nuisit à **Bloodlust** fut d'être un film fait par des Japonais essayant d'imaginer ce qui pourrait plaire à un public américain. Dans le processus, Kawajiri a perdu une partie de son âme, mais pas de sa maestria. Car, si **Bloodlust** n'est pas totalement satisfaisant sur le plan narratif, il est graphiquement idéal. Pas d'emblée marquant, le film hante l'esprit du spectateur pour ne jamais le quitter ! Le fait que Guillermo Del Toro ait si souvent fait l'éloge de ce DA au cours de la promotion de **Blade II**, ne trompe pas. Kawajiri est parvenu à marier les figures majeures du cinéma d'animation nippon, des films de vampires de la Hammer et du western hollywoodien. Mais on y retrouve également les concepts de mise en scène les plus « romantiques » du **Dracula** de Coppola, du **Vampires** de Carpenter et des **Professionnels** de Richard Brooks. Toutefois, l'œuvre de Kawajiri se singularise surtout par son invraisemblable sophistication et non pas par ses emprunts, aussi pertinents soient-ils. Des angles de prise de vues en passant par les dialogues, les dessins, les postures, les couleurs, les éléments du décor, les déplacements des véhicules, des personnages et de la caméra ; le moindre détail s'inscrit dans un plan global d'une heure trente, où tout est calculé pour créer une symphonie de l'image, sans tâches ni fausses notes. Ce pari était déraisonnable. Le résultat est logiquement incroyable, parfait au point d'en être inoubliable...



→ par Yannick DAHAN et Bruno PROVEZZA

Resident Evil Zero GAMECUBE/CAPCOM

MAUVAISE NOUVELLE : RESIDENT EVIL ZERO **EST LE MOINS TRIPANT DES ÉPISODES DE LA CÉLÈBRE SÉRIE. BONNE NOUVELLE : C'EST CERTAINEMENT PAS ÇA QUI VOUS EMPÊCHERA D'Y JOUER.**

Tout accro de la saga zombiesque imaginée par Shinji Mikami, a au moins une fois pesté contre ses grosses ficelles scénaristiques. De **Resident Evil** premier du nom, à son récent remake, en passant par **Code Veronica**, pas un épisode qui ne parvienne à répondre à cette question toute bête : pourquoi le personnage principal croise-t-il autant de personnages secondaires pour finalement se retrouver abandonné à son propre destin ? Les aventures en parallèle (**Resident Evil 1** et **2**), comme les aventures en alternance (**Resident Evil 3** et **Code Veronica**) fonctionnaient sur le même principe propre à rendre nerveux tout joueur attentif au bon développement narratif et dramaturgique de l'ensemble : l'isolement en dépit du bon sens ; la séparation lorsque tout impose le contraire. En adaptant sur console un certain cinéma de genre, Mikami en avait intelligemment repris les codes : les films d'horreur ne fonctionnent que si le groupe, confronté à une menace globale, se transforme en une addition d'individus en prise directe avec le danger. Dans **Resident Evil**, comme dans n'importe quel **vendredi 13** ou **Freddy**, la logique narrative (restons groupés) est sacrifiée sur l'autel de la terreur (séparons-nous).

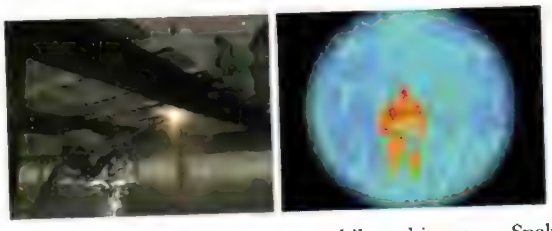
Les premières minutes de **Resident Evil Zero** s'inscrivent, avec ironie, dans la continuité des précédents épisodes. À peine entrée dans le train, décor initial du jeu, Rebecca Chambers croise la route de Billy Cohen, prisonnier en cavale. Billy propose illico de faire équipe, mais Rebecca poursuit son chemin contre toute logique, comme s'il était impossible de briser les règles de la série. En fait, **Resident Evil Zero** prépare le terrain pour le grand changement de gameplay qui s'annonce. Car quelques portes ouvertes plus loin, c'est Rebecca qui viendra demander de l'aide à un Billy stoïque, attendant tranquillement l'arrivée de la belle - et par extension du joueur - pour lui soumettre l'évidence : cette fois, l'aventure ne se déroulera pas en parallèle, ni en alternance, mais bel et bien en collaboration. L'idée est forte, certes, mais elle est surtout incroyablement bien amenée. Loin d'une coquetterie de développeurs cherchant l'originalité à tout prix, **Resident Evil Zero** est bel et bien un décorticage en règle des rouages qui ont fait le succès de la série, ainsi qu'une critique ouverte de son gameplay. La volonté de Mikami et de son équipe était d'aborder cet épisode sous l'angle de la logique pure, et de voir ce qu'il y avait à gagner, soit à l'arrivée : rien.

Sans remettre en cause la démarche passionnante de cet épisode, ni le plaisir évident de sortir indemne du compte à rebours final (hé, c'est un **Biohazard** quand même, donc un jeu d'exception), **Resident Evil Zero** échoue à tirer parti de sa logique d'entreprise. Quand Rebecca et Billy agissent de concert (mettons 70 % du jeu), le trouillomètre a tendance à descendre bien bas, l'aspect stratégie prenant souvent le dessus sur le côté survival. Quand Rebecca et Billy agissent séparément (le scénario les y oblige plutôt astucieusement), la tension remonte illico, preuve qu'on a plus peur seul qu'à deux. Conséquence fâcheuse de ces ruptures de gameplay : quand l'un s'acharne au shotgun sur les zombies, l'autre attend à l'abri qu'on lui ouvre le chemin sans que le script lui offre la possibilité d'atteindre un objectif en parallèle. En somme, le réalisme voulu par les développeurs se retourne rapidement contre eux, créant de nouvelles sources d'interrogation pour le joueur. Encore plus symbolique des effets pervers de la logique, la gestion de l'équipement tourne au désastre. Les coffres-communiquants, chers à la série (illogiques mais d'une grande poésie), ont été abandonnés au profit du système « je pose et je reprends ». On peut éventuellement comprendre que Rebecca, cette frêle jeune femme, ne puisse porter à la fois un fusil, un grappin et un lance-grenades ; mais qu'elle laisse dans tel bâtiment, contrainte et forcée, un ruban encreur qu'elle sera obligée de revenir chercher plus tard, relève du grand écart théorique : selon toute logique, elle aurait pu au moins le glisser dans sa chaussette. Changer les règles du jeu ne rime pas toujours avec améliorer le jeu, d'autant plus que les développeurs n'ont même pas réussi à inscrire le gameplay dans un registre sentimental. Après avoir surmonté toutes les épreuves en se serrant les coudes, Rebecca et Billy se feront des adieux dans la pose dite du salut militaire. Vous avez dit logique ?

B.P.

Solid Snake Revolutions

À l'heure où vous lirez ces lignes, bon nombre d'entre vous aurez déjà vu et revu les hallucinantes trailers des deux prochains **Metal Gear Solid**, présentées au salon de l'E3. Des trailers longues (12 minutes pour **MGS 3** environ), qui, tant en termes de mise en scène que d'intentions « philosophiques », soulignent le statut unique d'un Hideo Kojima, qui aurait DÛ être le créateur de **Enter the Matrix**. Les images de **Metal Gear Solid : Twin Snakes**, sorte d'adaptation remaniée du premier épisode pour la Gamecube, sont la meilleure preuve de la similitude évidente entre les projets conceptuels de Kojima et des Wachowski. Même volonté d'explorer un univers multi-référentiel sous des facettes inédites qui, toujours, questionnent la place



du spectateur face aux enjeux philosophiques et/ou émotionnels de la fiction. La trailer annonce clairement la couleur. Sur des « plans » du premier **Metal Gear**, étoffés d'éléments propres à **Metal Gear 2**, et tributaires d'un nouveau découpage, on peut lire, texto, la note d'intention de Kojima : *« Game ? Novel ? Cinema ? »*. La question est d'autant plus posée que le responsable de ce nouveau découpage n'est autre que… Ryuhei Kitamura, réalisateur de **Versus**, ici contacté par Kojima pour réaliser les nouvelles « cutscenes » du jeu (Moïssakis en pleure déjà de bonheur !).

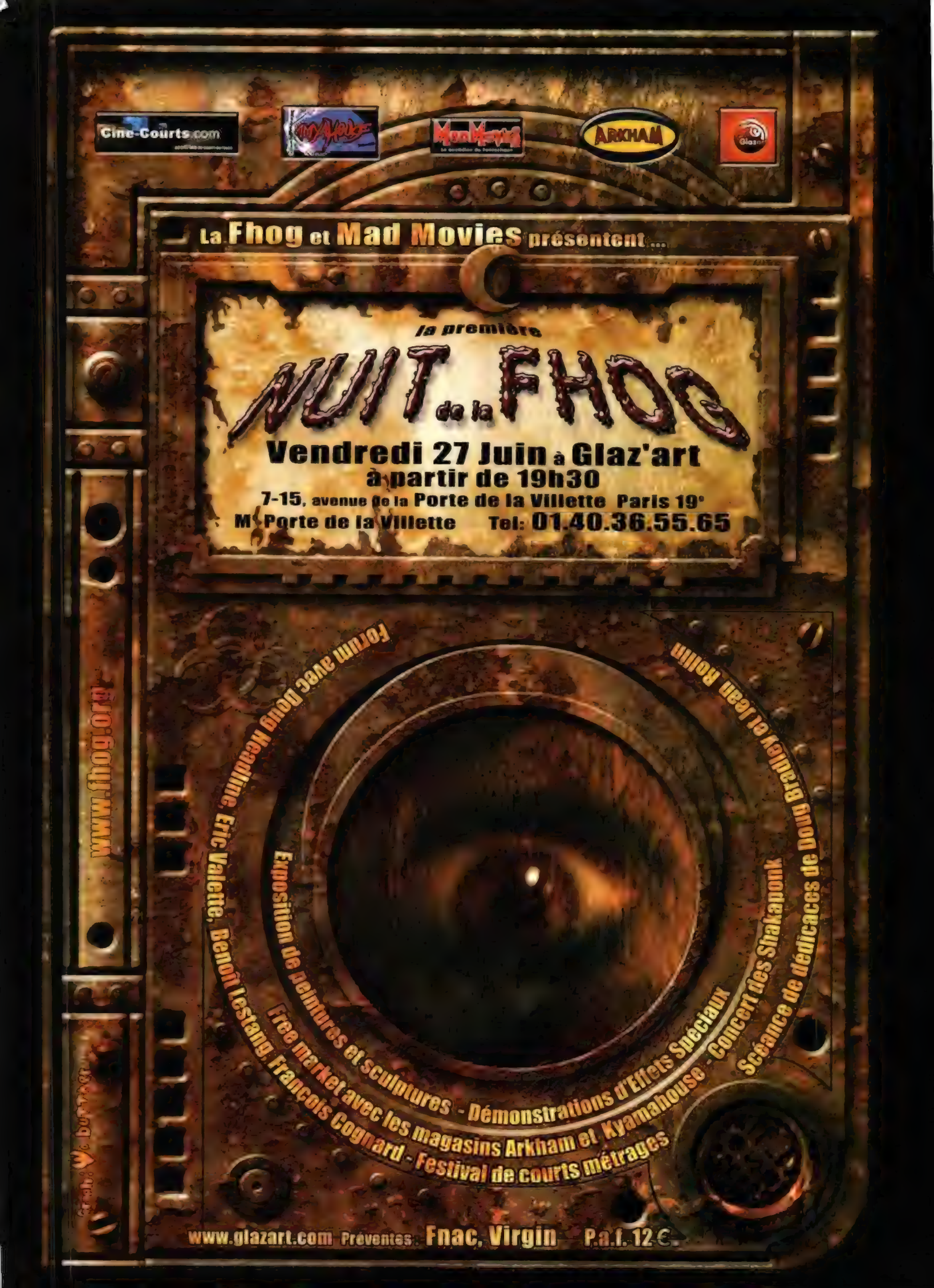
En ce qui concerne **Metal Gear 3**, la prudence est évidemment de mise (rappelez-vous cette somptueuse manipulation médiatique que fut **Metal Gear 2**). Mais un nom nous vient de suite à l'esprit : John McTiernan. Non parce que cet opus semble se dérouler entièrement dans une jungle et qu'il se pose comme un subtil mélange entre Tactical et Survival, mais parce que la mise en scène de Kojima réitère avec déférence, de nombreux plans propres à McT. Aux vues des quelques images, difficile de ne pas y voir la version Jeu d'un mix improbable entre **Predator**, **Rollerball** et **Die Hard** (l'aspect politique y est même présent, avec l'apparition de l'emblème soviétique et de chiffres indiquant les années 1960-1964. Mystère…). Mieux, et ironique : Snake hurle à la lune, tel Schwarzie redevenant sauvage… quand on lui annonce la date de sortie du jeu !

Conceptuellement parlant, dans la mesure où la grande nouveauté est le besoin qu'a Snake de chasser pour survivre, on imagine bien dans quelle position, a fortiori inconfortable, Kojima risque de placer ses joueurs. Le trailer se conclut d'ailleurs sur une blague qui en dit long. Snake braque un motard en pleine jungle (?) et lui demande son véhicule. Le motard lui dit : *« Encore un GTA ? »*. Snake répond : *« Non, c'est de l'infiltration. »*. Avant de repartir, le motard lui lance : *« On n'est pas dans* **Vice City** *mais dans une jungle. Va bouffer du Snake ! »*. No comment !

Y.D.

Site officiel Konami Japon
http://jpn00.konami.co.jp/e3_2003/

METAL GEAR SOLID : TWIN SNAKES/KONAMI/GAMECUBE
METAL GEAR SOLID 3 : SNAKE EATER/KONAMI/PLAYSTATION 2


Ciné-Courts.com
ARKHAM
La Fhog et Mad Movies présentent ...
la première
NUIT de la FHOG
Vendredi 27 Juin à Glaz'art
à partir de 19h30
7-15, avenue de la Porte de la Villette Paris 19e
M° Porte de la Villette Tel: 01.40.36.55.65
Forum avec Doug Headline Eric Valette, Benoît Lestang, François Cognard - Festival de courts métrages
Exposition de peintures et sculptures - Démonstrations d'Effets Spéciaux
Free market avec les magasins Arkham et Kyamahouse - Concert des Shakaponk
Séance de dédicaces de Doug Bradley et Jean Rollin
www.fhog.org
www.glazart.com Préventes : Fnac, Virgin P.a.f. 12 €.

→ par Cédric DELELÉE et Olivier DESBROSSES

The Matrix Reloaded

DON DAVIS - WARNER SUNSET/MAVERICK

Qu'on se le dise : tous les albums de BO devraient être formatés sur le modèle de celui-ci. Un double CD, au prix d'un simple : un CD pour les « chansons » (trois dans le film dont deux instrumentaux, cinq du générique de fin et quatre qui n'ont rien à foutre là) et un autre pour le score. Le bonheur, quoi ! Intéressons-nous donc au second CD, qui prouve de façon éclatante que les Wachowski ont compris qu'au lieu de séparer la techno et l'orchestre, comme dans l'original, il fallait les associer en un seul tumulte sonore. Don Davis reprend donc ici son style post-moderne wagnérien et ses rafales de cuivres dantesques, additionnés de chœurs olympiens et d'une dose conséquente de rythmes mitraillés avec fureur par Ben Watkins du groupe Juno Reactor (entendu sur **Mortal Kombat** et **Beowulf**), dont ses fameuses percussions asiatiques cruellement absentes des albums du premier film (à signaler toutefois qu'un des titres de Watkins entendu dans le film, n'est pas repris ici). Le résultat est fabuleux, dans la lignée d'**Event Horizon** de Michael Kamen/Orbital.

L'autre bonne surprise, c'est la participation de Rob Dougan, auteur de « Clubbed to Death », un morceau immédiatement associé au premier **Matrix**. En plus d'une reprise épique de ce titre, il nous offre une nouvelle création, bizarrement reléguée sur le premier CD et orchestrée par Nick Ingman, déjà présent sur… **Event Horizon**, tiens donc ! Deux passages mémorables qui évoquent respectivement David Arnold et Craig Armstrong… en mieux !

Très bien foutu, l'album score débute par deux courtes envolées symphoniques, offre vingt minutes de technorchestral, et se clôt sur une suite de dix-sept minutes entièrement consacrée à Don Davis, où se développent des harmonies lyriques foutrement impressionnantes, quelque part entre **Abyss** et **Le Seigneur des anneaux**. Les puristes du 100 % symphonique prétendront sûrement le contraire, mais **Matrix Reloaded**, c'est de la dynamite… et Dieu que ça fait du bien d'entendre ça !

C.D.

Gods & Generals

JOHN FRIZZELL & RANDY EDELMAN - SONY CLASSICAL

Randy Edelman est un cas de figure : capable d'écrire des thèmes très sympas (**Cœur de dragon**, ceux de la musique additionnelle du **Dernier des Mohicans**), il semble ne jamais parvenir à allonger un score correct, la faute à l'armada de synthés pâteux dont il tapisse systématiquement toutes ses partitions. Sa seule œuvre écoutable en entier, **Gettysburg**, trouve ici son prolongement puisque **Gods & Generals** en est la préquelle. Occupé sur **xXx** (par ailleurs plutôt agréable, pour une fois), Edelman n'a pu se consacrer entièrement à l'écriture du score et a donc délégué ses pouvoirs à John Frizzell (**Le Vaisseau de l'angoisse**), autre compositeur de seconde zone (il a royalement planté **Alien Resurrection**). Ils se partagent donc la tâche pour un résultat fort plaisant mais très… contemplatif. Plus orchestrale que **Gettysburg**, la musique lorgne fréquemment vers **The Patriot** et **Braveheart** par le biais des interventions de solistes comme Mark O'Connor (Fiddle) et Paddy Moloney des Chieftains (Tin Whistle, Uileann Pipes), mais peine à acquérir une quelconque dimension épique, ce qui est un peu embarassant pour un film sur la Guerre de Sécession avec plein d'acteurs moustachus. Restent le pouvoir émotionnel des instruments celtiques et quelques cuivres « call to arms » pour éveiller l'attention, gentiment maintenue par dix orchestrateurs chevronnés ayant, on l'imagine sans peine, sérieusement étoffé les partoches qu'on leur a livrées.

Complété par des chansons très « folklore » de Bob Dylan et Mary Fahl, l'album offre en bonus, un DVD contenant les clips de ces deux titres, le trailer du film et des scènes coupées où le casting entonne fièrement des airs traditionnels. Non, ils n'ont pas mis le film avec, faut pas rêver non plus !

C.D.

NEWS

● Après Goldsmith pour Timeline, c'est au tour d'Alan Silvestri d'être débarqué d'un projet, puisqu'il a quitté le navire des Pirates des Caraïbes pour être remplacé par Hans Zimmer et Klaus Badelt. Ce qui n'a rien d'étonnant en ce qu'il s'agit d'une production Bruckheimer. Triste nouvelle, mais ami… Theodore Shapiro est en train de faire une suite et créer Craig Armstrong, qui se coiffe entre deux pôles sud n'est pas pour se Tomb Raider 2. Comme Silvestri n'est pas sourd et que c'est comme sur oreille, trop, le bonhomme, à signé pour la suite des aventures foireuses de Lara Croft ! En tant que fan d'Alien…

X-Men 2

JOHN OTTMAN - SUPERB RECORDS

Après un premier opus mis en musique par un Michael Kamen en pilote automatique, **X-Men 2** consacre les retrouvailles du réalisateur Bryan Singer et de son monteur/compositeur attitré : John Ottman, qui avait passé la main sur **X-Men** pour commettre **Urban Legends 2**, voit ici l'occasion de se colleter avec un genre musical très codifié (qui a dit Danny Elfman ?).

Un thème central gentiment héroïque ouvre un album riche en action (« Mansion Attack » est un véritable morceau d'anthologie) qui combine rythmes propulsifs, façon Goldsmith, à un lyrisme élégant proche du David Arnold de **Stargate**. Une réussite où l'adjonction d'un chœur à un son orchestral déjà énorme, démontre encore plus l'ambition du compositeur : surpasser l'original tout en faisant preuve d'une intégrité stylistique par rapport au travail de Kamen. L'absence, tant sur l'abum que dans le film, des pop songs qui polluent habituellement ce genre de production, achève de souligner que, Singer et Ottman sont décidément des hommes de goût !

O.D.

Darkness Falls

BRIAN TYLER - VARESE SARABANDE

D'entrée de jeu, Brian Tyler annonce la couleur et nous balance en pleine tronche une baffe symphonique aux textures acérées. Souvent d'une agressivité extrême, **Darkness Falls** offre aussi des moments de répit mélangeant suspense, mystère, voire romantisme, avant d'asséner de nouveaux morceaux de bravoure où l'emphase des cuivres rivalise avec la stridence des cordes dans un maelström orchestral ébouriffant. Tous les clichés d'un bon score d'horreur sont ici transcendés par un usage subtil du synthétiseur et des orchestrations complexes, riches et ciselées qui rappellent les meilleurs travaux de Christopher Young pour le genre. Si Tyler s'avère à l'avenir aussi talentueux sur le fond (les développements thématiques, et c'est le seul véritable reproche que l'on peut faire ici, manquent encore de personnalité) que sur la forme, peut-être sommes-nous en train d'assister à l'éclosion d'un futur héritier de Goldsmith et Goldenthal. Définitivement à suivre.

O.D.

SANG D'ENCRE

→ par Arnaud BORDAS et Jean-pierre PUTTERS

Tout est fatal

STEPHEN KING - ALBIN MICHEL - 523 PAGES - 22 €

Si les deux grands maîtres de la littérature fantastique que sont Lovecraft et Poe ne s'illustrèrent pratiquement que dans le cadre de la forme brève, Stephen King a pour lui d'exceller autant dans le registre du gros pavé gargantuesque que dans celui de la nouvelle. Le recueil Tout est fatal vient donc à point nommé pour nous rappeler que King est aussi un maître du récit court, ce genre littéraire de plus en plus délaissé, prouvant par la même que le talent du bonhomme réside encore plus dans son sens du rythme que dans son imagination néanmoins débordante. Compilation de 14 nouvelles écrites au gré des années, Tout est fatal accuse parfois, selon les nouvelles, quelques baisses de régime, mais une fois de plus, l'auteur force le respect par la variété des thèmes et des histoires abordés. De la parabole poétique (L'Homme au costume noir) au récit de « Dark Fantasy » (un épisode inédit de la saga La Tour sombre), en passant par la variation autour d'un lieu commun de la fiction fantastique (le tableau hanté dans Quand l'auto-virus met cap au nord) ou encore par l'historiette conceptuelle et horrifique à la Alfred Hitchcock présente (Salle d'autopsie quatre : une autopsie racontée du point de vue du cadavre !), King n'oublie jamais d'apporter le petit plus qui transcendera une histoire déjà lu et relu. Deux bijoux à retenir : Salle d'exécution, une insoutenable et éprouvante séance de torture dans les geôles d'un état imaginaire, et le fameux Un tour sur le Bolid (publié à l'époque exclusivement sur le Net), superbe hommage aux DC comics qui permet à l'auteur d'évoquer la mort de sa mère.

A.B.

FANZINE
Le Bissophile 5

Le fanzinat marque un peu le pas ces temps-ci, submergé par une presse professionnelle florissante et abondamment diversifiée. D'où l'intérêt d'encourager les derniers desperados bien résolus à braconner hors des sentiers battus pour nous offrir toujours plus d'inédit. Ainsi Le Bissophile, au nom prédestiné il faut dire, sort son cinquième numéro et parvient à traiter sur 150 pages une foule de sujets hétéroclites mais ô combien précieux. Au sommaire, notons la deuxième partie d'un dossier « polars italiens », un léger détour par le cinéma-bis français (si, si, ça existe !), les « sous-Exorciste italiens », la comédie érotique italienne, et encore, dans la série B américaine un chapitre sur les « bikers », ainsi qu'une foule de critiques sur des K7 vidéo que, si elles n'étaient pas déjà dans ma collection, on les jurerait introuvables. Des joyaux rares comme **La Hache sanglante**, **La Sorcière vierge**, **Le Monstre du lac noir** (rien à voir avec le mari de la créature du même nom), **La Nuit des damnés**, **Danse macabre**, **La Maison ensorcelée**, ou encore le fort curieux **Je couche avec mon assassin** (traité par France-Dimanche, ça donnerait : disculpé du meurtre, il retombe pour nécrophilie !). S'ajoute à cela une longue interview dont le titre « Jean-Pierre Putters dit tout » nous paraît nettement exagéré. Si Jean-Pierre Putters disait tout, ça se saurait depuis longtemps et les cinq petites pages d'entretien n'y suffiraient jamais. Pour commander, rien de plus simple, l'envoi de 13, 20 € suffit (frais de port compris), qu'on adresse à Rodolphe Laurent, 18 rue Pierre Proudhon, 10120 St André-les-Vergers. Au passage, l'éditeur signale qu'une pluie de Bissophile devrait courant juin toucher la librairie Album. Bonne météo pour la saison, donc.

J.P.P.

Dr Gotham
LE N°1 EN EUROPE DES PRODUITS DÉRIVÉS COLLECTORS
Cinéma / Comics / Mangas / Jeux vidéo / Séries TV
Du 1er au 30 juin
MATRIX RELOADED
LES NOUVEAUX BUSTES COLLECTORS DE MATRIX EN RÉSINE 15 CM
seulement 49€ Le buste
Ref 2406 59 € Néo in château
MC FARLANE CRÉE LA MATRICE AVEC DES ACTION FIGURES DE 18 CM EN PVC ARTICULÉES
seulement 79€ La série complète des All Matrix
CHEZ VOUS EN 72 H*
Vous pouvez dès maintenant commander par :
01 41 11 56 20
01 47 90 36 84
www.drgotham.com
clients@drgotham.com
+ de 3000 produits 24H/24

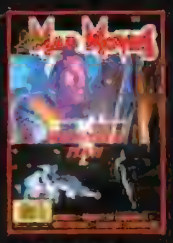
COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Derneures du fantastiques» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

30 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror**...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au



52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / *Freddy* TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** /

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

100 **SPÉCIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES** : *X-Files* / **Toy Story**.

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'été dernier**...

112 **Vampires** / **Gothica** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killers» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gores» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** /

cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du fantastiques» / «**Vendredi 13**, l'hécatombes» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'*Evil Dead 2*...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV *Freddy*...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Furtress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries *X-Files*, *Highlander* et *Batman* / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamorte Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

102 **HS SPÉCIAL** *X-Files* / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu...100 pages**

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** /

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / **Millennium** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gores»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

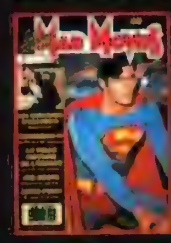
118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** /

«Le fantastique autrichien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...



49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / Index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM : La grande illusions» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 5** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures : **Le Monde Perdu** & **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

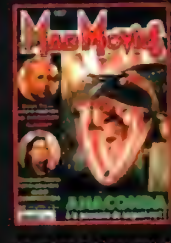
86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Conan** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

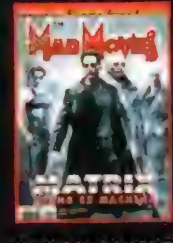


Hellraiser 4 / **Anaconda** / **Shining** TV...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / ***X-Files*** le Film / **Spawn**...

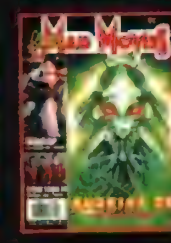


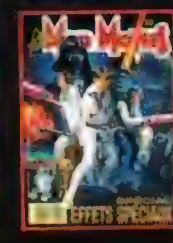
Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

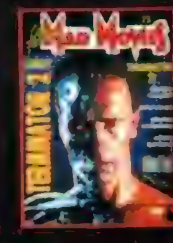
120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

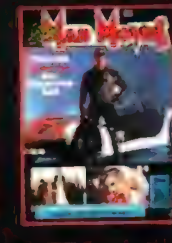
121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

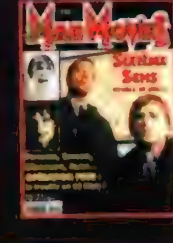
122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouilles»...











123 Gérardmer 2000 / Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke...

124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / *Resident Evil 3*...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / *San Ku Kaï* / «Hommage à la Hammer»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «Troma»...

Tomb Raider / Les Bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster Final Fantasy...

137 Rollerball / Monstres et Cie / The One / Peter Jackson de Z à A

138 Dossier Le Seigneur des Anneaux / Les Autres / 13 Fantômes / Gérardmer 2002

141 Dossier Resident Evil / Le Voyage de Chihiro / Spiderman / Panic Room / «30 scènes inoubliables»

142 SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE Star Wars Episode II /

144 Men in Black 2 / Le Règne de feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins / «Nos 30 nanars assumés»

145 Dossier Minority Report / Windtalkers /

X-Men 2 / Hulk / Harry Potter et la chambre des secrets / Spider / Osamu Tezuka / int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier Les Deux tours / Re-Animator 3 / Spy Kids 2 / Cradle of

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 / Hulk / The League of Extraordinary Gentlemen / Solaris / Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

Mars / dossier «Killers Superstars» / retro Blair Witch...

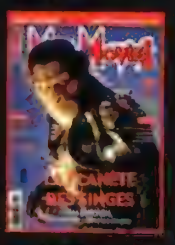
126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / dossier «L'homme invisible» / The Cell / Scary Movie / Gemini / retro Hellraiser...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions / dossier «Freaks»...

131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / Pearl Harbor

132 Le Seigneur des Anneaux /



134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samourais / dossier Terry Gilliam

135 A.I. / From Hell / The One / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier

139 Dossier From Hell / Spiderman / Versus / Donnie Darko / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier Avalon / Rollerball / Monstres & Cie / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs d'œuvre oubliés»

int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / L'Echine du diable / Femme Fatale...

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2.

Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness / Metropolis / «L'esprit comic-book en 30 films»

SimOne / Signes / Blood Feast 2 / int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 / Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / int. carrière Jack Hill

147 Dossier Meurs un autre jour / Daredevil /

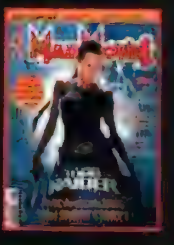
Fear / Resurrection of the Little Match Girl / Les Larmes du tigre noir / Le cinéma thaïlandais / int. carrière Sergio Sollima

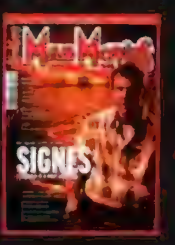
149 Dossier Gérardmer 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / int. carrière José Mojica Marins

151 Dossier Daredevil / Terminator 3 / Black Mask 2 / Willard / Cypher / Traqué / Star Trek Nemesis / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead / le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Evénements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason, Underworld... / Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard





BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____

_____ _____ _____ _____

Date d'expiration _____ Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman
143 couverture Blade II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153

❑ Hors série n°1 John Carpenter

❑ Hors série n°2 Peter Jackson

AVANT-PREMIÈRE

LE 18 JUIN AU CINÉMA

EUROPACORP et MAD MOVIES
VOUS INVITENT À UNE AVANT-PREMIÈRE DU FILM HAUTE TENSION

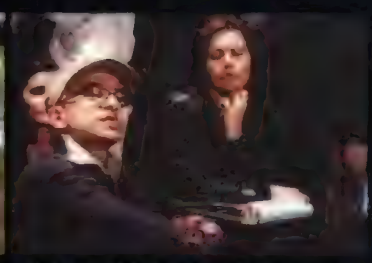
70 places disponibles, valables pour une personne, à retirer à la Librairie Movies 2000, 49, rue de la Rochefoucauld 75009 Paris, le lundi 16 juin entre 13h30 et 18h30.

Pour le jour, l'heure et le lieu de l'avant-première, connectez-vous à www.mad-movies.com

MAD IN FRANCE

par Yannick DAHAN

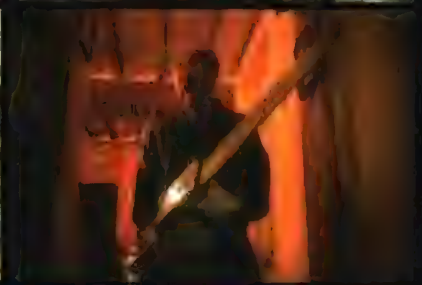
Ce mois-ci, Mad in France fait la part belle à NUITS BLANCHES, une collection de 9 courts fantastiques dotés de moyens professionnels, co-produits par Gulliver Productions, et diffusés sur Arte à l'occasion d'une soirée spéciale.



Ci-dessus : à gauche, Michel Leray sur le plateau de Bloody Christmas. À droite, Eric Valette, réalisateur de Dégustation... et de Maléfique.

NUITS BLANCHES

Lundi 16 juin 2003. Retenez bien cette date car, ce soir-là, Arte diffuse, de minuit à deux heures du matin, dans le cadre de son émission Court-circuit, une « Nuit de l'Etrange et du Fantastique ». Treize histoires courtes y seront proposées, dont la seule contrainte thématique est que « le Fantastique surgisse du quotidien ». On y retrouvera des courts-métrages allemands, polonais ou canadiens (que nous n'avons pas pu voir), mais surtout 8 courts français issus de la collection « Nuits Blanches » dirigée et produite par Yann Piquer pour Arte. Ce dernier, grand manitou de Gulliver Productions, est connu pour avoir développé les longs-métrages **Parano**, **Schizo** et **Adrénaline le film**, ainsi que 150 courts (respect !) dont **Capitaine X** de Jan Kounen ou **Le Homard** d'Arthus de Penguern. Bref, un producteur qui aime à découvrir de jeunes talents et qui, à l'aune de la collection « Nuits Blanches », a voulu justement mêler les œuvres de jeunes réalisateurs d'horizons différents. Le résultat est de toute évidence éclectique puisque des metteurs en scène déjà confirmés (Eric Valette, Philippe Dorison, Alain Robak) y côtoient de jeunes auteurs qui en sont à leur premier galop d'essai. Si certains courts sont forcément moins intéressants que d'autres, on reste néanmoins surpris par la vitalité de ce fantastique made in France, dont les différents types de narration mêlent adroitement humour et symbolisme. Mais, en vérité, seule la mise en scène, quintessence du cinéma et clé de l'émotion, permet à certains courts de se distinguer des autres. Les quatre plus réussis sont sans conteste : **Coup de Lune** de Yann Piquer (Grand Prix au Festival de Sitges en 2001), qui raconte, à grands coups d'effets spéciaux, l'histoire d'un couple confronté à la chute du soleil et de la lune ; **Bloody Christmas** de Michel Leray (Grand Prix au Festival de Gerardmer en 2003), dans lequel un sapin de Noël se révolte contre l'homme qui l'a tranché (un gros délire ultra rythmé et visuellement trippant, qui plus est bourré de références à **Die Hard** et **Evil Dead** !) ; **Dégustation** d'Eric Valette (depuis réalisateur du fabuleux **Maléfique**) qui, en narrant l'histoire d'un passant embarqué dans un test consommateur qui tourne mal, nous offre sa version de **Soleil vert** ; et enfin mon préféré, **Le Chant des brumes** d'Emmanuel Bellegarde, qui dépeint l'affrontement, progressivement surréaliste, d'un père et d'un fils lors d'une partie de chasse. Seul court à ne pas chercher l'humour dans le fantastique, mais matière à provoquer, par l'image, une émotion symbolique, **Le Chant des brumes** nous offre une succession de plans magnifiques, à la fois éthérés et profondément pesants. Des images découpées avec un sens évident de la tension dramatique et qui, chacune, détermine la narration (et non l'inverse). Certes, les deux acteurs, Jean-Luc Revol et Guillaume Toucas, apportent beaucoup à l'incroyable intensité de leur affrontement, mais c'est avant tout le souci porté à la lumière, aux cadres, comme aux choix chromatiques, qui donne à ce court son atmosphère lourde, douloureuse, comme sa dimension profondément humaniste. Bref, un court surprenant (mais pas vraiment fantastique), au sein d'une collection riche en fictions drôles et originales. Une collection qui prouve qu'il existe en France des producteurs soucieux d'apporter un sang neuf au genre, loin des discours faisandés d'une profession adepte de l'immobilisme, et qui devrait intéresser tous ceux dont le plus grand souhait serait de passer, eux aussi, à la réalisation. Rappelez-vous : le 16 juin sur Arte !



Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : Dégustation, Le Chant des brumes, Yann Piquer sur le tournage de Coup de Lune et Kad dans Bloody Christmas. Ci-dessous, Coup de lune de Yann Piquer.

Vous avez tourné un court-métrage amateur ou semi-amateur avec les moyens du bord, alors envoyez nous : une VHS, un résumé de l'histoire, quelques photos et vos coordonnées (adresse + téléphone).

Mad Movies, Mad in France,

6 rue Rodier, 75009 Paris

Vous cherchez une équipe technique ou vous voulez proposer vos services dans le cadre du cinéma « amateur », alors envoyez-nous votre annonce à la même adresse.

OBSCURITÉ

Il est rare de recevoir à la rédac autre chose que des vidéos amateurs ! Je remercie donc sincèrement Sébastien Bousquet de Valence de nous avoir fait parvenir plusieurs exemples de bandes dessinées fantastiques sur lesquelles il travaille. Admirez donc les planches ci-contre, issues d'une petite BD intitulée *Obscurité*. Notre auteur y fait preuve d'un sens du cadre et du découpage étonnant (si tu en as d'autres, envoie-les vite !). Visiblement, Sébastien (qui nous a aussi fait parvenir quelques courts de jeunesse fortement empreints d'une atmosphère mystico-décadente à la Lynch) a décidé de passer à la vitesse supérieure, et nous promet, d'ici quelques mois, un vrai court-métrage fantastique. Nous l'attendons de pied ferme !

Bousquet.Sébastien@caramail.com

Après les westerns döners et Yilmaz Güney, Terra Incognita continue son voyage en Turquie via l'acteur numéro un des milles et une bisseries locales, Cüneyt Arkin, l'homme aux coups de poings dévastateurs.

Le bagarreur

Si Yilmaz Güney est un acteur et un réalisateur que toute la Turquie, du citoyen lambda au prof d'université, apprécie, Cüneyt Arkin est un acteur qui bénéficie d'une reconnaissance moins unanime. Car à l'inverse de Güney, qui, même dans ses films les plus pop, en profitait pour glisser presque toujours, d'une manière ou d'une autre, des préoccupations socio-politiques, Arkin est un acteur populaire dans le plus pur sens du terme, tournant des films de divertissement dans lesquels ne pointent aucune autre volonté que de changer les idées du public présent dans la salle. De fait, si l'intelligentsia cinématographique turque ne le reconnaît certes pas (voire le regarde même avec un certain dédain), les spectateurs turcs dans leur majorité ont depuis longtemps catalogué Arkin comme une sorte de Alain Delon local (ce qui tombe bien, vu que les deux hommes se ressemblent quelque peu).

LE ROI GNON

Cüneyt Arkin a une filmographie effarante contenant quelque 270 films (!) tournés entre le début des années 60 et nos jours. De quoi coller de sacrées migraines à quiconque s'attaque à sa carrière… Comme les stars italiennes du panthéon bis de Cinecitta, Arkin s'est fait remarquer dans quasiment tous les genres possibles et imaginables de ce que l'on qualifie « cinéma bis » : péplum, gangsters, westerns, polars, science-fiction, espionnage, guerre… et même karaté ! Le bonhomme est en effet réputé pour ses rôles physiques, et sa connaissance de l'art martial nippon l'a particulièrement aidé à s'implanter comme la figure majeure du cinéma musclé et viril local. C'est d'ailleurs aussi le seul acteur pop turc à avoir réussi à percer en Europe de l'Ouest via des films comme la co-production italo-turc **Che Carambole Ragazzi** (sorti en France sous le titre mongoloïdale **Ninja la castagne** !) ou **Lion Man**. À noter que pour l'occasion, Cüneyt se transformait alors en Steve Arkin ou George Arkin, histoire de ne pas trop effrayer le potentiel spectateur par un nom sonnant, on ne peut trop exotique…

ENTRE ROME ET ISTANBUL

Né en 1937, Arkin commence sa carrière devant les caméras en 1964, grâce à une sorte de concours cherchant de nouvelles stars. Ses premiers films sont tout ce qu'il y a de plus classique ; le plus souvent des romances – ses airs de beau gosse aidant grandement – ou des drames. Mais sa carrure le pousse rapidement vers des horizons plus toniques, genre le polar **I'stanbul Sokaklarında** (1964). Et Arkin, dès le milieu des années 60, va s'imposer pour une période de près de trente ans, comme l'acteur numéro un de la pellicule musclée et violente turque, résumant à lui seul le cinéma pop et B turc sous toutes ses facettes, de la plus modérée, aux délires et aux excès les plus énormes.
En 1967, Arkin se retrouve dans la peau du célèbre cow-boy Ringo dans l'un des premiers westerns locaux, **Kanunsuz Kahraman** (alias **The Outlaw**). Il renfilera de nouveau l'uniforme dans la co-production italo-turque **Küçük Kovboy** (de Guido Zurli, qui tourna d'ailleurs plusieurs fois en Turquie, 1973), l'un des premiers films qui le fera remarquer par-delà les frontières de son pays. Arkin devient d'ailleurs rapidement l'un des rares acteurs locaux à s'exporter, notamment dans des co-productions avec l'Italie. **Ninja la castagne** (puisqu'il faut bien employer le titre français - Ernst Hofbauer, 1976) est un bel exemple du genre de coprods dans lesquelles Arkin se retrouve mêlé à l'époque. Il joue là un ex-détenu qui, avec deux autres anciens taulards, se retrouve embringué dans une course pour récupérer une mallette. Avec à ses cotés le cascadeur/acteur italien Robert Widmark (alias Alberto Dell'Acqua, un homme sur

Ci-dessous, de gauche à droite :
I'stanbul Sokaklarında, l'un des premiers rôles musclés de Arkin.

Arkin au naturel, une vraie gueule de beau gosse.

Yusuf ile Züleyha ou le péplum turc dans toute sa splendeur.

lequel on reviendra dans un prochain Terra Incognita), Arkin livre un film dynamique, plein d'humour et de combats, teinté aussi, 70's oblige, d'une légère touche érotique.
Autre co-prod amusante : **Kriminal Porno** (Melih Gulgen, 1979), remake érotique (il semblerait qu'il existe aussi une version hard) du célèbre personnage Kriminal, issu des fumettis italiens, qui avait déjà eu le droit à plusieurs adaptations plus « classiques » en Turquie.

DES FLINGUES ET DES ÉPÉES

En 1975, Arkin joue dans **Cemil** (Melih Gülgen), polar musclé, suivant le commissaire Cemil dans son enquête sur la mort suspecte d'une jeune fille. Il remonte un réseau de prostitution qui va le mener à tout casser dans une maison de passe illégale, à se fritter avec des karatékas, à démonter un sadique sexuel, et à éliminer une troupe de gangsters. Signe particulier de Cemil : il adore éclater tout ce qui est en bois (planches, chaises, échelles…) sur la tête de ses adversaires – le tout sur le thème principal de **Opération Dragon** !
Le succès aidant, Cemil, bien que mort à la fin du film, abattu sournoisement dans le dos par des mafieux, fait son retour au cinéma deux ans plus tard dans **Cemil Dönüyor** (toujours réalisé par le même Gülgen). En fait, les médecins avaient réussi à le sauver…
Autre série à succès des années 70, **Battal Gazi**, film de cape et d'épée, connaîtra cinq épisodes. Arkin y interprète le rôle-titre (ainsi que le père de celui-ci) : un formidable combattant, opposé dans le premier épisode (**Battal Gazi Geliyor**, Natuk Baytan, 1973) aux envahisseurs chrétiens. Ceux-ci pillent, violent et massacrent tous ceux qui se trouvent sur leur chemin. Le film, bénéficiant d'un budget confortable pour la Turquie, est un régal visuel du début à la fin, enchaînant des scènes bien sadiques (une jeune fille se fait crucifier par les méchants chrétiens), des combats saignants (même planté au sol par plusieurs lances – dans le plus pur style Chang Cheh – Battal Gazi n'abandonne pas le combat !) et un érotisme des plus sympathiques (dans une très belle scène, une nonne perverse se dévêt pour laisser apparaître une longue croix en tissu doré qui cache ses zones érogènes). Voilà bien en tout cas un film qui, en Occident, où les Croisés ont toujours été montrés au cinéma comme de gentils chevaliers opposés aux ignobles musulmans, offre un son de cloche dissonant des plus agréables ! La série phare dans le genre est cependant **Malkoçoglu** (six films entre 1966 et 1972 – Arkin n'étant cependant pas présent dans le dernier), film de cape et d'épée inspiré d'une BD locale très populaire qui connaîtra un énorme succès, et aidera grandement ce genre de productions à se développer en Turquie.

LE FAUVE EST LÂCHÉ

Dans la même lignée, **Kiliç Aslan**, du même Natuk Baytan (1975), sortira en France sous le titre de **Lion Man – Comme un lion**. Suivant certaines lignes du second **Battal Gazi** (**Battal Gazi'nin Oglu**), **Lion Man** voit un Sultan (Arkin) lutter contre, devinez qui ? L'envahisseur chrétien. Dépassé par ses ennemis, il fait partir sa femme afin qu'elle puisse accoucher de leur enfant sans trop de risques. Hélas, elle meurt en couche, mais le bébé réussit à être sauvé… par une lionne ! Il est alors élevé parmi les fauves et, à la manière de Tarzan, devient un homme surpuissant utilisant ses doigts comme de véritables griffes (il faut le voir déraciner un arbre pour taper sur ses agresseurs ou sauter comme un fauve (?) sur les mêmes pauvres bougres !). Heureusement, Lion Man finit par être reconnu (via une marque dans le dos) et se lance alors dans une guerre contre les ennemis de feu son père…
Si la carrière de Arkin ralentit légèrement durant les années 80, on ne peut pas passer outre l'hallucinant **Dünyayi Krtaran Aam** (Çetin Inanç, sur un scénario de Arkin lui-même, 1982), film de SF qui n'hésite carrément pas à piquer certaines scènes de **Star Wars**, pendant que Arkin balance des coups de karaté sur des acteurs portant des peaux de moumoute. Ça c'est du cinéma, coco !
Si Arkin semble désormais avoir arrêté de jouer (son dernier film remonte à 2000), il aura marqué plusieurs générations de spectateurs turcs, et est toujours évoqué avec beaucoup de plaisir par ceux qui ont grandi en regardant ses films. Qui sait, vu le nombre colossal de bobines à son actif, on reviendra peut-être sur cet acteur dans un prochain numéro de Terra Incognita… Il y a en tout cas encore beaucoup à dire sur cet homme aux parcours des plus étonnants.

Julien SÉVÉON

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Malkoçoglu, l'un des milles et uns visages de Arkin.

Le flingue à la main, Arkin ne pardonne jamais !

La petite pépée, le gros flingue et la chemise ouverte : le héros dans toute sa splendeur.

Malkoçoglu, film phare du cinéma de cape et d'épée.

Arkin a l'occasion de mettre en action des talents martiaux dans Son Kahramanlar.

Darbe, le film martial selon Arkin.

Arkin enfile une dernière fois l'uniforme western dans Küçük Kovboy.

Dünyayi Kurtaran Adam, où quand les Turcs copient Star Wars.

Des tanks, des hélicos, un crochet et un fusil à pompe : Kanga, le film de guerre dans toute sa splendeur.

Arkin se fait connaître en Europe grâce à Lion Man.

Arkin se la joue justicier moustachu dans Akrep Yuvasi.

DVD zone 2 et zone 1 à prix réduits
neufs et occasions

K7 vidéos : 4 € le film

Photos de films

portraits d'acteurs
couleurs et N&B

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

Affiches françaises
américaines et italiennes

revues et fanzines de cinéma
fantastique

les anciens numéros de
Mad Movies et Impact

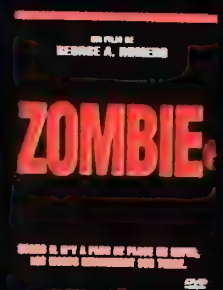
et plus encore...

DVD zone 2 neufs

25 €

25 €

25 €



20 €

20 €

20 €

Et plus de 200 titres d'occasion de 8 à 12 € !

DVD asiatiques neufs

27 €

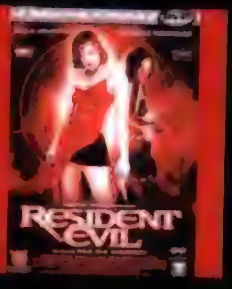
20 €

20 €

25 €

OFFRE SPÉCIALE !

Du 17 juin
au 17 juillet
Resident Evil
12 € seulement



Actuellement, tout sur : Le Seigneur des Anneaux, Harry Potter,
Spider-Man, Star Wars, James Bond, Freddy, Buffy et les films à l'affiche

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

Fantasticguide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 41

MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

Carrie : Œil pour œil, sang pour sang...

CARRIE AU BAL DU DIABLE

CARRIE. 1976. RÉAL.: BRIAN DE PALMA. SCÉN.: LAWRENCE D. COHEN, D'APRÈS STEPHEN KING. INT.: SISSY SPACEK, JOHN TRAVOLTA, WILLIAM KATT, NANCY ALLEN, P. J. SOLES, AMY IRVING, SIDNEY LASSICK. PROD.: PAUL MONASH. DISTR. ARTISTES ASSOCIÉS. USA.

Carrie fait partie de ces films qui ont à une certaine époque sorti le Fantastique d'un solide ghetto culturel, comme aussi bien **L'Exorciste**, **La Malédiction**, ou encore **Phantom of the Paradise** du même Brian De Palma. Premier roman de Stephen King, et première adaptation à l'écran de l'un de ces livres, *Carrie* devient au cinéma d'une concision étonnante, revisité par le scénariste Lawrence D. Cohen, qui adaptera encore *Les Tommyknockers*, ainsi que *Ça*, deux autres succès (pléonasme !) de Stephen King. La puberté tardive de l'héroïne, la découverte de ses pouvoirs télékynésiques, la moquerie des camarades de lycée, la farce tragique en plein bal, le déchaînement des forces surnaturelles, le final désespéré, tout s'enchaîne le plus simplement du monde, ignorant les multiples chassés-croisés du texte original. À la vigueur féroce du propos, à la joliesse affectée de la mise en scène, **Carrie** ajoute la caricature implacable de l'obscurantisme religieux où les premières menstrues deviennent les stigmates du péché, le pouvoir psychique de l'héroïne les artifices de Satan, tandis que toute pensée érotique renvoie aussitôt à la faute originelle. Il suffira de voir les nombreuses imitations de ce film fondateur (**L'Horrible carnage**, **The Haunting of Hamilton High**, **Pandemonium**, **The Initiation of Sarah**...), ou plus simplement son remake, pour bien en mesurer toute la qualité originale.

CARRIE 2 : LA HAINE

CARRIE 2 : THE RAGE. 1998. RÉAL.: KATT SHEA. SCÉN.: RAFAEL MOREU. INT.: EMILY BERGL, JASON LONDON, JUSTIN URICH, AMY IRVING, DYLAN BRUNO, RACHEL BLANCHARD. PROD.: PAUL MONASCH, PATRICK PALMER, RED BANK FILMS/UNITED ARTISTS. USA.

Pathétiques, les efforts de cette fausse suite ou pseudo-remake pour à la fois se démarquer suffisamment du film original tout en le citant le plus souvent possible. Amy Irving reprend son rôle de Sue Snell, devenue psychologue au collège où la jeune Rachel Lang développe les mêmes pouvoirs que Carrie White, pour l'excellente raison qu'il s'agit de sa demi-sœur (nous l'apprendrons en cours de route...). Reste plus qu'à dérouler le script l'œil rivé sur le premier épisode, et à le truffer d'effets assez primitifs pour bien se faire comprendre du grand public : objectifs déformants, travellings en toupie, zooms frénétiques, passage au noir et blanc et morceaux choisis de la version Brian de Palma, comme si par pur masochisme les auteurs voulaient s'auto-flageller, tant la comparaison tourne à leur désavantage. Formée à l'école Corman, et donc à l'efficacité, la réalisatrice assure quand même le service minimum et livre une petite série B rappelant parfois **Scream** et ses suites, ou encore ce qui reste à ce jour son meilleur film, le sulfureux **Poison Ivy**, avec Drew Barrymore. (M120P.9).

Carrie 2 : Emily Bergl et l'équarissage !

CARRIE

2002. DAVID CARSON. SCÉN.: BRYAN FULLER. INT.: ANGELA BETTIS, TOBIAS MEHLER, JESSE CADOTTE, DAVID KEITH, MILES MEADOWS, SEAN TYLER FOLEY, PATRICIA CLARKSON. PROD.: DAVID LIVINGSTON, MGM TELEVISION/TRILOGY ENTERTAINMENT GROUP. USA.

Carrie version longue réalisé pour la télévision américaine. Angela Bettis reprend le rôle-titre, Patricia Clarkson celui de sa mère hystérique, tandis que Kandyse McClure joue celui de Sue Snell, la psychologue du lycée. D'après les premières rumeurs, l'actrice principale se tirerait assez bien de son rôle difficile, même si cette production inattendue reste encore dans l'ombre du chef-d'œuvre de Brian De Palma.

THE CARRIER

1987. RÉAL. ET SCÉN: NATHAN J. WHITE. INT.: GREGORY FORTESCUE, STEVIE LEE, STEVE DIXON, MARENA SEEMAN, PAUL URBANSKI, N. PAUL SILVERMAN, PATRICK BUTLER, JULIA ESCHER. PROD.: JEFFREY DAUGHERTY, SWAN PRODUCTIONS. USA.

L'unique film de Nathan J. White s'inspire vaguement du *Charlie* imaginée en 1980 par Stephen King, et porté à l'écran en 1984 sous le titre de **Firestarter**. Gregory Fortescue interprète en effet le marginal capable de provoquer la combustion de choses diverses, ce qui va entraîner la mort de quelques villageois responsables autrefois de l'assassinat de ses parents. Le final pessimiste à outrance prend une dimension christique avec l'élimination du jeune homme propagateur (the « Carrier ») du terrible fléau.

CARROUSEL

CAROUSEL. 1956. RÉAL.: HENRY KING. SCÉN.: PHOEBE EPHRON, HENRY EPHRON, D'APRÈS LA PIÈCE DE FERENC MOLNAR. INT.: GORDON MACRAE, BARBARA RUICK, CAMERON MITCHELL, GENE LOCKHART, JOHN DEHNER, SHIRLEY JONES. PROD.: HENRY EPHRON, TWENTIETH-CENTURY-FOX. USA.

Remake en couleurs des **Liliom** successivement réalisés en 1930 et 1934 par Frank Borzage et Fritz Lang (il existe un autre **Carousel**, tourné pour la chaîne américaine *ABC*, en 1967). Un voyou frais débarqué dans l'autre monde obtient la faveur de revenir sur Terre afin de racheter ses fautes et protéger sa « veuve », déjà mère d'une fillette. Mais, plus que de la pièce de l'écrivain hongrois Ferenc Molnar écrite au tout début de 20ème siècle, pessimiste et brossant surtout une déchéance humaine sans possibilité de rachat, ce **Carousel**-là s'inspire en fait de la comédie musicale de Richard Rodgers et Oscar Hammerstein, jouée à Broadway quelques années plus tôt. Ce qui nous vaut cette opérette haute en couleurs, riche en refrains joyeux et en pas de danse, visant surtout à célébrer l'éternel miracle américain. Avec le colosse Tor Johnson (**Plan Nine From Outer Space**) et le nain Angelo Rossito (**Freaks**, **Mad Max 3**).

CARRY ON SCREAMING

1966. RÉAL.: GERALD THOMAS. SCÉN.: TALBOT ROTHWELL. INT.: KENNETH WILLIAMS, HARRY H. CORBETT, FENELLA FIELDING, SALLY DOUGLAS, JIM DALE, CHARLES HAWTREY, DENNIS BLAKE. PROD.: PETER ROGERS, ANGLO AMALGAMATED. GB.

La série des **Carry on** mêle l'humour noir des meilleures comédies britanniques (**Tueurs de**

Carry on screaming : Savant fou et Monstre de Frankenstein/Loup garou.

dames, **Noblesse oblige**) à la parodie loufoque dont l'Américain Mel Brooks devait plus tard s'inspirer. Le film historique (**Carry on Henry VIII**), l'espionnage à la James Bond (**Carry on Spying**), le polar (**Carry on Constable**), le western (**Carry on Cowboy**), le péplum à la **Cléopâtre** (**Carry on Cleo**) se succèdent ainsi, avant ce **Carry on Screaming** devant beaucoup aux classiques de l'Universal revisités façon Hammer-Films. Le dialogue donne vite le ton quand des enquêteurs viennent sonner à la porte d'une sinistre demeure pour s'entendre dire par un majordome cadavérique « *Mon maître est mort, mais je vais lui demander s'il peut vous recevoir* » ! Une série d'enlèvements de jeunes demoiselles permet en effet de mettre à jour les sombres activités d'un savant fou zombie, de sa sœur vampire (Fenella Fielding, se prenant pour Barbara Steele), de leurs créatures domestiques, deux jumeaux moitiés loup-garou, moitiés monstre de Frankenstein, d'une momie, ainsi que d'un cobaye malencontreusement transformé grâce aux effets d'un sérum autrefois fourni par un certain Dr. Jekyll...

CARTES SUR TABLE

CARTAS BOCA ARRIBA. 1965. RÉAL. ET SCÉN.: JÉSUS FRANCO. INT.: EDDIE CONSTANTINE, FERNANDO REY, JÉSUS FRANCO, FRANÇOISE BRION, SOPHIE HARDY, MARA LASSO, ALFREDO MAYO, RICCARDO PALACIOS. PROD.: HESPERIA FILMS/CINÉ ALLIANCE/SPEVA FILMS. ESPAGNE/FRANCE.

Encensé à une certaine époque par la presse spécialisée, mais descendu par la critique officielle, **Cartes sur table** n'a pas très bien vieilli. Franco œuvre dans le sous-James Bond, le sous-Eddie Constantine, manie l'humour référentiel, se cartonne au passage l'**Alphaville** de Godard avec le même Constantine, mais cela ne suffit pas. Impossible en effet de s'intéresser une minute à cette histoire de tueurs à lunettes robotisés par un savant fou, lui-même commandité par une mystérieuse organisation criminelle, « le Cercle Supérieur », dont justement nous n'apprendrons rien. Les bagarres s'étirent, les personnages s'ennuient, le suspense manque du fait d'une auto-dérision permanente, pas assez drôle toutefois pour amuser vraiment. En fait, Franco s'amuse tout seul, au point de récidiver l'année suivante lors d'un **Ça barde chez les mignonnes** encore plus consternant. Eddie Constantine ne s'en remettra pas, passant directement au cinéma d'auteur. Pour les seuls inconditionnels de Jésus Franco.

Eddir Constantine joue « Cartes sur table » avec Françoise Brion.

CARVER'S GATE

OU **DREAM BREAKER**. 1996. RÉAL.: SHELDON INKOL. SCÉN.: DOUG BAGOT, TOM LEE, SHELDON INKOL. INT.: MICHAEL PARÉ, PETER WYLDE, STEVEN HART, MARIAN SKRETAS, PAMELA KEYES. PROD.: PHILIP JACKSON, DANIEL D'OR, PRODUCERS NETWORK ASSOCIATES. CANADA.

Carver's Gate se déroule dans un futur pessimiste où la réalité virtuelle prend le pas sur les émotions humaines pour mieux manipuler le citoyen de base. Michael Paré incarne le héros, Carver, un flic (ou plutôt un « cybercop »...) chargé d'enquêter sur le décès du créateur d'un programme appelé Afterlife, peuplé de créatures maléfiques qui projettent de s'enfuir pour mieux corrompre le monde réel. Un petit mixte de **Strange Days** et **Timecop** produit par les responsables de **Replikator, Future Fear** (à la vidéo **Epidemia**) et **2103 : The Deadly Wake.**

Carver's Gate : Un démon virtuel qui veut jouer pour de vrai !

LA CASA

1974. RÉAL.: ANGELINO FONS. SCÉN.: ANGELINO FONS, P. GARCIA. INT.: CARLOS ESTRADA, JOSÉ MARIA PRADA, MAGDA KONOPKA, HELGA LINE, ANTONIO CANTAFORA. PROD.: DIEGO GOMEZ SEMPERE, PRESTANO CINEMATOGRAFICA/FARBE C.C. ESPAGNE/ITALIE.

Petit budget empruntant une trame récurrente dans le cinéma science-fictionnel. À savoir quand une équipe d'astronautes revient sur Terre pour découvrir qu'une guerre atomique a détruit toute trace de civilisation. Avec la très prolifique Helga Line (plus d'une vingtaine de films fantastiques, des **Amants d'outre-tombe** à **Terreur dans le Shanghaï Express**) et la pulpeuse Magda Konopka (**Supermen contre Amazones**, **Quand les dinosaures dominaient le monde**, ainsi que le rôle-titre dans un **Satanik** de Piero Vivarelli tiré des célèbres comics italiens).

LA CASA DE LOS ESPANTOS

1961. RÉAL.: ALFREDO B. CREVENNA. SCÉN.: MARIO GARCIA CAMBEROS, ALFREDO RUANOVA. INT.: CARLOS RIQUELME, MARIA EUGENIA SAN MARTIN, HECTOR GODOY, POMPIN (ALFONSO IGLESIAS), JOSÉ JASSO, YERYE BEIRUTE, MANTEQUILLA (FERNANDO SOTO). PROD.: ESTUDIOS AMERICA. MEXIQUE.

Une bande de nigauds patentés peuvent hériter d'un aristocrate farfelu s'ils acceptent de demeurer durant tout un mois au sinistre château familial. Aussitôt, spectres farceurs, tête parlante posée sur un plat, squelettes ambulant, et même un pseudo vampire campé par l'inquiétant Yerye Beirute ne font rien qu'à les effrayer pour leur faire vider les lieux. Le script reprend les mêmes personnages que le **Echenme al Vampiro** réalisé la même année, et distribué aux USA par K. Gordon Murray sous le titre **Bring Me the Vampire**. Dans les deux films, Alfredo B. Crevenna tente de dispenser à la fois l'humour et le mystère, le gothisme et la saine gaudriole, mais son talent reste limité, lui qui signa nombre de ringardises, et notamment les plus mauvais « Santo » de la série : **Superman contre l'invasion des Martiens**, **Santo y el Aguila Real**, **El Puno de la Muerte**, **Santo Contra los Villanos del Ring**, **La Furia de los Karatecas**, et surtout le fort indigeste **Magie noire à Haïti.**

LA CASA DEI SORTILEGIO

1989. RÉAL.: UMBERTO LENZI. TV. SCÉN.: GIANFRANCO CLERICI. INT.: ANDY J. FORREST, PAUL MULLER, ALBERTO FRASCA SONIA PETROVA, SUSANNA MARTINKOVA, MARINA GIULIA CAVALLI. PROD.: RETEITALIA/DANIA FILMS. ITALIE.

Après le succès d'**Evil Dead** en Italie, où il se titrait **La Casa**, toutes les histoires de possessions démoniaques s'appelèrent un temps « La Casa quelque chose. » (La « Casa d'choc » me souffle même notre amie Rika Zarai, qui n'a pas dû bien saisir l'aspect strictement pédagogique de ce *Fantastic Guide...*). Exemples : **La Maison du cauchemar : La Casa 3**, **Démoniaque Présence : La Casa 4**, **Au-delà des ténèbres : La Casa 5**, etc. D'où cette idée d'une anthologie sur les maisons de l'horreur tournée pour la télévision italienne, qui s'appellera aux USA ***Houses of Doom***. Ici, un jeune homme en pleine déprime fait le rêve régulier qu'il découvre en pleine forêt une cabane abandonnée où séjourne une horrible sorcière. Sur les conseils de son amie, il part se détendre à la campagne pour se retrouver bien sûr face à la sinistre demeure. Les trois autres téléfilms de cette anthologie s'intitulent **La Dolce Casa degli Orrori** (de Lucio Fulci), **La Casa del Anime Erranti** et **La Casa del Tempo** (voir titre suivant).

LA CASA DEL TEMPO

1989. RÉAL.: LUCIO FULCI. TV. SCÉN.: GIANFRANCO CLERICI, DANIELE STROPPA, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE LUCIO FULCI. INT.: PAOLO PAOLONI, AL CLIVER, KEITH VAN HOVEN, BETTINA MILNE, KARINA HUFF, CARLA CASSOLA. PROD.: MASSIMO MANASSE, MARCO GRILLO SPINA, RETEITALIA SP.A./DANIA FILM. ITALIE.

Téléfilm réalisé par Lucio Fulci vers la fin de sa carrière. Trois voyous tuent par accident un vieux couple lors d'un cambriolage, puis dissimulent leur corps dans la cave de la maison. Mais

La casa del Tempo : Paolo Paoloni remonte le temps.

d'étranges phénomènes surviennent alors, comme si les victimes hantaient toujours les lieux, tandis que les nombreuses horloges dont le couple faisaient collection, jusqu'ici stoppées à l'heure du crime, se remettent à remonter le temps à toute vitesse. La conclusion nous apprend qu'il s'agissait d'un rêve des assassins, ou peut-être d'hallucinations sous l'emprise de la fumette, avant de nous asséner la classique surprise dans ce genre de situation (le twist, donc, ou plutôt le twist again !), quand la suite des événements reprend fidèlement le début de l'histoire. Distribué à la vidéo aux États-Unis sous le titre **The House of Clocks**.

LA CASA DEL TERROR

1959. RÉAL.: GILBERTO MARTINEZ SOLARES. SCÉN.: GILBERT SALINOR, ALFRED SALINOR. INT.: LON CHANEY JR., ALFREDO BARRON, TIN TAN, YOLANDE VARELA, DACIA GONZALEZ, RAYMOND GAYLOR, YERYE BEIRUTE. PROD.: FERNANDO DE FUENTES, DIANA FILMS. MEXIQUE

Le Pr. Sebastian conduit (mal...) de sinistres expériences et, tel Frankenstein, pille les tombes afin d'y dérober les éléments nécessaires à ses travaux sur la résurrection des corps. Puis, après chaque échec, il maquille les cadavres de façon à les faire figurer dans son musée de cire gardé par le simplet Casimir (l'acteur comique Tin-Tan). Apprenant qu'un conférencier trimbale avec lui le sarcophage d'une momie, il décide aussitôt de l'enlever et de la ressusciter pour ensuite l'utiliser comme robot humain. Hélas, si la momie perd ses bandelettes, elle reprend vite du poil de la bête car, atteinte à son époque de lycanthropie, elle se transforme en loup-garou à chaque pleine lune. échappant bientôt à tout contrôle, le monstre s'en prend à la fiancée de Casimir, ce qui provoque une lutte entre le monstre et le héros avant l'incendie du laboratoire et la mort des méchants. Tin Tan assure son personnage de comique ahuri (difficile d'imaginer que des générations de spectateurs s'exclaffaient jadis devant de pareils gugusses !), tandis que Lon Chaney Jr. joue là deux de ses rôles favoris, celui de la momie de la série Universal et celui du loup-garou créé dans le film homonyme de George Waggner en 1941, et qu'il reprendra dans **Frankenstein rencontre le loup-garou**, **La Maison de Frankenstein**, **La Maison de Dracula** et **Deux nigauds contre Frankenstein**.

LA CASA DEL ANIME ERRANTI

1989. RÉAL. ET SCÉN.: UMBERTO LENZI. TV. INT.: JOSEPH ALLAN JOHNSON, MATTEO GAZZOLO, STEFANIA ORSOLA GARELLO, CHARLES BORROMEL, LAURENTINA GUIDOTT, COSTANTINO MELONI. PROD.: RETEITALIA/DANIA FILMS. ITALIE.

Fable cruelle sur le thème de la maison hantée apparemment très inspirée du **Shining** de Stanley Kubrick. Des géologues égarés séjournent dans un hôtel vétuste et isolé où il se passe d'étranges choses. La vision de corps mutilés les obsèdent sans arrêt et les meurtres vont bientôt défiler, toujours commis d'horrible manière (une pensée émue au malheureux décapité par la machine à laver !). Les responsables du carnage se font connaître à la fin : de vilains spectres assassinés autrefois sur les lieux par le propriétaire de la maison. Ce téléfilm prestement mis en boîte pour le câble fait partie de la série sur les maisons hantées produite par Reteitalia, comprenant un second titre d'Umberto Lenzi, **La Casa dei Sortilegio**, ainsi que les **Dolce Casa degli Orrori** et **La Casa nel Tempo** de son compatriote Lucio Fulci (voir plus haut).

LA CASA SIN FRONTERAS

1975. RÉAL.: PEDRO OLEA. SCÉN.: JOSÉ AGUSTIN, PEDRO OLEA, JUAN ANTONIO PORTO. INT.: TONY ISBERT, JUAN ANTONIO PORTO, GÉRALDINE CHAPLIN, PATTY SHEPARD, JÉSUS FERNANDEZ, MARGARITA ROBLES. PROD.: AMBOTO PRODUCCIONES CINEMATOGRAFICAS. ESPAGNE.

Le scénariste et metteur en scène Pedro Olea sacrifia un temps à la mode fantastique des années 60/70, mais toujours pour œuvrer en marge de ses collègues espagnols souvent prisonniers de sujets conventionnels. **El Bosque del Lobo**, **Parque de Juegos** et **Los Visitantes** tranchent en effet sur la production courante de l'époque, et ce **La Casa sin fronteras**, présenté au Marché du Film cannois en 75, surprend lui aussi par son originalité et son sadisme féroce. Nous suivons l'itinéraire d'un jeune homme, fraîchement arrivé en ville, confronté à une mystérieuse secte « la casa sin fronteras », pratiquant la torture et le meurtre rituel. L'aide d'une jeune fille et les séances de spiritisme de la mère d'une victime n'empêcheront pas la conclusion, aussi injuste que particulièrement cruelle. À la beauté des images, correspond la justesse d'un casting d'habitués du genre, avec, en plus des noms cités, Luis Ciges, Viveca Lindfors, Luis Pena et Eusebio Poncela (**Cannibal Man**).

CASINO ROYALE

1967. RÉAL.: VAL GUEST, JOHN HUSTON, KEN HUGUES, ROBERT PARRISH, JOE MCGRATH. SCÉN.: WOLF MANKOWITZ, JOHN LAW, MICHAEL SAYERS, JOHN HUSTON, BEN HECHT, JOSEPH HELLER, TERRY SOUTHERN. INT.: DAVID NIVEN, PETER SELLERS, WOODY ALLEN, URSULA ANDRESS, DALIAH LAVI, ORSON WELLES. PROD.: CHARLES K. FELDMAN, JERRY BRESLER, JOHN DARK. DISTR.: COLUMBIA. GB.

Un script surréaliste sert de prétexte à cette parodie des films d'espionnage alors en perte de vitesse après la série des **Matt Helm**, des **Flint**, et surtout sa récupération massive par le cinéma-bis italien avec ces **001 Destination Jamaïque**, **003 Agent secret**, **Suspense au Caire pour 008**, **077 Intrigue Lisbonne**, **087 Missione Apocalisse**, sans oublier les K17, FX 18 (Coplan), Z 55, X 27, A.S3, OSS 117, A.D3, Z7, U.92, X13, et même cet improbable **Agent K7**, dont

Casino Royale : David Niven et Barbara Bouchet en Moneypenny (Marie-Minette dans la VF !).

on comprend mal l'absence en vidéo ! Face à David Niven, bondien british jusqu'au bout des ongles, le fluet Woody Allen incarne son neveu, un dangereux maniaque frustré qui projette d'éliminer tous les mâles de plus d'un mètre soixante afin de mieux tomber les jolies filles (une noble cause, donc !). À la fin de l'histoire, et après une série de gags dignes d'**Hellzapoppin**, l'ensemble du casting succombe, les bons en route vers le Paradis et les méchants expédiés en Enfer. À voir aussi pour ses savoureuses références au genre et de multiples apparitions inattendues, dont celle de Dave Prowse en créature de Frankenstein, un rôle qu'il reprendra dans **Frankenstein et le monstre de l'Enfer** et **Les Horreurs de Frankenstein**.

EL CASO DE LAS DOS BELLEZAS

EX **SADISTEROTICA**. 1967. RÉAL.: JÉSUS FRANCO. SCÉN.: JÉSUS FRANCO, LUIS REVENGA, D'APRÈS GERD GUNTHER HOFFMANN. INT.: JANINE REYNAUD, ROSSANA YANNI, ADRIAN HOVEN, CHRIS HOWLAND, MANUEL OTERO, MICHEL LEMOINE. PROD.: FILMS MONTANA/AQUILA FILMS. ESPAGNE/ALLEMAGNE.

Du Franco pur jus où se reconnaissent au passage les caractères particuliers et les situations récurrentes du plus grand maître en cinéma-bis. Un artiste dément tente de fixer sur ses toiles l'expression d'épouvante de victimes à l'agonie qu'un monstre primitif capture à son usage (Michel Lemoine dans le rôle d'un Morpho renvoyant direct à **L'Horrible Dr. Orlof**). Sur l'affaire, un duo de charme : Janine Reynaud et Rossana Yanni, deux détectives appelé « Les Lèvres Rouges » sorties d'un précédent **Labios Rojos** (**Opération Lèvres Rouges**), toujours de Jésus Franco. Elles reviendront dans le film suivant, **Besame Monstruo**, tourné dans les mêmes décors avec un casting quasiment identique.

El Caso de las dos Bellezas : Michel Lemoine, l'amorphe Morpho.

CASPER

1995. RÉAL.: BRAD SILBERLING. SCÉN.: SHERRI STONER, DEANNA OLIVER, D'APRÈS JOSEPH ORIOLO ET SEYMOUR REIT. INT.: BILL PULLMAN, ERIC IDDLE, CHRISTINA RICC, CATHY MORIARTY, JESSICA WESSON, AMY BRENNEMAN. PROD.: COLIN WILSON, AMBLIN ENTERTAINMENT/UNIVERSAL PICTURES/HARVEY ENTERTAINMENT COMPANY. DISTR.: UIP. USA.

Le pari semblait intenable de donner vie à ce héros de comics, et surtout lui conférer une quelconque humanité, d'autant que l'échec d'**Howard** à ce niveau restait dans toutes les mémoires. Et pourtant, **Casper** tient la route, tant pour sa valeur artistique que pour la peinture de ses caractères solidement campés (Christina Ricci et Bill Pullman, très honorables, Cathy Moriarty et Eric Idle, étourdissants). Silberling ratisse large, passe du cartoon à la romance, du drame au conte de fée, sans oublier de verser une larmichette finale bien utile pour

Casper : Entre Christina Ricci et une image de synthèse, l'émotion passe !

exalter les vertus de l'éternel miracle américain. Mais, si le film se veut gentiment chrétien, moral et parfois démagogique, il reste souvent drôle grâce à ses nombreux gags, ses apparitions inattendues (Dan Aykroyd, Clint Eastwood, Mel Gibson…), sans oublier la virtuosité de dialogues spirituels, voire carrément géniaux, comme dans la scène chez le notaire, dès le début, qui annonce assez bien le ton débridé de la suite de l'histoire. (M97P34).

CASPER A SPIRITED BEGINNING

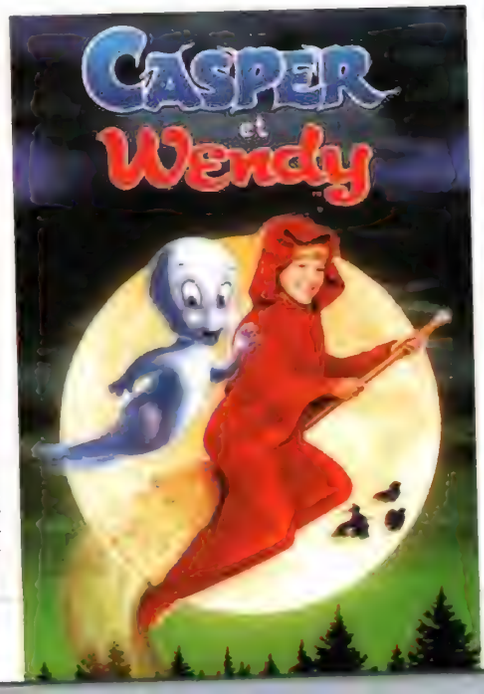
VID.: **CASPER L'APPRENTI FANTÔME**. 1997. RÉAL.: SEAN MCNAMARA. SCÉN.: THOMAS MCCLUSKEY, ROB KERCHNER, JYMN MAGON, THOMAS HART. INT.: STEVE GUTTENBERG, RODNEY DANGERFIELD, LORI LOUGHLIN, DEBI MAZAR, RICHARD MOLL, JAMES EARL JONES. PROD.: MIKE ELLIOT, TWENTIETH CENTURY FOX ENTERTAINMENT. USA.

Après le succès de **Casper** au grand écran devait sortir dans la foulée cette suite distribuée directement à la vidéo, aussi bien en France qu'aux États-Unis. À la barre : Sean McNamara (**Three Ninjas**, **Galgameth**), qui signera aussi l'épisode suivant (voir plus bas), pour une re-lecture très cartoonesque de la série. L'histoire nous relate l'origine du personnage de Casper, revenu sur Terre par accident, pour devenir l'ami d'un petit garçon connaissant déjà trois fantômes qui vont l'initier à sa dure (sur)vie d'outre-tombe. Si les personnages apparaissent toujours aussi farfelus, la production cherche à rajeunir son audience en simplifiant le script, tandis que le rythme s'accélère et frôle carrément l'hystérie, avec en moyenne deux ou trois effets spéciaux à la minute. Époustouflant certes, mais un peu exténuant à la longue.

CASPER MEETS WENDY

VID.: **CASPER ET WENDY**. 1998. RÉAL.: SEAN MCNAMARA. SCÉN.: ROB KERCHNER, JYMN MAGON. INT.: GEORGE HAMILTON, VINCENT SCHIAVELLI, CATHY MORIARTY, HILARY DUFF, TERI GARR, BLAKE FOSTER, RODGER HALSTON. PROD.: MIKE ELLIOTT, TWENTIETH CENTURY FOX ENTERTAINMENT. USA.

George Hamilton s'éclate dans le rôle d'un super-méchant apprenant un beau matin par la bouche même de son miroir enchanté (oui, c'est une license poétique, faites pas attention…), bref, il apprend qu'une certaine petite Wendy risque de le supplanter au hit-parade des sorciers en exercice. Commence alors un chassé-croisé entre lui, ses deux comparses, Casper, ses trois farceurs d'oncles fantômes, la Wendy en question, plus ses trois tantes/sorcières passablement exubérantes. Les clins d'œil multiples (**E.T.**, **Mars Attacks !**, **Rencontres du troisième type**), les apparitions complices (Casper Van Dien, Maria Ford, plus un « faux Spielberg »), les gags en série, ainsi qu'une

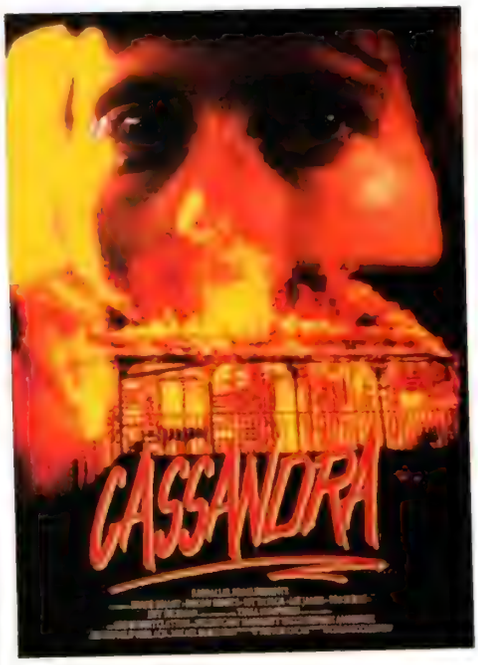


Casper Meets Wendy : Casper, Wendy et les trois tantes/sorcières.

interprétation très sur-jouée maintiennent vaille que vaille la bonne humeur jusqu'au mot « Fin », qui pourrait intervenir à n'importe quel moment sans remettre en cause les finesses d'un scénario encore une fois réduit à sa plus simple expression.

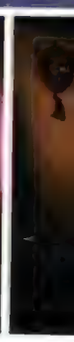
CASSANDRA

1987. RÉAL.: COLIN EGGLESTON. SCÉN.: COLIN EGGLESTON, JOHN RUANE, CHRIS FITCHETT. INT.: TESSA HUMPHRIES, SHANE BRIANT, BRIONY BECHETS, SUSAN BARLING, KIT TAYLOR, TIM BURNS. PROD.: TREVOR LUCAS, PARRALLEL FILMS/D. P. ENTERTAINMENT. AUSTRALIE.



Cassandra vit mal, perdue entre ses cauchemars récurrents et ses rêves prémonitoires. Autour d'elle, la mort rôde en effet, dans le passé comme au présent, jusqu'à la découverte de l'assassin dont on finit par soupçonner l'identité bien avant la scène finale(*). Il n'empêche que Colin Eggleston, dont on n'oubliera pas le magique **Long week-end**, sait brosser une atmosphère et joue sur la complexité des caractères, les rapports troubles entre les personnages (car l'inceste plane !), l'attente élaborée des meurtres rappelant très fort le giallo, tout en maîtrisant sans cesse une mise en scène sophistiquée aux soudains et brusques effets de caméra, comme pour mieux souligner les ruptures de ton fréquentes dans le récit. En compétition au 16ème Festival d'Avoriaz (1988).

(*) Au fait, quel proche confrère nous parlait à l'époque d'une *conclusion finale surprenante, quoique prévisible* ? Manier aussi bien le pléonasme et le paradoxe en cinq mots, quel talent !



Les Trois visages de

Sur cette double page, de gauche à droite :
Photos 1, 3 et 7
Gorka (Boris Karloff) en phase de devenir un Wurdalak, démon revenu des Enfers pour boire le sang de ses descendants. L'un des derniers grands rôles d'un géant du cinéma fantastique.

Photos 2 et 5
L'infirmière Chester (Jacqueline Pierreux) ne se doute pas qu'un simple vol sur le cadavre d'une vieille femme l'emménera aux confins de la folie.

Photos 4 et 6
Rosie (Michèle Mercier) persécutée au téléphone par un maniaque qui ne restera pas longtemps dans l'ombre. Seul petit bémol : la victime n'est pas la bonne.

À l'occasion de la sortie en salles de 3 histoires de l'au-delà, il nous semblait légitime de revenir sur LES TROIS VISAGES DE LA PEUR, un chef-d'œuvre du cinéma italien des années 60, signé par l'un de ses plus grands représentants : Mario Bava.

Né le 31 juillet 1914 à San Remo, Mario Bava est arrivé au cinéma par son père sculpteur qui, après avoir réalisé la porte d'un tombeau pour un film produit par Pathé-Cinéma en 1906, devint l'un des plus grands chefs-opérateur du cinéma muet transalpin. À sa majorité, Mario Bava ne désirait qu'une seule chose, devenir peintre. Mais malgré une inscription aux Beaux-Arts, le jeune Mario est rapidement rattrapé par son destin et se retrouve en 1939, à l'instar de son père, chef-opérateur sur **Il Tacchino Prepotente**, un court-métrage de Roberto Rossellini. Le virus du cinéma ne le lâchera plus à cet instant précis. Ayant tout appris de son père, qui avait fait de la cave familiale une véritable caverne aux trésors pour tout amoureux du septième art, Mario Bava fut très vite reconnu comme un technicien hors-pair ; renommée qui lui valut de travailler avec de grands réalisateurs, tels que Dino Risi ou Raoul Walsh. Et, lorsque Riccardo Freda quitte le plateau du film **Les Vampires** suite à une mésentente avec la production, c'est tout naturellement que Mario Bava (qui s'occupait officiellement de la photo et des effets-spéciaux) finit le film, dans la cour d'un immeuble, en seulement 48 heures. **Les Vampires** fut le premier d'une longue lignée de films que Bava réalisa sans être crédité au générique. En 1959, il finit **La Bataille de Marathon** à la place de Jacques Tourneur. Sauvant la boîte de production Galatea du désastre, il fut récompensé par cette dernière, qui lui proposa de réaliser son premier long-métrage officiel : **Le Masque du démon**. Nous sommes en 1960 et Mario Bava, accompagné de Barbara Steele, entre dans la légende.

DE LA HAMMER À LA UNIVERSAL

En ce début de décennie, le film à sketches est à la mode en Italie. De Ferreri (**Les Femmes accusent** en 1961) à Dino Risi (**Les Monstres** en 1963) en passant par Fellini (**Boccace 70** en 1962), tous les plus grands s'essayent à cet exercice plus périlleux qu'il n'y paraît. En 1963, après avoir ébranlé les censeurs européens avec **Le Corps et le fouet** (sauf en France, où le film fut présenté intégralement), Mario Bava décide lui aussi de se lancer dans le film à sketches avec **Les Trois visages de la peur**, triptyque terrifiant et on ne peut plus baroque. Après s'être accaparé Christopher Lee, icône suprême de la Hammer, pour **Le Corps et le fouet**, Bava rencontre Boris Karloff, l'un des derniers dinosaures de l'âge d'or de la Universal et lui propose de faire office de maître de cérémonie sur **Les Trois visages de la peur**, dans un rôle à la fois clin d'œil à Hitchcock (et sa fameuse série télé) et auto parodique (Karloff présentait l'émission ***Thriller*** à l'époque). Cette collaboration déboucha sur un rôle plus conséquent, celui du patriarche assoiffé de sang dans le sketch les Wurdalaks. L'une des dernières grandes compositions d'un géant qui, fatigué par l'arthrite, par un tournage éprouvant qui le contraignait à porter une prothèse sur l'une de ses jambes à moitié paralysée et une pneumonie attrapée dans un hôtel froid comme un tombeau, allait s'éteindre six ans plus tard…

TROIS GENRES EN UN

À travers ses trois histoires, Mario Bava montre toute l'étendue de son talent, celui de passer d'un genre à l'autre (ce qu'il fit tout au long de sa carrière) sans aucun complexe, avec la nonchalance et la désinvolture qu'on ne pardonne qu'aux plus grands. Dans **Le Téléphone**, il expose en toute simplicité (lieu unique, trois comédiens) toute la mécanique d'un futur genre appelé à régner, le Giallo,

la peur

genre à qui il donnera ses lettres de noblesses l'année suivante avec **6 femmes pour l'assassin**. Et dans le rôle de la victime, l'amateur éclairé reconnaîtra Michèle Mercier qui, après être devenue en un peu plus de vingt minutes une des égéries de ce nouveau genre, allait enchaîner directement sur **L'Aîné des Ferchaux** de Melville et sur **Symphonie pour un massacre** de Jacques Deray. L'année fut bonne pour celle qui allait devenir Angélique. Adapté d'un écrit de F.G. Snyder (un des romanciers préférés de Hitchcock), **Le Téléphone** sera attribué, au générique de la version française du film, à Guy De Maupassant. Un anachronisme (apparemment légitimé par le fait que F.G. Snyder était totalement inconnu dans l'hexagone à l'époque, ce qui n'est en rien une excuse) qui mériterait que son auteur se fasse occire par un assassin ganté de noir. Point d'anachronisme concernant **Les Wurdalaks**. Inspiré de la nouvelle de Tolstoï (*Sem' ya Vurdalaka*), ce segment permet à Bava de rendre hommage aux films de studios tant chéris par son père (la Universal en tête) avec une topographie slave au charme désuet recréée par le directeur artistique Giorgio Giovanni et les décorateurs Riccardo Dominici et Nedo Azzini, permettant ainsi à Boris Karloff de parodier tout un genre en une seule réplique légendaire : *« Je suis mort... de faim ! »*.

Quant à **La Goutte d'eau**, monument de terreur atavique, son impact ne fut jamais démenti. Bercé par une valse mourante de Strauss et des images chocs aux couleurs chatoyantes (des poupées brisées en morceaux, des chats inquiétants et les apparitions traumatisantes du spectre), **La Goutte d'eau** (d'après Ivan Chekhov) est la parfaite représentation du cinéma de Bava, avec cette fin hautement schizophrénique où la perte d'identité venait annoncer un châtiment imminent et héréditaire, et où l'introduction du double dans le récit, plus qu'un simple ressort dramatique, devenait une véritable introspection dans la tête d'un auteur pour lequel chaque individu était une ambiguïté. Certains y voyaient même là son travail le plus abouti, en tout cas le plus significatif et emblématique d'une future filmographie où le double, le « doppelganger », allait tenir une place privilégiée.

MULTIPLES VERSIONS

Résultat d'accords passés entre firmes européennes et AIP (la mythique boite de productions d'Arkoff), **Les Trois visages de la peur** connaît quelques ennuis lors de sa sortie en salles. Outre le fait que chaque pays propose les sketches dans un ordre qui lui est propre (l'ordre véritable est **Le Téléphone**, **La Goutte d'eau** et **Les Wurdalaks**), **Les Trois visages de la peur** vit son final initialement prévu (et tourné) retiré de toutes les copies. On y voyait Boris Karloff, en habit de Wurdalak, chevaucher un cheval mécanique, entouré d'assistants s'affairant à actionner les branches d'un arbre fictif. Il n'était pas encore l'heure pour le cinéma de dévoiler tous ses secrets. L'autre problème rencontré par Bava fut l'érotisme trouble qui imprégnait **Le Téléphone**. Il s'avéra être hors de question pour AIP de distribuer le film en l'état aux États-Unis, obligeant ainsi Bava à redoubler le sketch et à le remonter, afin d'atténuer les sous-entendus lesbiens entre ses deux héroïnes. AIP en profita aussi pour remplacer le score de Roberto Nicolosi par celui, beaucoup moins inquiétant, de Les Baxter. Un massacre en règle qui ne porta pas préjudice au maître, **Les Trois visages de la peur** fut, après **Le Masque du démon**, le second plus gros succès de sa jeune carrière et est encore reconnu aujourd'hui comme l'un de ses plus grands films.

Alexandre BUSTILLO

I TRE VOLTI DELLA PAURA. ITALIE. 1963. RÉAL.: MARIO BAVA. SCÉN.: MARIO BAVA, ALBERTO BEVILACQUA ET MARCELLO FANDATO, D'APRÈS TOLSTOÏ, CHEKHOV ET F.G. SNYDER. MUS.: ROBERTO NICOLOSI. PROD.: EMMEPI CINEMATOGRAFICA, GALATEA ET SOCIÉTÉ CINÉMATOGRAPHIQUE LYRE. INT.: MICHÈLE MORGAN, LYDIA ALFONSI, JACQUELINE PIERREUX, BORIS KARLOFF, SUSY ANDERSEN... DUR. : 1H31. SORTIE FRANCE LE 17 NOVEMBRE 1965.

RÉSUMÉ :

LE TÉLÉPHONE : à peine rentrée chez elle, Rosie (Michèle Mercier) reçoit un appel téléphonique. Une mystérieuse voix lui dit qu'elle va mourir. Les appels se succèdent les uns après les autres. Son interlocuteur lui décrit avec précisions tous ses faits et gestes. Rosie panique et pense qu'il s'agit de Franck Rainer (Gustavo De Nardo), un voyou que son témoignage envoya derrière les barreaux. Pour se rassurer, la jeune femme téléphone à Marie (Lydia Alfonsi), une amie avec qui elle était en froid, afin qu'elle vienne passer la nuit avec elle. Rosie ne se doute pas un seul instant qu'elle vient d'inviter chez elle, l'instigatrice de cette sombre machination...

LES WURDALAKS : parcourant la campagne slave à cheval, Wladimir d'Urfe (Mark Damon) découvre le cadavre d'un homme. Il le ramène à une famille de paysans qui le reconnaît. C'est le corps d'un brigand turc que pourchassait Gorka (Boris Karloff), le père de famille, qui le soupçonnait d'être un Wurdalak, un démon qui revient boire le sang de ceux qu'il a aimé de son vivant. Wladimir décide de passer la nuit chez les paysans, attiré par Sdenka (Suzy Andersen), l'aînée de la famille. À minuit, Gorka rentre chez lui. Son comportement a changé : il fait tuer son chien, refuse le repas qu'on lui tend et terrorise Ivan, son petit-fils. Il est devenu un Wurdalak, revenu de l'autre monde pour se repaître du fluide précieux de ses descendants...

LA GOUTTE D'EAU : l'infirmière Chester (Jacqueline Pierreux) est appelée en pleine nuit pour se rendre chez une de ses patientes qui vient de décéder. Après lui avoir fait sa toilette mortuaire et l'avoir habillé, Chester remarque à son doigt une magnifique bague qu'elle s'empresse de subtiliser. Une fois chez elle, Chester est assaillie par d'étranges phénomènes : l'eau semble goutter de tous les robinets et un bourdonnement de mouche résonne à ses oreilles. L'orage gronde dehors et coupe l'électricité. Avant d'être plongée dans le noir, Chester a le temps d'apercevoir la femme morte assise sur le rocking-chair du salon...

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Jeune homme, 23 ans, recherche correspondant(e) entre 18 et 25 ans aimant le cinéma fantastique, particulièrement les histoires de vampires (Hammer films et autres). Écrire à Arnaud Clairottet, 11 rue du Général De Gaulle, 70140, Valay.

■ Vds 9 € VHS de **L'Enfer des zombies**, **Creepshow**, etc. Liste contre 1 timbre + nbs figurines Jason, Freddy, Halloween, etc. Liste et prix sur demande à Victor Carvalho, 17 bis rue Amaury, 78490 Montfort l'Amaury.

Importante liste contre 4 timbres à D. Vanleene, 315 rue Taffin, 62730, Les Attaques.

■ Vds nombreux films fantastiques ou bis, revues et fanzines (Mad Movies, L'Ecran Fantastique, Midi Minuit Fantastique...), livres. Liste contre une enveloppe timbrée à : David Nuez, 28 rue Buisson, 59580 Aniche.

■ Complétez votre collection de VHS avec les meilleurs réalisateurs (Al sur demande. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Vds VHS **King Kong contre Godzilla** (VIP) 25 € ; **La Reine des vampires** (Universal) 20 € ; **6 femmes pour l'assassin** (Fil A Film) 16 € ; DVD Zone 2 V.F. **Épouvante sur New York** (Larry Cohen) 30 € ; L'officiel des cassettes vidéo et des laserdiscs 90/91 et 94/95, 35 € pièce ; 33 Tour **Phenomena** 20 €. Joaquim Fornes, 17 route de Barville, 45300 Boynes.

■ Collectionneur recherche jaquettes (horreur, fantastique, science-fiction, aventure, action, comédie) uniquement originales ainsi que photos d'exploitations de films d'action et photos d'acteur (Van Damme, Schwarzy, Stallone, Lundgren, Bruce Lee...). Achat immédiat. Écrire à Lamzouri Youssef, n°3 rue Mireille, 30320 Marguerittes. Tel : 06 66 03 83 20.

■ Cause départ à l'étranger en septembre, solde CD (120 titres), vidéo (VHS originales) et romans SF/Fantastique/Policier. (200 titres). Liste complète contre deux timbres ou partielle pour un 1 timbre. Emmanuel Brouillet, 8 rue des Arts, 92100 Boulogne.

■ Vds DVD Z1 et Z2 15 €. 500 affiches ciné de 1960 à 1995 lot ou détail. Jeux photos, revues : Première, Starfix, F.F., Cinenews, Mad Movies, Impact, H.Série, Studio, Clap-Mag + BD Comics, jaquettes vidéo. Enceinte audience centrale « Athenae » 230 € pcs sous garantie. Liste contre 4 timbres à M. Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. Tel : 06 68 37 00 68

■ Vds VHS **Fantom Killer 1** et **2**, **Skinned Alive**, **Redneck Zombies** et **Angel of Death**. Rech. VHS **Ring 1**. Vds Mad Movies (tu m'en veux pas tonton Mad ?) *(Bah y'a longtemps que ce bon vieux Tonton Mad ne se fait plus d'illusions sur la fidélité des siens...)*. Patrick Monteau Orlut, 16370 Cherves Richemont.

■ Vds DVD import horreur dont **Brain Damage** (**Elmer**), **Hank of the Devils**, **Hurlements**, **Réincarnations**, **Bloody Birds**, etc. Stéphane Canal, Les Avaries, 44170 Vay. Tel : 02 40 51 24 77 (le soir).

■ Collectionneur recherche VHS originales : **Le Bal de l'horreur**, **Zoltan**, **L'Horrible invasion**, **La Maison du Diable**, **Kolobos**, **Body Count**, **American Class**... et bien d'autres ! M. Cossic Chris, 5 cour des Frontons Apt.37, 95800 Cergy St Christophe ou par tel le soir et week-end au 01 30 38 28 11.

■ Vds Mega Collection sur Arnold Schwarzennegger, avec produits de cinéma T.B.E. et neuf, envoyer enveloppe timbrée à 1,02 € à l'adresse suivante. Patricia Strickfaden, 28 rue de Metz, 54150 Briey.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Les archives de Mad Movies sont bourrées (il n'y a pas que les archives, d'ailleurs...) de raretés et de documents introuvables. Ainsi, nous avons retrouvé cette vieille photo de Jean Reno et Jean-Marc Barr, dans une scène coupée du ***Grand bleu****, où le premier enfourchait le deuxième dans une scène de motophilie insoutenable. What the fuck ?! Le vertige des profondeurs sans doute...*

Les cinq premiers à trouver le titre du VRAI film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Un seul gagnant pour notre titre mystérieux du n°153 ! Bravo donc à Franck Gérard, qui a reconnu **Le Fantôme de Milburn** (USA - 1981) de John Irvin, avec Fred Astaire. Bon, ce coup-ci, c'est vraiment pas difficile, alors on se réveille et on se creuse un peu les méninges, OK ?

■ Recherche équipe pour tourner court-métrage (30m env.), comédien/nes, cameraman, lumière, son, montage, post.prod, etc. Projet non lucratif dans le but de financer un long-métrage. Me contacter pour synopsis, neith_damien@hotmail.com

■ Collectionneur propose nbx films rares de SF/Fantastique : **L'Âge de cristal**, **La Forteresse noire**, **Buck Rogers au 25ème siècle**, **Le Survivant**, **Soleil vert**, **Zardoz**, **La Mouche noire**, **La Galaxie de la terreur**, **Le 7e voyage de Sindbad**, **Le Peuple des abimes**, **Le Capitaine Némo et la ville sous-marine**, **Les Survivants de l'infini**, **Rendez-vous avec la peur**, **Robinson Crusoë sur Mars**, **Quand la Terre s'entrouvrira**, etc. Adamson, Jean Rollin, Bruno Mattéi...), les superproductions (**Robot Killer**, **Karate Motos**, **Demons Rock**...), des films intimistes (**Borrower**, **Crime Zone**, **Society**...). Liste sur de mande à Jean-Pierre Duhavon, 10 square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds VHS enregistrées gore, horreur, fantastique et autres styles, grand choix. Liste contre 3 timbres (5 pour tous les styles). Propose enregistrement sur TPS. Prix honnête. M. Bauché Grégory, 32 rue Nationale, 37160 La Celle St Avant.

■ Vds en VHS films avec William Forsythe (**Dead Bang**, **Direct Hit**, **Firestorm**...) + téléfilms. Liste complète

■ Recherche en VHS : **Robinson Crusoë sur Mars**, **Rendez-vous avec la peur**, *(Y'a Monsieur Vanleene qui t'attend un peu plus haut, mon cher J.P.)* **The Cyclops**, **Les Mâchoires infernales**, **Les Fauves meurtriers**, **Tarzan chez les Soukoulous** ainsi que **La Belle et la Bête** (1963). Vds anciens n° de Mad Movies et K7 vidéos diverses dont **Flash Gordon** (1940). Liste contre 1 timbre. J.P. Martin 76, rue Henri Dunant, 44150 Ancenis.

■ Vds petits fanzines spécial **Evil Dead**, **Maniac**, **Massacre à la tronçonneuse**, **Démons**, Zombies, **King Kong**...(15 € pièce). Laissez-moi vos coordonnées au 06 14 79 17 95.

LES HORS SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.

Oui, je commande

____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

PAPARAZZI'S

UNE SORTIE EVENEMENT SIGNEE THQ !

Prix surnaturel !

A l'hotel !
Dans la rue !
Encore dans la rue !
Avec des amis !
Et aussi des amies !

DES JOURNEES AGITEES

DES FÊTES IMPROVISEES

Des révélations croustillantes...

24 heures dans la vie de ASH !

DES IMAGES CHOCS !

FX · MadMoves · VIS · PlayStation.2 · XBOX · THQ

Game and Software © 2003 THQ Inc. Evil Dead and its related characters are trademarks of Renaissance Pictures and Bruce Campbell, and licensed exclusively to THQ Inc. Evil Dead 2: Dead by Dawn™ & © 2000, 2003 Studio Canal Image S. A. ®Kia Canal+ DA. Evil Dead 2: Dead by Dawn is a trademark of Studio Canal Image S. A. ®Kia Canal+ DA. Developed by VIS. VIS is a trademark of VIS Entertainment plc. THQ and the THQ logo are registered trademarks of THQ Inc. All rights reserved. All other trademarks, logos and copyrights are property of their respective owners.

APPLAUSE PICTURES CJ ENTERTAINMENT ET SAHAMONGKOL FILM PRÉSENTENT UNE CO-PRODUCTION APPLAUSE PICTURES, B.O.M FILM PRODUCTIONS ET CINEMASIA

HISTOIRES DE L'AU-DELÀ

UN FILM DE

KIM JEE-WOON, NONZEE NIMIBUTR, PETER HO-SUN CHAN

"SOUVENIRS" (MEMORIES) AVEC KIM HYE-SOO / CHUNG BO-SEOG PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS OH JUNG-WAN / LEE KANG-BOK MUSIQUE LEE BYUNG-WOO MONTAGE CHUNG YOON-CHUL COSTUMES OAK SOO-KYUNG DÉCORS CHUNG KUNO IMAGE HONG KYUNG-PYO ALEX PRODUIT PAR OH JUNG-WAN ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR KIM JEE-WOON

"LA ROUE" (THE WHEEL) AVEC SUWINIT PANJAMAWAT / KOMGRICH KUTTIYONG / PONGSANART VINSIRI PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ SOMSAK TECHARATANAPRASERT MUSIQUE SINNAPA SARASAS MONTAGE NONZEE NIMIBUTR COSTUMES MAMPUANG MOJANAKUL DIRECTEUR ARTISTIQUE SUTHAT THAENGTHONG DÉCORS RACH-CHANON KHAYANNGAN IMAGE NATTAWUT KITTIKHUN D'APRÈS UNE HISTOIRE DE EK TEMCHEUN / NONZEE NIMIBUTR SCÉNARIO NITAS SINGHAMAT PRODUIT PAR NONZEE NIMIBUTR / DUANGKAMOL LIMCHAROEN RÉALISÉ PAR NONZEE NIMIBUTR

"CHEZ NOUS" (GOING HOME) AVEC LEON LAI / ERIC TSANG / EUGENIA YUAN PRODUCTEUR ASSOCIÉ SMSON CHIU PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS PETER HO-SUN CHAN / ERIC TSANG / ALLAN FUNG MUSIQUE CHO SUNG-WOO / PETER KAM MONTAGE KONG CHI-LEUNG FRIC COSTUMES DORA NG DIRECTION ARTISTIQUE PATER WONG DÉCORS YEE CHUNG-MAN IMAGE CHRISTOPHER DOYLE D'APRÈS UNE HISTOIRE DE TEDDY CHEN / SU CHAO-PIN SCÉNARIO JOJO HUI / MATT CHOW PRODUIT PAR JOJO HUI RÉALISÉ PAR PETER HO-SUN CHAN

© 2003 APPLAUSE PICTURES, CJ ENTERTAINMENT & SAHAMONGKOL FILM ALL RIGHTS RESERVED

WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

WILD SIDE FILMS

BAC FILMS

CJ ENTERTAINMENT

FORTISSIMO

applause pictures

filmax INTERNATIONAL

AU CINÉMA LE 25 JUIN 2003

OUI 102.3 FM